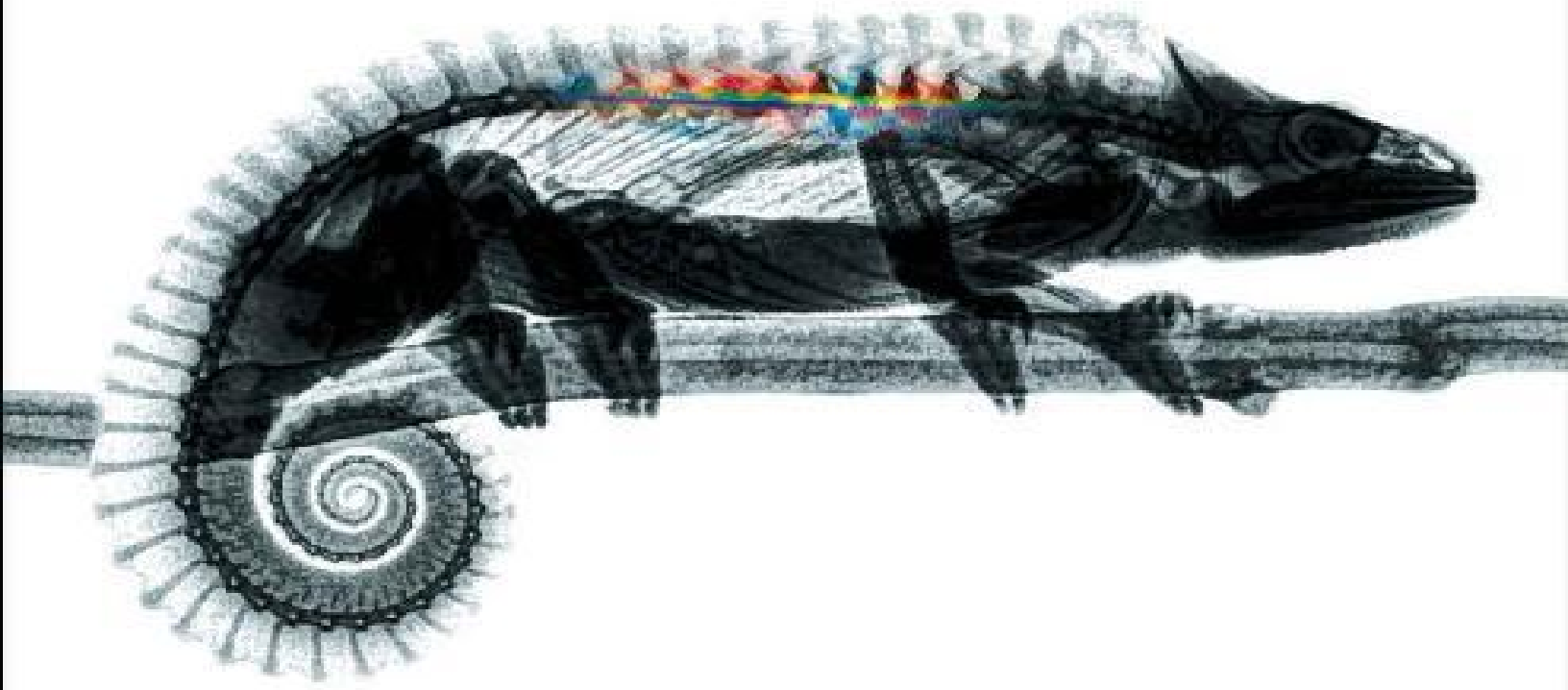
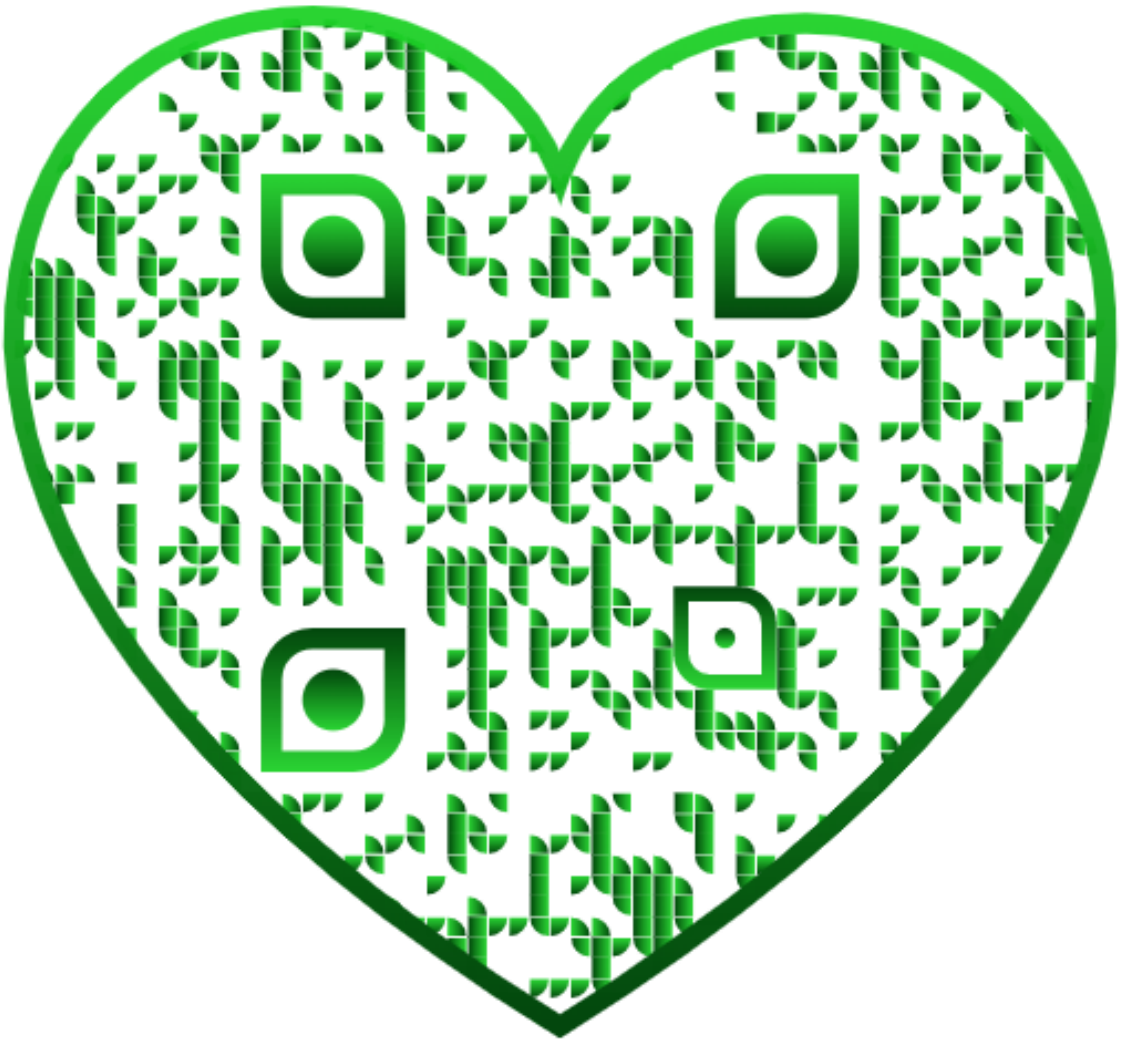
MICHEL MOATTI

ET TOUT SERA SILENCE



ÉDITIONS HERVÉ CHOPIN



MICHEL MOATTI

ET TOUT SERA SILENCE

ÉDITIONS HERVÉ CHOPIN

Du même auteur

ROMANS

Retour à Whitechapel, Éditions Hervé Chopin, 2013
Blackout Baby, Éditions Hervé Chopin, 2014
Alice change d'adresse, Éditions Hervé Chopin, 2016
Tu n'auras pas peur, Éditions Hervé Chopin, 2017, prix Polar de Cognac 2017
Les Retournants, Éditions Hervé Chopin, 2018

ESSAIS

La Vie cachée d'Internet, Imago, 2002
L'Effet-médias, L'Harmattan/DesHauts&Débats, 2010

© 2019, Éditions Hervé Chopin, Paris

ISBN 9782357204744

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Directrice éditoriale : Isabelle Chopin
Conception de couverture : Philippe Arno-Pons
Maquette : Point Libre

© Éditions Hervé Chopin
164, rue de Vaugirard – 75015 Paris
www.hc-editions.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Londres, 2019. Lynn Dunsday est web-reporter pour le Bumper*, un média en ligne généralement bien informé, dont elle est la journaliste vedette par l'originalité de ses sujets et de son écriture.*

Elle entretient une relation amoureuse chaotique avec un jeune inspecteur de Scotland Yard, Andy Folsom. Lors d'une précédente enquête, Lynn Dunsday a été gravement blessée par un psychopathe sur lequel elle enquêtait.

Elle n'a pour autant renoncé ni à son métier, ni à sa rubrique : les faits divers et l'actualité « chaude ».

À Sarah.
À Tim.

À la mémoire de Marie Van Hamme.

« Tout conte de fées est issu des profondeurs du sang et de la peur. »

Franz KAFKA

« Les femmes mortes ne racontent aucune histoire.
Des hommes de peine les écrivent. »

D. HANDLER

« Nous sommes les garçons et les filles du nouvel ordre mondial.
Nous voulons juste nous acheter des trucs.
Nous voulons juste perdre la tête… »

Yann TIERSEN

Sommaire

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

1 - Sopot, quartier de Karlikowo, Pologne, mars 2019

2 - Londres, fin de l'hiver 2019

3 - Mourir au Moon & Spoon

4 - Shepherd's Bush

5 - Sans retour

6 - Lulubelle

7 - Adieu Sopot

8 - Crime Command

9 - Routes de nuit

10 - Gtest

11 - Rêves occidentaux

12 - Possiblement peut-être…

13 - Bêta-HCG

14 - Trieste

15 - Trevor

16 - Nuage noir

17 - Andy donne des infos

18 - Fantôme

19 - Bilan carbone des femmes d'Europe

20 - Lulubelle

21 - Slough

22 - Andy & Lynn

23 - Lulubelle

24 - Voyage voyage

25 - Polaroid paranoid

26 - Bumper

27 - « Amour-amour-amour »

28 - Tara Calico

29 - Moment de mémoire

30 - Le bout de la route

31 - La parka verte

32 - Brume de sang

33 - Témoignages

34 - Migrantes

35 - Sexshop

36 - Orcs & Princes

37 - Lulubelle

38 - Philosophie

39 - Polonia Fidei

40 - Les Rois clandestins

41 - Mary

42 - Encore un peu de philosophie

43 - Le bétail

44 - Aurora

45 - Scène de crime

46 - Faits divers

47 - Un tout petit truc derrière St Paul…

48 - Amen Court

49 - Tatoo

50 - Expertises

51 - Un peu de philosophie – Part. 5

52 - Treize femmes mortes

53 - Desk

54 - Eau-de-vie

55 - Dans le Darknet

56 - Vodka flip

57 - Douze semaines

58 - Continental breakfast

59 - Lulubelle

60 - Just a fucking day

61 - L'adresse IP de Jack the Ripper

62 - Martha

63 - Un peu de philosophie – Part. 6

64 - Est-ce que ça vous brunch ?

65 - Reptiles

66 - Imagerie médicale

67 - Dark Rose

68 - Un peu de philosophie – Part. 7

69 - Parker Ray

70 - Lulubelle

71 - Victoria

72 - Un peu de philosophie – Part. 8

73 - Desert storm

74 - Search & destroy

75 - Philosophie, dernière

76 - Docklands

77 - Heathrow

78 - Lulubelle

79 - America

80 - Sopot, à la tombée de la nuit

81 - Uxbridge Station

82 - La fille dans l'image

Playlist

Notes

1

Sopot, quartier de Karlikowo, Pologne, mars 2019

Elle était venue avec ses mille deux cents dollars. C'est-à-dire en monnaie locale plus de quatre mille zlotys. Deux mois et demi de son salaire au kiosque-coiffure Barbara, en face de la boulangerie industrielle de Karlikowo. Tout ce qu'elle avait réussi à mettre de côté depuis un an. Heures sup' et pourboires. Et les shampoings Crew qu'elle raflait au marché noir pour les revendre aux clients, directement en dollars. Elle avait enfilé sa jupe en daim mauve qui tombait aux genoux et ses collants beiges bon marché. Un pull de laine mélangée rouge et noir et son coupe-vent doublé avec le col en fausse fourrure. Le type était là, comme il avait dit au téléphone. Il avait l'air d'un ouvrier, avec un jean un peu taché et un blouson de cuir au col relevé. On aurait dit un des gars des syndicats, quand ils manifestaient devant les conserveries du port. Elle s'attendait à un type plus sélect. Genre ces nouveaux cadres qui boivent des ristrettos dans les cafés du centre, qui comptent tout en dollars et qui possèdent des voitures allemandes avec des plaques récentes. Un *urlo*, comme disaient les filles ici. *Urlopowicz*, un vacancier, un touriste, en gros. Un type qui ne faisait que passer. Un de ces gars

qui ont su filer à temps et qui ont compris les rouages du business international. Certaines filles d'ici les avaient baptisés « les Princes ». Le nom était resté. Certains des Princes avaient acheté des commerces ou des agences de voyages à Paris, à Rome ou à Londres. Des hôtels, aussi. C'était ce qu'on racontait. Des grands salons de coiffure et des restaurants. Bon : Dieu merci, elle, elle savait coiffer. Une école à Gdynia et un mi-temps au centre commercial de Karlikowo. 1632,54 zlotys par mois. *Prends ça et crève*, pensa-t-elle.

Ils appelaient ça « le stage ». Elle avait demandé à en savoir plus, parce que toutes les filles du salon en avaient parlé à un moment ou à un autre. Il fallait accepter de partir, et de se former. Sans être payée disait-on, pendant deux mois. Peut-être plus en fonction des compétences de départ. Un centre en Slovénie, au bord de la mer. Ils vous formaient à l'hydrothérapie, à la phytothérapie et toutes ces conneries pour vieilles femmes pleines de fric. Conseils en diététique et en maquillage, soins du visage, massages relaxants et épilation au laser. Tous les grands hôtels d'Europe de l'Ouest cherchaient des filles qui bossaient là-dedans. Après le stage, ils dispatchaient les filles dans des palaces, des grands hôtels pour le moins, et des centres de remise en forme pleins de membres bourrés aux as. Salaires pas terribles au départ, mais bons pourboires. Et un univers quotidien qui n'avait rien à voir avec Karlikowo. Grandes capitales, Monaco, Côte d'Azur, un peu de Catalogne et de littoral d'Aquitaine, à ce qu'on lui avait dit. Et pourquoi pas un jour, la Floride ? Pour ces endroits-là, il fallait des filles qui comprennent un peu le russe, bien entendu. Et alors oui, sans véritables illusions mais avec conviction, elle marcha vers le type en jean sale et au blouson de cuir. Le type la regarda venir sans bouger ; ses yeux seuls suivaient sa démarche maladroite qui s'approchait. On aurait dit une fouine observant la

course désordonnée d'un poussin qui allait bientôt lui tomber dans les pattes. Il lui annonça d'un ton sec qu'il fallait encore patienter. Ils attendaient sans doute d'autres filles. Une était déjà là, elle grelottait sur le siège passager d'une fourgonnette blanche. Une blonde avec des mèches plus sombres, maquillée dans le style d'une présentatrice de télé. Le type ne lui ouvrit pas la portière. Il fumait en silence, appuyé contre le capot de sa Renault, en consultant sans arrêt sa montre. Elle se décida à entrer dans la fourgonnette. Il y faisait aussi froid que dehors. Elle chercha à se caler sur la banquette arrière, se poussant tout contre la portière gauche. Elle se coinça sur son gros sac Levi's en toile brute, dans lequel elle avait glissé quelques habits de rechange, son kit de ciseaux de coiffeuse *Jaguar* Black Soul, ses Reebok et un peu de nourriture. Au bout de dix minutes, une autre fille arriva. Une gamine, en survêt' rose et tennis blanches impeccables. Dix-neuf ans à tout casser. Sentant la menthe et le propre. *En voilà une qui cherche à faire bonne impression*, se dit-elle. Et elle eut honte soudain de sa jupe à deux balles et de ses collants de paysanne. Elle eut honte de tout. De sa tenue, bien sûr, minable. De ses ongles négligés aux cuticules mordillés. De sa vie entière, à survivre dans des boulots de merde, dans des compromis de merde. Elle eut honte de son nom, aussi, un nom à la con de prolétaire de l'Est. Un nom imprononçable en dehors de son propre pays. Un nom avec lequel il allait être difficile de faire son chemin. Magdalena Lewandowska. *Tu parles…*

2

Londres, fin de l’hiver 2019

Vingt-neuf. Vingt-neuf attaques au couteau en un peu plus d’un mois. Vingt-six morts et trois personnes toujours en urgence absolue. Lynn Dunsday compara les statistiques fournies par Scotland Yard et la liste publiée la veille par *The Sun*. Pour une fois, le quotidien populaire n’avait pas triché ni exagéré les chiffres. Depuis janvier, il y avait bien eu vingt-neuf attaques au couteau ou à l’arme blanche dans Londres. Dans tous les quartiers de Londres. Même si on notait une surreprésentation de l’Est et du Sud-Est de la capitale. Particulièrement ces grandes banlieues dortoirs, comme Ilford, Camberwell, Dagenham ou Romford. Les agressions avaient lieu sur des quais de métro, dans les rames elles-mêmes ou dans les couloirs des stations. D’autres aussi dans des rues grouillantes de monde, et même quelques-unes dans des quartiers d’affaires. Tony Grant, son rédacteur en chef au *Bumper*, le web-magazine dans lequel elle écrivait, l’avait calée sur le dossier.

— Ça intéresse les gens, Lynn… Ça touche tout le monde, ça ! Essaie de me faire un truc qui sorte des lamentations du *Sun* ou du *Mirror*, un truc qui fasse vraiment flipper les gens, mais en même temps qui pose bien le décor…

— Tu veux que chacun se sente personnellement sous la menace de la prochaine lame, c'est ça ? fit Lynn, de mauvaise humeur.

Lynn détestait aller dans le sens du vent médiatique et écrire les mêmes articles que tout le monde.

— Voilà, susurra Grant, pour qui l'ironie n'avait plus de secret depuis longtemps. Que le lecteur ait l'impression que toi-même tu te sentes face à la lame, Lynn… Du vécu, comme tu sais faire ! Ce serait bien que tu suives le dossier, que tu fasses des papiers réguliers sur le sujet… Sinon, si tu préfères, je te colle à la politique et à cette plaisanterie sans fin de Brexit ?

Lynn Dunsday esquiva la provocation de son chef. Elle s'imaginait déjà passer les quinze prochains jours dans des bureaux de police locale, assise dans des locaux glacés, face à des inspecteurs bougons et sarcastiques, incapables, comme tout le monde, de trouver une logique à ces meurtres aussi sauvages que dénués de sens.

Elle relut les éléments qu'elle avait extraits des données que la Metropolitan Police avait communiquées aux médias la veille en fin de journée :

Agressions au couteau – Grand Londres, 2019

- 2 janvier. Mike P., 22 ans, attaqué à la machette dans Camberwell.

- 4 janvier. Sharon S., 17 ans, décédée à l'hôpital après avoir reçu plusieurs coups de couteau lors d'une attaque dans Station Road, Manor Park.

- 7 janvier. Noah G., 16 ans, poignardé à mort à Tulse Hill.

- 7 janvier. Jane P., 36 ans, égorgée au cutter de chantier, Farley Drive, Seven Kings.

- 21 janvier. Ava T., 18 ans, poignardée dans Acre Lane, Brixton.

- 23 janvier. Jane W., 76 ans, égorgée au couteau de cuisine dans une laverie automatique à Ilford.

- 26 janvier. Peter S., 48 ans, poignardé à de multiples reprises à la gorge et à l'abdomen, Memorial Avenue, à West Ham.

- 15 février. Mark S., 39 ans, poignardé en pleine rue à l'arrêt du bus de Barking.

La liste continuait sur deux pages. Lynn repoussa la note. Non. Absolument rien ne semblait relier ces différentes affaires. Ce serait le rôle de la MePo de donner un sens éventuel à tout ça. Mais elle, sa mission immédiate lui imposait d'en extraire plus qu'une simple liste de lieux, de victimes et de lésions. Une histoire. Une histoire qui tienne la route et qu'elle puisse raconter à ses lecteurs. À Scotland Yard, personne ne voulait commenter au-delà des éléments de langage donnés en conférence de presse. Lynn sentait que ce n'était pas par souci du secret, ainsi qu'il était d'usage dans des affaires sensibles, mais tout simplement parce que la police de Londres séchait complètement. Que signifiait cette suite de meurtres sauvages, désordonnés, presque irrationnels, si le mot voulait encore dire quelque chose dans un univers chaque jour un peu plus illogique ? Est-ce que cela pouvait être une suite de coïncidences ? Le nombre de cas excluait désormais cette hypothèse. La série criminelle en cours d'un tueur infatigable et extrêmement mobile ? Improbable : les modes opératoires, les armes utilisées, les blessures infligées, le profil des victimes étaient trop différents pour constituer une signature unique. Mimétisme ? Possible, nota Lynn sur son carnet, en se promettant de rechercher dans les archives d'autres séquences criminelles ayant ainsi donné lieu à des copies ou reproductions par des imitateurs fascinés. Lynn Dunsday avait remarqué, lors de la conférence de presse, que les victimes, dans leur grande majorité, n'avaient pas été dépouillées. Le motif

crapuleux semblait exclu de la plupart des meurtres. Scotland Yard pensait que certains pouvaient être liés de près ou de loin à de petits trafics de crack ou de *free base*. Mais encore une fois, les meurtres ressemblaient peu aux règlements de compte en usage dans ces milieux.

Lynn repoussa en arrière son casque bluetooth, et les pulsations de Marconi Union, en sourdine, laissèrent place au bourdonnement de la salle de rédaction du *Bumper*. Les deux autres journalistes présents étaient chacun en ligne et relançaient leurs correspondants d'une voix hâtive et anxieuse.

Sa consœur Tessa Wiggins, avec qui elle partageait son coin d'open space, coupait la parole à un interlocuteur apparemment peu disposé à lui répondre sur un point précis qu'elle répétait sans cesse, en modifiant chaque fois légèrement sa question :

— Mais vous, vous étiez là quand le document a été signé ?

— …

— Oui, mais ça ne m'aide pas, ça… Vous avez vu Abbey signer ou…

— …

— Attendez, ce qui m'intéresse, ce serait que vous puissiez me dire qu'il était là et qu'il a signé le protocole quand…

— …

— Mais vous l'avez vu ? Vous étiez là le 9 au matin ou pas ?

Tessa faisait des grimaces de plus en plus prononcées. Lynn voyait sa main se contracter sur le combiné. Elle finit par raccrocher en lançant un « Hé merde ! », puis se tourna vers Lynn :

— Ce con de Campbell revient complètement sur ce qu'il a déclaré hier. Maintenant il fait sous lui à l'idée qu'Abbey lui tombe dessus…

3

Mourir au Moon & Spoon

1001Ebooks

Elle ne vit rien venir. Le type l'avait suivie. Le type du bar, celui qui avait de la mousse de Guinness dans sa moustache blonde. Qui ne la lâchait pas des yeux. Il était sur ses talons. Il était trop près. Beaucoup trop près. Les effets du crack s'inversaient maintenant. Elle savait que cet instant allait venir. Inéluctablement. À l'euphorie de la dernière demi-heure succédait ce sentiment de perte absolue, de détresse. Il n'y aurait plus jamais de jours heureux. Plus de tendresse. Plus rien. Plus rien de bon ni de doux. Un sifflement suspect montait de ses poumons. Elle était exténuée. Sa gorge semblait enflée et saturée de fumée. Comme si elle avait avalé les émanations toxiques d'une pile de vieux pneus en flammes. Elle sentit la main se poser sur son épaule. Elle savait aussi qu'il ne fallait pas se retourner. Ne pas lui faire face. Elle savait ça, intimement, depuis toujours. Elle savait, et elle se retourna. Elle fit face. C'était bien le gros type blond avec la petite moustache, le regard gris et glacial. Il était là. Tout près. À côté de lui, un autre balaise, en blouson de l'armée allemande, taché et fripé, s'était lui aussi invité aux toilettes pour femmes. Il levait un énorme tournevis de chantier, dont le

manche de plastique orange lui sembla ridicule. Elle toussa. Le costaud lui avait bloqué les bras et elle n'esquissa pas le moindre geste. L'autre frappa. Deux fois, juste au-dessus de sa cuisse droite. La douleur lui coupa le souffle. Elle sentit l'acier lui déchirer le ventre. De l'acier encore plus froid que les yeux de tout à l'heure. Elle chercha à se rattraper au bras de l'homme qui l'accompagna au sol.

Voilà, c'était fini, regretta-t-elle à peine. La douleur avait déjà disparu. Vingt tonnes de nuit la recouvrirent.

4

Shepherd’s Bush

Lynn Dunsday regardait le soir tomber sur Londres. Malgré le froid, des gens faisaient la queue devant les stands des petits snacks à l’embouchure d’Uxbridge Road. L’envie lui prit brutalement d’avaler un wrap avocat-sésame-cheddar-curry du Tai Buffet, juste sous ses fenêtres. Elle estima la foule qui glissait le long des grilles du parc, dans le halo jaune des lampadaires. Leurs vêtements mouillés et leurs cheveux dégoulinants la découragèrent aussitôt. Lynn jeta un coup d’œil à la minuterie de la chaîne hifi. Presque 19 h. Andy n’allait plus tarder. Elle fixa une fille en doudoune rouge qui piétinait devant le comptoir du buffet, ondulant à la manière d’une algue, bercée par la musique de son casque. La fille allait bientôt être servie. Plus qu’un client devant elle et elle aurait droit à son sandwich. Crevettes ? Avocat champignons sautés ? Lynn crut voir que la file d’attente s’était un peu dissipée. Si elle descendait, elle serait servie en moins de cinq minutes. Andy devrait être rentré, maintenant. Un soupçon d’inquiétude glissa le long de sa nuque. Andy appelait quand il avait un imprévu. Ça faisait partie du pacte. Pas de lapins, pas d’attentes vaines, pas de rendez-vous ratés. « À quoi ça sert un smartphone, bon Dieu ? » avait lancé Lynn un soir, furieuse d’un retard imprévu. Andy avait opiné, et promis. Même s’il persistait à penser que les

imprévus sont ce qu'il y a de plus prévisible dans la vie d'un flic de la Metropolitan Police. 19 h 15. Elle lança une playlist sur le lecteur et la musique coula dans la pièce. En se dirigeant vers la table basse où son ordinateur l'attendait, elle croisa son reflet dans le grand miroir asiatique du salon : *Jeune femme. 33 ans. Cheveux châtains. Teint pâle. Anémie ? Fatigue. Heureuse ? À confirmer.*

Elle essaya de bosser un peu sur un article qu'elle devait rendre le lendemain, mais il lui manquait trop d'éléments pour avancer vraiment. Et puis elle était distraite. Ses pensées la chahutaient. Une vague nausée l'avait enveloppée. La faim la rappelait au monde réel. Elle replongea les yeux dans la rue. La foule des dîneurs s'était reconstituée en bas. Et la pluie s'était calmée. Mais pas elle. Elle se sentait nerveuse et devina la mélancolie s'annoncer, du bout tout proche du couloir plongé dans l'ombre. *Pas moi, ça, de m'inquiéter pour un retard d'une demi-heure,* pensa-t-elle. Mais tout avait changé ces derniers mois. Et encore plus rapidement, semblait-il, ces derniers jours. Elle n'était plus cette journaliste solitaire, farouche et dépressive qu'elle avait brillamment incarnée pendant des années. Depuis qu'elle avait décidé de partager le quotidien d'Andy, de venir s'installer chez lui et de faire confiance à la vie, elle avait changé. Moins sauvage, moins rugueuse, moins agressive. *Moins seule, aussi*, corrigea-t-elle mentalement. À 20 h, elle enfila son blouson et descendit sur Shepherd's Bush Green. Elle prit sa place dans la file d'attente du Tai Buffet. Deux filles seulement devant elle. Deux copines qui discutaient d'un groupe qui passait à l'Empire, le soir même. Dans deux minutes, elle aurait son wrap toasté avocat-sésame-cheddar. Elle commanda aussi un large winter spice rooibos qu'on lui servit brûlant dans un mug cartonné. Elle commença à boire à toutes petites gorgées tout en marchant et son portable sonna.

C'était Andy. Elle chercha des yeux un endroit où poser son mug et prendre la communication.

— Lynn ? J'ai une galère… Je suis coincé à trente bornes de Londres, à Slough.

— Attends une seconde, Andy, moi je suis coincée avec un truc hyper chaud à la main et un sandwich.

Elle s'appuya contre un abri des Transport for London aussi humide qu'un plongeoir. Elle reprit, coinçant bien son mobile sous le menton pendant qu'elle assurait son roiboos de l'autre main.

— Slough ? Bon Dieu, qu'est-ce que tu fous à Slough ? C'est du secteur de la MePo, Slough ?

— Du secteur de mon service, oui, répondit Andy Folsom d'une voix un peu cassante. Le Crime Command s'occupe des trucs chiants, et on a un truc chiant. À Slough. Je suis pas rentré. Dîne sans moi…

J'avais un peu commencé, songea-t-elle, serrant dans sa main le papier huilé qui emballait son avocat-sésame.

— C'est quoi, ce truc chiant, Andy ?

— On a trouvé une fille bousillée dans Slough.

— Une fille bousillée ? C'est-à-dire ?

— Une nana qui s'est faite planter dans un pub merdique.

— Planter ? Tu veux dire que ça serait encore une attaque au couteau ? Ça colle avec les autres ?

— Au couteau ? Non…

Lynn sentait que le ton de la voix d'Andy tournait franchement à l'aigre. Il était speed et confus. Et pas vraiment l'humeur partageuse. Elle tenta une autre approche :

— Depuis quand ça concerne le Crime Command, ce genre de plan ?

— Depuis toujours, Lynn. Quand les circonstances particulières et le profil de la victime le justifient…

— Le profil ?

Andy Folsom souffla, un peu à la manière d'un mammifère marin qui reprend son souffle en surgissant de l'eau.

— Le profil, ouais. Une pute, je dirais… – Le ton d'Andy avait encore changé. Il continuait à se crisper. Elle l'entendit à nouveau souffler bruyamment dans le micro du téléphone. Il lâcha. – J'espère être là vers 23 h. Peut-être avant. Je te raconterai.

Il raccrocha.

Lynn fixa sottement son téléphone, comme si en regardant plus fort, Andy allait reprendre la conversation. Son regard tomba sur son wrap du Tai Buffet, qui lui sembla soudain particulièrement hostile et écœurant. L'odeur du curry et l'aspect des minuscules graines de sésame la décourageaient. Elle le déposa intact sur la tablette, sous l'abri Transport for London.

Qu'avait précisé Andy en réponse à sa question sur une éventuelle attaque au couteau ? « Non… Pas vraiment. Cette fille a plutôt vingt bons centimètres de tournevis enfoncés dans la tempe… »

5

Sans retour

Le type au blouson à col relevé venait de s'asseoir, sans un mot. Elle respira la fumée de sa cigarette américaine. Un parfum rond et sucré, bien meilleur que celui des cigarettes de contrebande qu'elle s'offrait parfois chez le type qui s'occupait de la blanchisserie automatique. Il faisait froid dans l'habitacle. Aussi froid que dehors. Avec en plus une sorte d'humidité presque palpable, poisseuse, telle une mousse imbibée d'eau sale. Elle eut furtivement le sentiment d'être enfermée au cœur d'un gros champignon moisi. Une odeur d'égout et de craie. Elle se tassa un peu plus contre la portière de gauche, cherchant à trouver une bonne position avant qu'une autre fille arrive et chamboule tout sur la banquette arrière. Première assise, première servie, pas vrai ? Elle déplaça légèrement ses genoux vers le centre de la voiture, réservant un peu de place pour la suite, si jamais elle avait à se tasser pour faire de la place aux autres. Ses yeux tombèrent sur ses bottes basses, fourrées en lainage synthétique, dans lesquelles elle avait froid aux pieds mais qui ne l'empêchaient pourtant pas de transpirer. La fille en survêtement rose se décala légèrement, cédant sans lutter un peu de terrain. Le type à l'avant s'impatientait et tapotait son volant de plus en plus nerveusement. Elle se mit à fixer, à travers la vitre froide, ce monde

qu'elle allait quitter. Des barres grises, des néons blancs et bleus, des voitures poussives aux couleurs de boue et de neige fondue. *Je ne reviendrai jamais*, se promit-elle en balayant du regard cette perspective désolante. Au loin, sur un pont métallique, elle vit passer le train de Gdynia qui filait plein nord et allait, d'ici vingt minutes, passer devant chez elle. Son ancien chez elle. Toute cette vie qu'elle laissait lui semblait aussi désirable qu'un amas de pelures de pommes de terre dans un sac poubelle. La seule chose qu'elle regretterait, ce serait son chat Yulek. Elle l'avait gavé de croquettes ces derniers jours, et son embonpoint naturel s'était encore étoffé. Elle avait laissé plusieurs bols emplis de nourriture aux abords de l'appartement. Et elle espérait que Mme Ambroziak, sa propriétaire, le recueillerait. Elle s'occupait toujours de Yulek quand elle faisait des extras – coiffure et maquillage – à la foire de Varsovie.

6

Lulubelle

Andy n'était pas rentré. Il n'avait pas rappelé non plus. Les infos de *News at Ten* puis celles de *London news* n'avaient rien dit de Slough ni d'un meurtre dans le Grand Londres. Maintenant, il était 23 h 35. Elle cherchait sur Internet, surfant d'un site d'infos à l'autre. Rien. Des nouvelles de sport et des querelles économiques avec Bruxelles. Des polémiques sur le médecin de la reine. On avait encore limogé l'entraîneur de Leicester et un footballeur français d'Arsenal avait insulté des flics à la sortie d'un bar de nuit de Camden. Un volcan avait fait éruption en Islande et son nuage de cendres pourrait menacer une nouvelle fois les vols commerciaux. Les maquettes des futurs buildings de la City, dont certains de plus de cent étages, avaient été rendues publiques. Rien de plus. Sollicitée par un titre racoleur qui venait de surgir d'un pop-up, Lynn cliqua sur un lien qui lui sembla de circonstance :

Une bonne raison par soir de faire la gueule à son boyfriend

L'hypertexte la propulsa sur la page d'accueil d'un blog. Elle faillit zapper immédiatement, mais son œil avait déjà balayé le slogan de la page : « Lulubelle, un blog stupide de plus ! » Un portrait de fille

faussement délurée, maquillée comme un bonhomme de neige avec les pommettes roses et les cils charbonneux allongés à l'extrême l'amusa. Elle se mit à lire la publication qui suivait le titre qui l'avait attirée.

Une bonne raison par soir de faire la gueule à son boyfriend

Lendemain d'une grosse crise avec ton mec. Les menaces ont fusé hier soir et, ce matin, tu t'es acharnée à rattraper le coup. Tu es passée au Sweet & Co et as pris des gourmandises pour *tout le monde*. Histoire de fêter la « Journée du bonheur et des couples réconciliés ». Tu remontes avec des mille-feuilles aux pistaches et des palmiers aux griottes, et tu te dis que *tout le monde* a bien compris le message : arrêtons d'être négatif et serrons-nous les coudes à défaut de la ceinture pour avancer groupés !

Mais en chassant la dernière miette sur le coin de ta bouche, tu ne peux pas t'empêcher de revenir sur ce qui s'est passé un peu plus tôt. Tu essaies de cocher les cases des trucs où il a, comme qui dirait, merdé. Eh bien oui. C'est dingue, mais l'autre moitié du monde, ce type à qui tu rapportes des gâteries au lit, a « bon » à tout ! Pas d'erreur : il a négligé toute la journée de répondre à tes textos ; il n'a pas prévenu de son retard ; il a oublié de passer voir si ta Toyota IQ était prête comme il l'avait promis parce qu'il n'y a que lui qui sache parler avec le mécano de chez Halfords Autocentre. Bref : il a organisé son planning en fonction de son seul intérêt et de ses propres priorités. À partir de là, il a éventuellement essayé de te faire rentrer dans les créneaux restés libres.

Eh bien la prochaine fois, quand tu descendras à la pâtisserie exquise qui fait des délices, tu choisiras les gâteaux qui te font vraiment plaisir à toi, *à 100 % plaisir*, et pas ceux qui te font *un peu plaisir* et vachement à lui, ceux que tu aimes vraiment même s'ils font augmenter ta masse graisseuse de 0,07 % (yes : je parle de ce putain d'indice machin-truc de masse corporelle), et que ça tu sais qu'il n'aime pas. On s'en fout ! Tu prendras ce que tu aimes ! Maintenant, c'est bon. Tu le laisses se débrouiller avec les papiers d'emballage de chez Sweet & Co, tu le laisses digérer en paix en nettoyant les taches de gras sur *ses* draps, et tu files éliminer tes 0,07 % d'IMC en trop en faisant exactement ce que toi, tu as envie de faire.

N'oublie pas : les mecs s'intéressent à toi uniquement lorsqu'ils peuvent en tirer un bénéfice. Sinon, ils s'intéressent à eux. C'est pas Winston Churchill qui a dit ça : c'est moi.

Allez ! Prenez la vie comme elle vient, pensez bien à vous et soyez plus braves que le mauvais sort !

© Lulubelle 2019

7

Adieu Sopot

Sa rêverie fut interrompue par un double coup de klaxon. Le type s'énervait de plus en plus derrière son volant. À cinquante mètres à peine devant la voiture, une jeune femme semblait hésiter. Elle la reconnut immédiatement. Elle était comme elle, et comme sa voisine, et comme celle assise à l'avant sur le siège passager : endimanchée à la mode prolo. Celle-ci avait choisi un blouson molletonné noir brillant, imitation soie, piqué de fils d'argent, et un pantalon bleu lagon près du corps. Elle se croyait déjà en boîte de nuit, à Paris ou Berlin, ou quoi ? La fille s'approcha, d'abord à pas menus, puis, sous l'injonction d'un nouveau coup de klaxon, en trottinant sur ses bottines de fée Clochette. Le type l'accueillit d'un grognement, en balançant son mégot par la fenêtre à demi ouverte, et lui indiqua l'arrière du véhicule d'un mouvement sec de la tête. Ce mouvement l'inquiéta. Il avait des airs d'avertissement. Ce type était habitué à s'imposer face aux femmes. À leur donner des ordres. Il lui sembla soudain effrayant. Elle l'imagina dans un rôle de dresseur de cirque, habillé de paillettes, et dirigeant du fouet ses bêtes : des femmes à demi nues, tremblantes, prêtes à exécuter toutes les fantaisies que le montreur exigerait. La fille ne sembla pas s'en préoccuper. Elle ouvrit la portière et se glissa à l'arrière, dans une bouffée d'air gelé. Un

parfum bon marché entra avec elle. Elle se dit que ce parfum allait la torturer tout au long du voyage. Insistant et lourd. La fille avait dû se vider la moitié du flacon sur la nuque et le cou pour empester autant. Elle lança, presque joyeuse :

— Salut… – Elle fit tourner un peu sa tête pour montrer qu'elle parlait à tous, et pas seulement au chauffeur. – Je m'appelle Margosza…

Magdalena Lewandowska sentit que ce prénom était de circonstance. Il faisait déjà partie de la nouvelle vie de cette fille. Il sentait bon la coquinerie un peu vulgaire des filles de l'Est, cette attitude que « Margosza » allait sans doute définitivement adopter dès la frontière passée.

— Kaja, murmura la fille à l'avant, sous son maquillage épais.

— Magdalena, lâcha-t-elle, d'une voix aussi rêche qu'un papier de verre.

Elle n'avait même pas décollé sa joue de la vitre humide. La fille en rose, à côté, bafouilla quelque chose qu'elle ne comprit pas. Avait-elle seulement parlé polonais ? Pas sûr. Elle réalisa que sa voisine n'avait pas dit un mot non plus en se glissant dans la voiture tout à l'heure. Elle avait juste esquissé un petit salut de la main, aussi ténu qu'un vol de libellule. Peut-être était-elle ukrainienne, ou biélorusse. *Une Soviet à deux balles*, comme elle les avait baptisées, quand elle était gamine. *Une esclave de la rangée du dessous*, selon l'expression qu'elle utilisait aujourd'hui. *Pires que nous. De trois ou quatre rangées en dessous*, s'amusa-t-elle intérieurement. Prêtes à tout pour survivre en Pologne, et prêtes à beaucoup plus encore pour se tirer vers l'Ouest et le stage.

8

Crime Command

Andy Folsom et le sergent Caldwell, son équipier à la section criminelle de la Metropolitan Police, regardaient pour la centième fois le tableau sinistre qu'ils avaient découvert en arrivant au Moon & Spoon près d'une heure plus tôt. Ils attendaient les spécialistes du Forensic service qui arrivaient de Londres – « en boitant » avait ironisé Caldwell tellement les gars de la police scientifique se faisaient attendre. La fille n'avait pas été déplacée. Andy Folsom s'était longuement agenouillé près du corps et avait essayé de mémoriser les détails qui pourraient l'aider plus tard. Il avait l'habitude, en opération, de rester longtemps dans cette position, à demi accroupi, jusqu'à ce que ses tendons à l'arrière des genoux le rappellent à l'ordre. La fille avait été massacrée à l'arme blanche. Plusieurs coups dans l'abdomen et le bas-ventre, sans doute dans les zones génitales, et tout le fer d'un tournevis, dont seul le manche en polymère orange dépassait, enfoncé dans la tempe droite. Folsom avait enfilé ses gants nitrile et, avec sa pince Meriam, il releva le chemisier de la fille pour examiner les blessures au ventre. Il replia la ceinture de sa jupe et découvrit le haut d'un pubis rasé, surplombant une plaie massive, faite de plusieurs entailles emplies de sang figé. Andy Folsom rebaissa les vêtements sur l'intimité ravagée

de la fille et revint au visage. Le tournevis semblait totalement surréaliste dans l'image. Il donnait à la fille morte un air tout droit sorti d'un film de zombies. L'outil devait avoir traversé le cerveau de part en part et emporté tout ce qu'il pouvait sur son passage. Une hémorragie énorme avait suivi et le sang – désormais coagulé – enclavait la tête de la fille à la manière d'une auréole sur une icône byzantine. La victime pouvait avoir entre 25 et 35 ans. Difficile à dire précisément avec le rictus de peur et de douleur qui s'était chevillé sur ses traits. Elle était vêtue à la mode « pute à prix fixe » des banlieues ouvrières européennes. Une minijupe en skaï, un chemisier tendu sur des seins probablement refaits et des bottes compensées aux talons de douze centimètres usés et boueux. Un cabas à 9,99 livres et un sac plastique avec un pull-over roulé en boule et un sandwich dans son blister. Pour la troisième fois au moins ce soir, Andy essaya de lire sur le visage de la morte ce qu'elle avait pu penser dans ses tout dernières secondes. Chaque fois qu'il était dépêché sur une scène de crime, il ne pouvait s'empêcher de convoquer ces pensées-là. Faire revivre ne serait-ce qu'un instant la victime et voir, par ses yeux, les dernières images de ce que fut sa vie. Il n'y arrivait pas. Présentement, tout ce qu'il voyait, c'était une peur panique, qui avait fait jaillir les globes oculaires de la fille de leurs orbites, lui donnant un regard de batracien, et une souffrance physique intense, qui avait crispé chaque muscle de son corps comme des câbles de marine. La fille était couchée au sol, les épaules au contact du carrelage de l'entrée des toilettes du pub, mais ses lombaires restaient suspendues à quelques centimètres du sol. Elle s'était arquée sous la douleur en essayant sans aucun doute de l'atténuer ou de s'y soustraire, et la rigidité l'avait figée ainsi, le corps légèrement convexe, à la manière d'un arc.

Andy Folsom abandonna les constatations aux forensics qui se faisaient toujours attendre. Il commença à recueillir les principaux témoignages. Il interrogea une bonne douzaine de clients encore présents dans la salle du fond, maintenant regroupés autour de Caldwell qui relevait les identités et se livrait à une seconde salve d'entretiens. Rien ne dépassait. Pas la moindre piste. À son avis, le type qui avait fait ça devait être déjà loin d'ici. Il corrigea : les types. Parce qu'il ne voyait pas un type seul infliger autant de blessures localisées sans que la fille, dans ses réflexes de survie, ne trouble au moins un peu l'ordonnancement des attaques. Il regarda les mains de la fille : aucune blessure de défense. Andy Folsom aurait juré qu'ils étaient au moins deux. Un qui la tenait, l'immobilisait en la bâillonnant sans doute, pendant que l'autre pourriture multipliait les frappes à l'arme blanche. Les coups eux-mêmes étaient particuliers. Trop nombreux pour une simple agression. Ils s'étaient acharnés sur la fille. Ils l'avaient massacrée. Et ce tournevis obscène qui dépassait de la tempe ressemblait à une sorte de mise en garde. D'avertissement. Un truc destiné à impressionner et à faire circuler l'histoire. C'est en tout cas ce qu'il ressentait, à regarder ce tableau épouvantable déroulé dans les toilettes pour femmes surchauffées du Moon & Spoon. Andy Folsom replongea son regard sur les clients. Pas un ne disait avoir entendu de cris ou d'appels venant des toilettes. Possible. Probable. Il y avait de la musique dans le pub, et la télé crachait à fond une retransmission sportive. La femme qui avait découvert le corps était assise dans un coin. C'était une employée d'assurance du voisinage, d'une quarantaine d'années, une rouquine plutôt majestueuse mais qui présentement n'en menait plus bien large. Elle reniflait sans arrêt, le nez écarlate, les yeux dévastés par les pleurs et le rimmel délavé. Ses collègues de bureau l'entouraient et essayaient de la remettre en état, sans succès. Elle

allait juste au petit coin quand elle était tombée sur la fille. Littéralement tombée. La rousse avait poussé le portillon-saloon sans remarquer le corps au sol juste derrière, et elle avait marché sur la botte de la morte. Elle avait dérapé et, tombant en avant de tout son long, s'était retrouvée sur la fille. D'où le sang qui maculait son chandail ivoire et son châle imprimé de minuscules marguerites, qu'elle persistait à emberlificoter en couches multiples sur ses épaules. En bonus, elle s'était tordu la cheville.

On avait trouvé la fille vers 17 h 20. La police locale de Thames Valley, immédiatement prévenue, avait envoyé deux inspecteurs moins de dix minutes plus tard ; ils avaient fixé la scène et aussitôt téléphoné au Crime Command.

L'un des deux flics avait, d'un signe de tête, invité Andy à le suivre dans un lobby à l'écart. D'une voix douce, il avait lancé :

— Vous pensez qu'on est des sacrés glandus à avoir fait venir la MePo aussi sec, non ?

— J'ai l'habitude, fit Andy, d'un ton neutre. On est souvent les premiers à ramasser les osselets. J'ai croisé des tas de petites inspectrices des brigades locales qui tournent de l'œil sur les scènes de crime. Alors elles nous appellent, et rentrent chez elles vite fait se taper un thriller sur Netflix.

Le flic de Slough se marra un peu en secouant la tête. Caldwell, juste à côté, l'imita. Le flic de la Thames Valley le regarda fugitivement, avant de revenir sur Andy Folsom.

— Vous savez pourquoi on a fait ça, inspecteur ?

— Parce que vous êtes des glandus ? répondit Andy.

Le flic se marra encore, un peu plus fort. Il désigna du menton l'endroit, derrière Andy, où la fille était toujours allongée dans sa mare de sang.

— Peut-être pas tant que ça. Vous savez qui est cette nana ?

— Pas encore.

— Eh bien, je vais vous le dire tout de suite. Parce que ça fait plus d'un an qu'on la connaît, nous. La Thames Valley Police a un taux dégueulasse de criminalité…

— Dégueulasse ?

— Ouais. Un taux d'homicide de trois pour cent mille habitants… Ça vous parle ?

— Je crois, lâcha Andy Folsom. C'est juste dix fois plus que la moyenne nationale, non ? Désolé… Le Grand Londres est pas mal non plus…

— Dans ce taux dégueulasse, on a un beau paquet de trucs liés à la prostitution, aux crimes sexuels, etc.

— Vous voyez cette fille comme victime d'un crime sexuel ? demanda Folsom.

Le flic de Thames Valley fixa Andy, d'un air glacé :

— Cette fille habite à deux cents mètres du Moon & Spoon. C'est devenu ces derniers temps, comme qui dirait, une personnalité locale…

— Ah ouais ? fit Folsom, qui s'attendait à une mauvaise blague un peu salace.

— Vous vous souvenez de cette histoire à Dolphin Square ? Cet appart dans lequel des parlementaires organisaient des soirées un peu spéciales ?

Andy le regarda, sans comprendre.

— Eh bien, poursuivit le flic, cette fille… C'est une des deux putes qu'on voit sur les photos avec Lord Dégueu… On l'appelle Tania, par ici. On n'est pas sûr que ce soit son vrai prénom. Et on vérifie aussi le nom de famille.

Andy Folsom se crispa, la bouche à demi ouverte par la surprise.

— Une des filles qui ont fait des selfies avec Lord Dégueu ? Sniffant de la coke en soutif ? Sans déconner ?

— Ouais. Sans déconner. Avec Lord Dégueu lui-même en soutif rouge, pour être précis. Et la nana qui est allongée derrière vous, c'est celle qu'on voit en gros plan, avec le bustier imprimé en train de se faire bouffer les seins par un pair du Royaume…

— Sans déconner, fit Andy, impressionné malgré lui.

Il entendit Caldwell lâcher un « Putain de merde » étouffé.

— Ouais. Et on s'est dit avec les collègues que ce genre de merde était plutôt pour le Crime Command que pour des pauvres petites inspectrices de la brigade de Slough de la Thames Valley Police… Pas vrai ?

9

Routes de nuit

Magdalena Lewandowska regarda l'heure sur sa montre à affichage digital, une Casio couleur cuivre achetée d'occase à un *urlo* quelques mois plus tôt. Il était 16 h le deuxième jour. Plus de vingt-quatre heures après leur départ de Sopot. La camionnette roulait des heures, puis s'arrêtait. Des heures d'autoroutes et de grandes lignes droites, ponctuées de haltes incertaines. Des aires de service, des chiottes éclairés au néon, des parkings boueux et glacés. Elle avait vu les panneaux routiers défiler, finissant par se mélanger tous. Katowice – Brno – Bratislava – Vienne – Maribor – Zagreb. Elle traversait des pays inconnus et sans grâce. Tout se ressemblait sur la route qu'ils avaient choisie. La République tchèque, la Slovénie. Rien ne semblait très différent de la Pologne. La seule chose qui changeait un peu, c'était la disparition progressive de la neige. Le paysage s'asséchait. Mais le froid restait le même. Dans la camionnette, le chauffage marchait mal. Par secousses, seulement. Brusquement, une bouffée d'air chaud traversait l'habitacle et Magdalena tordait le cou, espérant faciliter la circulation de cette tiédeur autour d'elle, à la manière d'un chat se laissant aller aux caresses de son maître. Parfois, le chauffeur les laissait sortir, une à la fois, toujours en pleine nuit. Tous les chiottes des aires d'autoroute

se ressemblent. Elle avait noté quelques variations, pourtant : certains diffusaient une musique en sourdine, des notes de piano ou des airs folkloriques. Elle avait entendu chanter en allemand, puis en slovène. Elle ne comprenait que très mal ces deux langues, sachant tout juste les reconnaître. Mais le ton, joyeux, des chansons l'avait émue le temps d'un arrêt furtif dans la nuit profonde du voyage. La succession des langues lui confirma qu'ils avançaient. Ils n'allaient sans doute pas très droit, pas forcément plein ouest comme elle l'aurait voulu, mais ils avançaient. Ils s'éloignaient de Sopot et de Katowice, des horizons charbonneux qui la dégoûtaient plus que jamais, maintenant qu'ils semblaient s'en détacher. Les filles profitaient des haltes pour dépecer des emballages douteux, des sacs de papier huilé dans lesquels elles avaient préparé de la nourriture pour la route. Des charcuteries grasses, du pain aillé, des barquettes pleines de nouilles en sauce et d'orge perlé. Tout cela emplissait l'habitacle d'une haleine de cuisine collective qui lui donnait la nausée. Pourtant, Magdalena aussi avait garni son sac de salaisons roses et molles, de chou braisé et de tranches de pain d'avoine recouvert de saindoux.

Le deuxième soir, ils avaient patienté dans une sorte de zone industrielle, tout près d'un aéroport. Les avions de ligne passaient très bas, dans un vrombissement de réacteur en pleine poussée. Elles étaient restées trois heures, peut-être plus, dans la voiture gelée. La buée bouchait les vitres, et elle devait sans cesse balayer le verre de sa paume pour essayer de voir un peu. Au bout d'un moment, elle renonça. La vitre s'était imbibée de vapeur et sa main ne faisait plus qu'une vague traînée de flou qui dévoilait la nuit. Brusquement, le type s'éjecta de son siège. Elle le vit marcher dans la lueur des phares et s'avancer vers deux silhouettes qui semblaient sorties de nulle part. On les fit descendre, marcher dans l'obscurité.

L’un des deux types les aida à grimper dans un van surélevé, deux fois plus grand que la camionnette de Sopot, garé dans l’ombre.

À l’intérieur, il y avait d’autres filles qui attendaient. Elles étaient six ou sept maintenant. Dans l’obscurité, elle n’arrivait pas à les compter. Les filles semblaient avoir exactement le même genre qu’elle et que ses compagnes de voyage depuis Sopot. Silencieuses, anxieuses, presque identiques. Magdalena ne put juger de leurs tenues, mais elles avaient exactement la même odeur qu’elle. Ce parfum de chien mouillé et de vieux cuir qui les accompagnait depuis deux jours. Elles ne se parlèrent pas pendant des kilomètres. Leurs yeux restaient fixés sur la route éclairée par les phares du van. Elles semblaient toutes plongées dans leurs rêves. À l’avant, deux hommes se relayaient au volant, complètement fermés. Magdalena se laissa glisser dans une sorte de délire contrôlé : peut-être, se dit-elle, qu’elles rêvaient toutes la même chose, et qu’à un moment leurs rêves allaient fusionner et qu’elles se retrouveraient là-bas, à l’Ouest, toutes ensemble, dans un décor complètement différent ? L’Ouest. Le mot lui semblait soudain suspect. Suave comme un bonbon au miel, mais ambigu aussi. Comme s’il cachait une menace sous le sucre et la douceur. Elle se secoua un peu pour échapper à sa rêverie obsédante. Elle regardait ses bottines fourrées. Oui, la laine synthétique était devenue glacée maintenant. Et les bottes n’avaient plus de forme. Plus la forme de chaussures élégantes, en tout cas. *Des bottes de Soviet à deux balles, oui*. Voilà ce qu’elle était en train de devenir elle aussi. Elle sentait dans un demi-sommeil que le van faisait des haltes, selon le rythme adopté par la camionnette de Sopot. Parfois, lors des arrêts, alors que le moteur se coupait, le son étouffé de voix lui parvenait. Les deux conducteurs échangeaient des mots à voix basse. Parfois, l’un d’eux se retournait et une paire d’yeux les fixait, sans expression particulièreet balayait la voiture plongée

dans l'ombre. Les vitres étaient recouvertes d'un film fumé, mal posé et fripé, qui escamotait partiellement l'extérieur. Tout était déformé et assombri, comme vu à travers le verre d'une bouteille de bière. Le troisième jour, les arrêts se firent plus fréquents. Il ne se passait rien. Si. Parfois, les types sortaient faire quelques pas. Ils devaient se dégourdir les jambes en marchant autour de la remorque. Magdalena se concentrait pour essayer de saisir ce qu'ils racontaient de leurs voix rauques. Elle crut reconnaître une sorte de patois vaguement polonais, un truc qu'elle avait déjà entendu parler par des vieillards à Gdansk. Peut-être un dialecte cachoube dont les consonnes sifflantes la glaçaient.

Le van s'arrêta ainsi plusieurs fois, parfois pendant plus d'une heure. Ils laissaient le moteur tourner au ralenti, et des vapeurs de diesel s'infiltraient dans l'habitacle. Elle avait pensé à ces camions allemands dans lesquels ils tuaient les Juifs, pendant la guerre. Petite, elle avait été avec son école voir une exposition à Gdansk sur le passé nazi de son pays, dans laquelle il y avait un wagon de déportés, une énorme pile de chaussures d'enfants et un de ces camions à gaz qu'ils avaient utilisé à Chełmno. Elle en avait fait des cauchemars plusieurs mois durant. *Il vaut mieux ne pas penser aux camions à gaz*, se dit-elle. Penser à l'Ouest. Seulement à l'Ouest. Alors le voyage reprenait, heurté, épuisant. Des champs et des sillons à l'infini. Des ballets de tracteurs et d'immenses fermes d'élevage aux murs bruts. Oui, c'était partout la Pologne, ou presque, dans cette Europe centrale dévastée par l'industrie chimique et l'agro-alimentaire. La seule trace de vie un peu sauvage, c'étaient ces oiseaux qui volaient en grappes, haut dans un ciel blanc.

L'odeur permanente de diesel l'empêchait d'oublier complètement Chełmno et cette histoire de camions.

10

Gtest

La pluie teintait la rue de gris bleuté. Lynn Dunsday se sentait tout à la fois épuisée et pleine de vie, capable de se laisser flotter à même l'air frais qui glissait sur Londres, et simplement en agitant les mains façon nageoires, d'atteindre une vitesse vertigineuse. Elle s'imagina traverser ainsi Notting Hill Gate, allongée dans l'air, à deux mètres au-dessus de la chaussée, glissant entre les bus rouges et les autos, l'esprit vide, ni peine, ni joie, ni passé, ni projet. Juste un corps gagné par l'ivresse de la vitesse et des fluides qui fusaient contre elle. Lynn sentit le blues – ce blues qu'elle connaissait bien et qui l'avait accompagnée des années durant, qui l'avait regardée vivre, travailler, s'acharner, et se dissoudre aussi, la nuit venue, dans des séries de verres de Bacardi citron – plonger sur elle à la manière d'un rapace.

Le matin, tout s'était enchaîné comme dans un mauvais vaudeville. Elle avait répondu au *Bumper*. Elle avait pris des notes en buvant ses deux expressos et ses deux jus de fruits. Elle avait répondu quatre fois à Tony Grant, qui lançait ordres et contre-ordres. Il fallait qu'elle aille immédiatement à Slough. Qu'elle vienne d'abord au journal. Plutôt qu'elle aille à Slough et au journal ensuite. Enfin, d'abord à la conférence de presse de la Metropolitan Police au Curtiss Green

Building. Et après au *Bumper*… Lynn avait décidé d'attendre un ordre plus formel. Elle était sortie et avait fait le test. Un Gtest Screen, 1,99 livres à la pharmacie au coin de Shepherd's Bush Green. Vingtième jour de retard de règles. Vingt jours où elle avait fait comme si. Regardé ailleurs. Plusieurs jours à focaliser son esprit sur d'autres sujets. À insister sur des moments neutres qu'elle négligeait d'ordinaire. L'éditing de ses articles sur l'écran, penchée par-dessus l'épaule de la fille de la prod'. Elle s'était tenue si près de la fille qu'elle sentait son parfum de la fin de matinée, léger mélange de sueur et de bergamote, feignant de surveiller les lignes de texte glisser dans les colonnes, aussi fluide que du sable dans un tube. Une fatigue qui n'était pas la sienne. Une sorte de fatigue cotonneuse, agréable. Elle avait désormais des fatigues anxieuses, dont il fallait qu'elle se détache brutalement, à la manière d'un ressort qu'on lâche. Et puis un manque d'appétit pour certaines choses qu'elle adorait. Le goût de l'ananas, l'odeur même du jus d'ananas et de gingembre qu'elle buvait au matin, par exemple, la dégoûtait. Pareil pour les noisettes et les autres fruits secs, dont elle raffolait encore quelques jours auparavant. Hier matin, en prenant sa correspondance à la station d'Ealing Broadway, son regard avait croisé une publicité pour une croisière ou un voyage organisé dans les Caraïbes : un ananas trônait au centre de l'image, dans un piqué impressionnant de haute définition. Elle avait été prise d'un spasme et s'était mise à vomir à même le sol, le front collé à la paroi. Tremblante et honteuse, elle avait senti les voyageurs la contourner, comme on contourne un trou ou un objet répugnant. Hier soir encore, elle avait été prise de nausée face à son sandwich du Tai Buffet qu'elle venait d'acheter.

Elle sortit des toilettes et regarda fixement le tube de plastique rose et blanc du test. Sous l'éclairage implacable de la double rampe LED, une fine barre brune s'était lentement dessinée sur le minuscule

écran de lecture. Elle détourna le regard. Y revint. La barre était toujours là, prenant une teinte rouille de plus en plus affirmée. Lynn lu, puis relu une seconde fois le dépliant du Gtest Screen qui s'accordéonnait de nervosité entre ses doigts. La voix dans sa tête lui parla, avec l'accent rassurant et un peu doucereux des hôtesses dans les aéroports : *OK, tout est parfaitement clair. Vous entamez votre cinquième semaine de grossesse, Miss Dunsday.*

11

Rêves occidentaux

Magdalena se força à fermer les yeux. Le plus hermétiquement possible. À quoi pensaient les filles assoupies autour d'elle ? Elle se concentra. Sans doute aux mêmes choses auxquelles elle avait elle-même songé dans sa vie d'avant, collée à son petit radiateur à pétrole avec Yulek sur les genoux. Elle vit défiler derrière ses paupières baissées une luxueuse vitrine, toute tendue de satin rose pâle. Sur des cubes de présentation du même rose, des sacs à main en cuir lisse magnifiquement patiné semblaient défiler par ordre de taille. Des gibecières à rabat, des musettes à fermeture éclair, des sacs bowling miniatures tout juste bons pour glisser un portable et une carte de crédit. Des portefeuilles nacrés, des housses à passeport fauve et lie de vin, des tas d'objets vains et désirables. Elle essaya de leur donner une marque, à toutes ces illusions qu'elle avait fixées des heures dans les magazines féminins. Gucci, Prada, Hermès, Lancel, Longchamp… Elle imagina qu'elles étaient toutes – elle, la fille silencieuse aux allures de présentatrice de TVN, celle au jogging rose – dans des files d'attente soigneusement civilisées, patientes et stoïques, regardant d'un œil indifférent toutes ces Chinoises piailleuses qui les accompagnaient dans la queue. Elle voyait scintiller des noms sur un fond d'azur et d'or : Vuitton, Chanel,

Harrods, Selfridges… Elle essaya d'imaginer sa vie après le stage. Rien ne se dessinait à part ces magasins de luxe, tout juste estompés par la brume du rêve. Elle savait déjà que ces images-là appartenaient au monde des mirages et y resteraient sans doute à jamais. Mais elle allait les approcher. Se rouler dans leur ombre portée. Profiter un peu de leur chaleur. Elle ouvrit les yeux. Le contraste entre l'habitacle du van à l'atmosphère confinée qui sentait la transpiration et ses beaux rêves l'épuisa. Elle essaya de revenir aux belles vitrines. Juste une question de temps. De patience. Elle se persuada qu'il suffisait d'attendre et de supporter ce voyage déprimant et sinistre. Et tout sortirait de l'ombre. Tout deviendrait doux et coloré. Dans quelques heures, quelques jours au plus, elle serait de l'autre côté. Même si le rideau de fer était un croquemitaine depuis longtemps oublié, qui ne faisait même plus peur à ceux qui l'avaient réellement connu, il restait une réalité invisible qui structurait le monde. D'un côté, le sien : des villes épuisées et sales, baignées de pluie visqueuse et de poussière de charbon qui retombait des cheminées des milliers de logements populaires. Des avenues rectilignes, sentant inlassablement le diesel, les effluves de chou et de conserveries industrielles. Des magasins qui n'étaient que des copies fanées de ceux dont elle rêvait, et qui proposaient des produits au rabais et des succédanés. De l'autre côté du monde, des rues où l'on brûlait l'argent comme s'il n'était que l'élément d'un jeu où tous prenaient leur part. Là-bas, on changeait de téléphone portable au gré des saisons, on glissait d'une vitrine à l'autre dans des centres commerciaux aussi vastes que des cathédrales où rien ne manquait. On n'achetait plus par besoin, mais par plaisir pur. Choisir une robe, des dessous, un bijou était juste un moment de fièvre, qu'il fallait juste saisir. Avant de céder à un autre. Elle imagina des allées commerçantes, chaudes et lumineuses, parfumées, sentant le tilleul,

les agrumes et le miel. Oui. Il suffirait de gagner un peu d'argent et elle pourrait s'y glisser, comme les autres avant elle. Mais tout lui sembla chancelant. Improbable. Elle repensa au charbon et à la pluie. Eut honte une fois encore de ce passé médiocre. Elle se cala contre sa vitre et prit son mal en patience. Un truc la mettait mal à l'aise : les deux types qui les avaient prises en charge dans le van, après cette attente interminable près de l'aéroport de cette ville inconnue, leur avaient demandé leurs passeports. À toutes. Elle avait hésité mais avait immédiatement compris dans le regard du type que ce n'était pas négociable. Elle avait tendu son passeport. Elle s'était aussitôt sentie en danger. En déséquilibre. Comme si elle se baladait en petite culotte dans la gare centrale de Varsovie, en plein rush du soir.

12

Possiblement peut-être…

Lynn se sentait vidée. Tony Grant avait lancé son harcèlement par SMS. Il voulait des détails. Des biographies. Des histoires. Des citations. Plein de citations. Il voulait tout sur la « pute de Lord Dégueu ». Et vite, « avant que les chaînes de news aient balancé toutes les infos valables… »

Lynn se sentait infiniment lasse. Elle tâta son ventre. Là où allait grandir son bébé, microscopique encore. Peut-être gros comme la tête d'une épingle. Qu'allait devenir cette lassitude passée au filtre de son nouvel état ? S'évanouir, disparaître sous les poussées euphoriques de cette révélation ? Ou se transformer en une vraie dépression, morbide et effrayante, dans laquelle elle resterait clouée et inerte ?

Sa vie oscillait depuis toujours entre bonheurs furtifs et colères brutales. Elle buvait le malheur des autres comme un buvard absorbe l'encre trop fluide. Elle était capable de transformer ce malheur en journées et en nuits entières de travail, d'enquête, de déplacements, de rencontres. Mais aussi de le laisser la réduire en miettes, en petites miettes épuisées, éparpillées dans les quelques endroits prioritaires qui servaient de cadre à sa vie. Chez elle. Chez Andy. Au journal. Elle en semait partout. Elle remit pied à terre. Elle ne volait

plus dans Notting Hill Gate, tel qu'elle s'imaginait le faire hier. Autour d'elle, des passants fuyaient en ordre dispersé. Elle traînait dans Slough. Elle y perdait son temps, plaquée derrière la vitre du Café Costa. Elle essayait de reconnaître dans High Street l'endroit décrit par la chef-superintendant Olivia Langan, un peu plus tôt à la conférence de presse de la police de Londres. L'endroit avait manifestement été banalisé. Pas de *police line* ni d'agents en faction. La police avait décidé d'éviter au maximum les curieux. Un « bar », avait laconiquement dit la gradée du Crime Command. Ça pouvait être ce snack indien de quinze mètres carrés tout autant que l'immense Burger King qui lançait ses néons à l'assaut des ombres que la pluie déposait partout ici. Toutes les enseignes habituelles répondaient à l'appel : le Starbucks, le Greggs et son bar à saucisses, le pub Moon & Spoon, fermé à cette heure précoce, le McDonald's. Toutes les enseignes la sollicitaient, enfilées les unes derrière les autres telles des perles sur le collier de la reine. Le secteur piétonnier se terminait brutalement et aussitôt les enseignes devenaient plus miteuses : des delis, des buffets halal, le bazar bulgaro-iranien et le Kebab Palace…

Encore une fois, elle essaya de remonter le film. Elle se sentait perdue et sans repères. Elle sentait que les choses se déroulaient trop vite et dans le désordre. Il fallait tout remettre en place. Il y avait eu ce truc à Slough. Un meurtre. Le *Bumper* l'avait réveillée. *Le meurtre d'Andy*, avait-elle pensé dans un demi-sommeil. « La fille bousillée… Je te raconterai. » Andy était rentré à 2 h du matin. Il n'avait rien raconté. Ils avaient à peine échangé et il s'était endormi. Il dormait encore quand elle avait répondu au *Bumper*. Alors, elle l'avait secoué et avait essayé de lui tirer un ou deux trucs, mais Andy avait refusé. Catégoriquement. Violemment.

— Peux pas, Lynn. Trop tôt. Rien ne sort, tu sais bien… Rien avant les premières prises de parole de la hiérarchie. Jamais… Tu le sais, merde ! Et c'est pas le *Bumper*, où, je cite mon supérieur direct, « bosse la petite amie du détective Folsom », qui fera exception. Merde, Lynn… Tu sais bien que quand je peux, je te file des infos. Là, c'est im-po-ssible !

— Dis-moi juste si tu penses que ça a à voir avec les autres attaques, merde…

Andy avait grogné, sans lâcher une seule info. Il avait feint de se retourner dans le lit et tenté de prendre une meilleure position de repos, mais il avait renoncé. En maugréant, il s'était levé, avait lancé la machine à café et s'était réfugié sous la douche. Lynn Dunsday avait compris que rien de ce qu'avait fait et vu Andy Folsom la veille à Slough ne sortirait pour l'instant.

Elle avait repensé à sa conversation avec le jeune gars d'astreinte de nuit au *Bumper* : « Selon une source fiable, avait continué le type – sans doute un stagiaire tellement il était surexcité à l'idée de participer au traitement de sa première vraie affaire –, la victime était *probablement* une des deux filles qui figuraient sur la série de photos avec Lord Dégueu. » Le jeune gars – « Alexander », s'était-il présenté – avait eu la voix qui filait dans les aigus quand il avait lâché le nom du politicien pris en flag de débauche, une paille pleine de coke dans le nez. La fille avait été retrouvée assassinée, dans les chiottes d'un « bar », à Slough.

À présent, alors que quelques heures à peine avaient passé, tout le monde voulait en savoir un peu plus. Le public, peut-être, mais les journaux sans aucun doute. Et Grant était de tous les journalistes de Londres celui qui voulait le plus avoir un truc sur « la pute de Lord Dégueu ». Mais elle n'avait rien de plus que ce qu'elle avait appris dans la salle de presse du Crime Command. Une fille de l'Est, peut-

être une Russe, ou une Polonaise, fichée pour prostitution sur le Net et connue pour des tournages SM. Arme du crime : tournevis et arme blanche. « *Possiblement* – la chef-superintendant Langan avait pendant son speech répété dix fois ce mot, *possiblement* – une des deux femmes figurant sur les images rendues publiques par une certaine presse lors d'une soirée privée à laquelle avait participé Lord ***, désormais démissionnaire de la Chambre des pairs du Royaume-Uni. » Voilà. Les faits connus tenaient en quatre-vingts mots et, même tournés dans n'importe quel sens, ça ne ferait jamais un vrai papier dans aucun journal si on n'en savait pas plus. Elle n'en savait pas plus. Ni personne. Toute la conférence de presse – vingt minutes, questions comprises – avait été reproduite immédiatement sur le Net. Tous les web-rédacteurs y avaient assisté et tout le monde tirait à la ligne… La seule chose qui avait un peu interpellé Lynn, c'était le fait qu'Olivia Langan avait pris la parole plutôt que le chef exécutif – le vrai patron de terrain – qui était Philip Davies, le supérieur direct d'Andy. Olivia Langan était le gros bonnet du Crime Command, celle qui sortait du bois quand l'affaire excédait les dimensions habituelles du service. L'évocation du nom d'un « pair du Royaume-Uni » dans un crime miteux expliquait sans doute cette dérogation.

Après son Gtest et la conférence de presse, Lynn avait pris un train express pour Slough. À peine arrivée en grande banlieue, elle s'était cognée dans High Street à la moitié des faits-diversiers des tabloïds londoniens. Ils luttaient pied à pied avec les envoyés des télévisions braquant leurs micros et leurs objectifs vers tout ce qui bougeait. Tous essayaient d'entreprendre des passants pour leur faire raconter leur ressenti sur le crime de la veille. La plupart des gens les contournaient d'un écart grognon. Ils semblaient fuir ce déchaînement de micros et de blocs-notes préparés pour l'assaut.

Dans le train de retour vers Londres, elle avait eu le temps de jeter un coup d'œil aux titres des sites d'info : tous les rédacteurs rivalisaient de médiocrité pour masquer le fait qu'ils n'avaient aucune véritable information. Si, une qui lui avait échappé. L'endroit avait été identifié par la presse. Elle était partie trop tôt. Il s'agissait du grand pub bidon dans High Street. Tous les médias reprenaient désormais la même image du Moon & Spoon, sur laquelle on voyait la perspective du bar recouvert de marbre rouge, semblable à un immense caveau. Les accroches faisaient toutes dans la surenchère vendeuse et gratuite, sans aucune certitude ni même conviction. « Les mafias de l'Est contre Westminster. » « Les putes de Poutine contrôlent le royaume. » « Lord Dégueu : après le scandale, les meurtres ? »

Elle revenait de Slough, mais ce qu'elle avait à écrire aurait pu être rédigé de n'importe quel desk en ville, sans qu'elle ait eu à quitter son clavier ni son fauteuil. En soupirant, Lynn profita de l'arrêt de Southall pour accrocher le wi-fi de la gare et envoya son papier sur le fil du *Bumper*. Quatre-vingt-sept mots, titre inclus. Une simple resucée des propos d'Olivia Langan. Elle avait même renoncé à donner le nom du pub qu'elle venait de découvrir dans les reportages de ses collègues. Elle renonça aussi à signer son papier, se contentant des initiales en fin de colonne.

Meurtre mystérieux à Slough
Publié à 18 h 07
Une femme d'une trentaine d'années a été retrouvée hier soir dans les toilettes d'un bar de Slough (Ouest de Londres), vraisemblablement assassinée d'un coup de tournevis. D'après les premiers éléments donnés par la Metropolitan Police, la victime pourrait être l'une des deux jeunes femmes identifiées sur les photos qui ont conduit à la démission de Lord *** de la Chambre. La jeune femme, dont l'identité et l'âge exact n'ont pas été communiqués, serait également connue comme actrice de films X diffusés sur Internet.

L.D.

13

Bêta-HCG

1001Ebooks

Après avoir publié son papier – un des plus merdiques de sa carrière, avait-elle jugé en appuyant sur la touche envoi – elle était rentrée à Shepherd's Bush épuisée. Andy n'était pas là. Il avait envoyé deux textos, avertissant qu'il ne fallait surtout pas l'attendre. Lynn eut la tentation de se coller devant les chaînes de news et de voir ce que ses confrères avaient pu faire de leur temps à Slough. Mais en repensant aux micros et aux caméras errant sans cohérence devant le Moon & Spoon et dans les rues adjacentes, elle fut prise de vertige. Elle mangea deux pommes et une tablette de chocolat noir puis se coucha. Au matin, Andy était à ses côtés ; il dormait encore. Elle n'avait pas eu envie de le réveiller. Elle lui avait laissé du café chaud et avait plongé dans le métro, dans un état somnambulique. Appels en absence et SMS s'agglutinaient sur son portable et elle n'avait envie d'en ouvrir aucun.

Elle était retournée à Slough. La lassitude s'emparait d'elle. Personne ne consentait à lui raconter la moindre anecdote. Le pub Moon & Spoon avait retrouvé ses habitués. La scène de crime était désormais aussi propre qu'un hall de banque. Il n'y avait rien à voir, et

elle n'avait pas un seul propos rapporté qui lui ferait gagner deux ou trois lignes, et transformerait une dépêche aride en vrai papier.

Une pluie fine faisait luire les toits des voitures, leur donnant des faux airs de gros poissons nacrés échoués sur un rivage bétonné. Son portable annonça un SMS sur l'air de *Reservoir* de Metronomy. C'était Grant. Il avait déjà appelé trois fois et laissé deux messages. Elle se jeta dans le Costa de la veille, ignora le bar et alla directement se caler contre une vitre. Elle ouvrit le message :

> Rappelle-moi URGENCE Lynn. Trouve VRAIES infos sur cette fille NOM DE DIEU ! Pas un ramassis de miettes comme hier soir!!!

Son esprit s'égara sur la buée de la vitrine. D'une main fébrile, elle effaça toute une bande de condensation et la rue redevint à peu près nette. Elle ressortit son portable et fit le numéro de son centre médical. Au bout de huit ou dix minutes, le disque laissa place à une voix de femme, étonnamment paisible.

— Je voudrais prendre rendez-vous pour une prise de sang, s'il vous plaît.

— Pour quel type d'analyse, madame ?

— Je… je crois que je suis enceinte.

— Bêta-HCG… Quand êtes-vous disponible ?

— Tout de suite… Je peux venir tout de suite !

14

Trieste

Enfin, le van traversa la banlieue de Trieste. Mais Magdalena Lewandowska ne le savait pas encore. Elle ne discernait à travers les vitres assombries que des silhouettes vagues d'immeubles et de toitures, anonymes et quelconques. Tout le voyage n'avait été pour les passagères qu'un voyage de nuit. L'obscurité du van était permanente et stressante. Les arrêts « pipi et casse-croûte » n'avaient lieu qu'entre 23 h et 6 h du matin. Sur des aires perdues ou au cœur de forêts plus sombres que celles des contes de fées. Les filles avaient épuisé leurs provisions personnelles et avaient été obligées d'acheter des sandwiches et des boissons aux boutiques des aires. Elles avaient attaqué leur réserve de dollars et chaque billet tendu les faisait grincer des dents.

Les portes arrière s'étaient finalement ouvertes sur la clarté sale d'un jour à peine levé, elle avait senti une immense déception lui percer l'épine dorsale ; fugitivement, elle pensa à une blague. Une vilaine blague. Elles n'étaient pas parties. On s'était moqué d'elles. Ou alors, le véhicule avait fini par revenir à son point de départ. À travers la vitre arrière, elle avait cru reconnaître les barres d'immeubles de Karlikowo. Les hangars démolis et les baraquements de placo en ruine. On voyait au loin une cheminée rouge et blanche,

des silos de cimenterie et des hauts peupliers au feuillage blanchi par les particules de chaux qui flottaient dans l'air tiède. Manquait plus que le train de Gdynia et tout serait pareil. Elle balaya la perspective immédiate. Là, tout changeait. Ils étaient dans une de ces sortes d'enclos grillagés qui entourent les zones industrielles, piqués de lourds lampadaires halogènes de vingt mètres en vingt mètres. De l'herbe rase sur une terre blanchâtre. Entre eux et les Algeco, il y avait le cadavre d'un camping-car, posé sur ses essieux, le toit ouvert façon couvercle de boîte de conserve. La Slovénie avait une drôle d'allure. Le type qui avait ouvert les portières, et qu'elle n'identifia pas comme le chauffeur qui les avait escortées depuis Sopot, aboya, en polonais :

— Dehors, magnez-vous le cul. Allez !

Une des filles sauta maladroitement du van surélevé et trébucha. Magdalena Lewandowska sortit à son tour. La fille derrière elle, sa voisine au jogging rose – qui semblait déjà beaucoup moins neuf qu'à Sopot – lui arriva sur le dos en gueulant. Celle qui était sortie la première avait du mal à se relever. Elle semblait s'être fait mal au pied ou à la cheville et le type, un malabar avec un blouson de l'armée, lui balança un coup de pompe dans les reins en criant :

— Mais tu vas te magner le cul, la grosse !

La fille se releva en geignant, et l'autre lui envoya un nouveau coup de pied dans les fesses.

Elle regarda encore autour d'elle. Non, ce n'était pas Karlikowo. Elle comprit qu'elle n'était plus en Pologne. Ni même en Slovénie. Les arbres, bien qu'encrassés et gris, n'étaient pas ceux de son pays. Et il y avait dans l'air, malgré la pollution et cette poussière de ciment, comme un vague parfum de mer et de pins. Et puis il y avait ces immenses lettres peintes en bleu sur un mur de béton haut perché sur une corniche, qui dépassait des plus hautes branches des peupliers :

Autodemolizioni Casale. Elle hésita, elle connaissait mal les langues étrangères. Du français ou de l'italien ? Elle était à l'ouest de l'Europe. Vers la mer. Tous ces détails la submergèrent, empilés les uns sur les autres. Une panique terrible avait coulé sur elle. On hurlait autour d'elles. Le type au blouson militaire rugissait, dans un baragouin entre le cachoube et le polonais. Il les incitait à avancer, le visage rouge de colère. Il tenait à la main une sorte de court bâton avec lequel il les menaçait. Il venait d'en assener un coup sur le bas du dos de la fille qui avait trébuché ; elle poussa un gémissement de douleur et plia les genoux. Elle se releva en zigzaguant pour éviter d'éventuels nouveaux coups. Le type les poussa rudement vers un groupe de baraques qui sortaient d'un taillis en friche. Le sol était pelé, de terre longtemps boueuse et qui avait maintenant séché. Devant eux, il y avait deux préfabriqués en tôle bleue et une enfilade de box, pareils à ceux qu'on voit dans les refuges pour chiens. Des grilles de fer noir, des toits en Onduline.

Ils s'approchaient et elle vit quelque chose qu'elle n'arriva pas à ajuster mentalement. Sa raison refusait de conformer ce qu'elle voyait avec une quelconque analyse. Dans les box, il y avait des filles à moitié nues, accroupies ou vaguement couchées sur le sol de ciment brut. Plus ils approchaient, plus le tableau semblait démentiel. Des prisonnières, des recluses. Magdalena Lewandowska remarqua que plusieurs des cages avaient leur grille ouverte et qu'elles les attendaient. Soudain, sans préavis, la fille en jogging rose sortit du rang et essaya de s'enfuir. « La Soviet à deux balles. » La gamine. Elle avait compris avant elle et avait surtout réagi plus vite. Elle piqua un sprint vers le grillage extérieur. Déjà, elle avait pris une quinzaine de mètres. Le type avec elles ne broncha pas. Il renonçait manifestement à lui courir après. Il la regarda détaler le long des

grillages, cherchant sans doute à trouver une issue quelque part dans la clôture :

— Va crever alors, connasse…

D'un des préfabriqués, un type obèse surgit. Il portait une combinaison bleue de mécanicien ou de garagiste. Il tenait une sorte de lance-pierre à la main et, visant la fille qui courait, il l'arma. Les tendeurs de caoutchouc claquèrent comme un coup de feu. Elle ne vit rien partir mais instantanément, la fille en rose fit un bond de côté en poussant un cri rauque. Elle rebondit sur le grillage et tomba de tout son long dans un massif de plantes grasses. Le type obèse marcha calmement vers elle et la tâta du bout de sa chaussure. Posément, il rangea sa fronde, sortit un téléphone de sa poche et cadra. Il prit deux ou trois photos, puis se baissant, fit encore une image de la fille. Il se releva et lui décocha un coup de pied terrible dans la tête. Il se mit à marcher vers eux. Magdalena Lewandowska était tétanisée. Elle sentait les autres filles trembler nerveusement. Le type à la veste militaire les avait rapprochées et leur tenait les bras. Elle sentit sa peur se cristalliser. Une peur aussi solide qu'une chose matérielle, une peur atroce qui emplissait tout l'espace. Elle se mit à son tour à trembler ; elle n'avait jamais tremblé autant. Le gros type était sur elles. Il tendit son portable et les força à regarder l'écran. Elle détourna le visage mais l'autre type lui écrasa les joues entre ses doigts et la força à regarder. Elle fixa l'image de la gamine qui avait fait le voyage avec elles. Elle se mit à observer la photo, sans doute le dernier des trois clichés que le type avait pris, le gros plan. C'était bien cette fille de 19 ou 20 ans, au visage mince et aux lèvres sans couleur. Elle l'avait à peine dévisagée à Karlikowo et l'essentiel du voyage s'était fait dans un demi-sommeil, dans la nuit ou la pénombre. La fille avait maintenant la bouche ouverte sur une grimace horrible. Son front et sa tempe droite étaient démolis,

comme si une grenade lui avait explosé au visage. Une monstrueuse plaie béante courait de la pommette jusqu'au-dessus de l'arcade. À l'amorce des cheveux et du front, la photo exposait l'énorme godasse du type obèse qui lui plaquait le crâne dans la terre sèche. Il lança, en polonais :

— Vous avez bien vu, les salopes ? Vous avez bien compris ?

Il fouilla dans sa poche intérieure et en sortit un écrou fileté, de ceux qui servent à fixer les jantes des autobus ou des camions. Un truc large de deux pouces, en acier noirci. Il le posa dans le reposoir de son lance-pierre et, sans même viser, arma et lâcha son tir sur la paroi du camping-car, à vingt pas de l'endroit où ils se tenaient. La tôle vibra avec le son d'une harpe, dans un claquement de coup de feu. On voyait distinctement le trou qu'avait fait le projectile : un trou du diamètre d'une balle de ping-pong. Terriblement noir sur l'aile couleur blanc cassé du camping-car.

Elle eut une pensée absurde. Mais d'une urgence telle que pendant quelques dixièmes de secondes, elle se vit effectuer le geste, dans un ralenti sans fin. Elle allait sortir ses ciseaux *Jaguar* Black Soul et les planter dans la gorge de l'homme à la fronde. Puis le regarder saigner comme on regarde un lavabo se vider de son eau.

Elle se laissa pousser dans le box grillagé, sans résistance. Oui, c'était une blague. La pire qu'on lui ait faite dans sa chienne de vie déjà bien emplie de mauvaises blagues.

15

Trevor

Lynn commanda un grand café latte. Depuis plusieurs minutes, en faisant la queue derrière des épaules humides, elle pensait à son ami Trevor. Trevor Sugden était un journaliste londonien en pré-retraite. Ami de longue date de Lynn, il avait plaqué un quotidien national mangé par la publicité et la complaisance pour animer un petit hebdomadaire dédié aux faits divers. Divorcé, il habitait seul avec son chien Puck un vaste appartement en désordre vers St Paul. Gravement malade – une leucémie sournoise le traquait, entre rémissions et avancées brutales –, Trevor avait décidé de prendre l'air et le large. Il avait quitté Londres une quinzaine de jours plus tôt pour une location dans les Highlands, au fin fond de l'Écosse. Elle l'imagina, assis sur un rocher au bord d'un torrent de montagne. Son teint devait avoir repris quelques couleurs. Oui, Trevor lui manquait. Il était sa boussole, humainement et professionnellement. Il savait hiérarchiser les choses. Pas seulement les informations et les nouvelles. Les choses qui comptent dans la vie, et celles qui ne sont que des étoiles filantes, aussi vite éteintes qu'apparues. C'est Trevor qui avait compris avant elle à quel point elle devait faire confiance à Andy, et capitaliser – comme elle détestait le mot, et pourtant, c'était sans doute le bon – sur lui. Capitaliser sur Andy et sur la vie qu'ils

sauraient bâtir ensemble. Et il avait eu raison. Jusqu'à preuve du contraire, Trevor avait eu raison !

Son attention retomba sur Slough et tout ce qu'elle en voyait la déprimait. L'envie de parler à Trevor ne la quittait plus. Elle composa son numéro sur son portable. Loin, très loin, la sonnerie résonnait. Où se trouvait le vieux journaliste ? L'image du rocher et du torrent des Highlands s'estompa. Elle imagina Trevor sous une pile d'édredons et adossé à une accumulation d'oreillers, le teint jaune et fiévreux, au fond du lit d'une auberge humide. La voix enregistrée du vieil homme prit le relais de la sonnerie :

— Ici Sugden. Merci de votre appel. Laissez un message. Je vous recontacte au plus vite.

Lynn raccrocha, dépitée. Elle allait plonger ses lèvres dans le café fumant quand son téléphone vibra. Le nom de Trevor apparut sur l'écran. Il avait dû tarder à décrocher et la rappelait aussitôt.

— Trevor ! Vous avez eu mon appel ! Je n'ai pas osé laisser de message, j'avais peur de vous déranger, et en même temps, je suis tellement heureuse de vous avoir !

— Moi aussi, Lynn. Comment allez-vous ? Rien de grave à Londres, j'espère ?

La voix de Sugden était ferme. Parfaitement saine. Lynn répéta mentalement ce mot, qui la rassurait. Oui, saine. Une onde de bonheur simple la traversa.

— Rien de grave, Trevor. La routine… Depuis le début de l'année, Grant m'a mise sur le dossier des attaques au couteau dans Londres. Je répète presque à chaque fois les mêmes trucs. Un homme poignardé dans Blackhorse Road. Une jeune femme meurt de ses blessures après une attaque au couteau à Ilford, à Canning Town ou à Canary Wharf. Il n'y a qu'à changer le nom de la ligne de métro…

— Alors cette folie continue… Vous êtes sur quelle ligne aujourd'hui ?

— Je suis à Slough. On a retrouvé une fille assassinée… Mais cette fois, c'est une attaque au tournevis ! Tout Londres ne parle que de ça.

— Vraiment ? Et bien sûr, vous vous y êtes précipitée par le premier train !

— Évidemment…

Lynn rit. Au bout de la ligne, elle entendit Trevor Sugden rire lui aussi. Leur amitié était intacte. Leur complicité aussi.

— On doit s'attendre à quoi, miss Dunsday ? Pourquoi cette frénésie ? Cette fille assassinée, j'imagine le pire… Une blogueuse célèbre ? MmeTrump ?

Lynn rit de plus belle.

— Je ne sais pas trop, Trevor. Mais laissons cette fille : je voulais juste vous parler un peu. Comment allez-vous, *vous* ?

— Au mieux. Je passe des journées formidables. Je me lève tard. Aussi tard que Puck veut bien me laisser paresser au lit. Je prends des petits-déjeuners énormes… Savez-vous ce qu'est un *haggis* ?

— Un haggis ? Ce n'est pas cette espèce de boudin blanc haché que mangeaient les paysans à l'époque de Mary Stuart ?

— Eh bien, pas tout à fait. C'est une sorte de ballon de football prétendument comestible : une panse de mouton farcie d'avoine et de blé, mélangés à de la purée de rutabaga ! On me sert une tranche de ça au breakfast depuis deux semaines…

— Quelle horreur ! De la panse de mouton ?

— Ah ah… J'étais sûr de mon effet avec le haggis, Lynn. En fait, la recette traditionnelle parle de panse de mouton, mais aujourd'hui, mon hôtesse m'a avoué qu'ils préparent le haggis avec une poche synthétique… À base de feuille de chou, si j'ai bien compris. On peut

y mettre aussi du whisky, des fèves trempées et de l'écorce d'orange.

— C'est une plaisanterie ?

— Pas du tout… Je m'y suis fait. Mais je suis presque sûr que ce n'est même pas un plat qu'ils mangent eux-mêmes, et qu'ils n'en servent qu'aux touristes !

— Et après le haggis, Trevor ?

— Je marche. Les sentiers sont fameux. Des bois noirs, des pierres sèches, des landes… Je suis le docteur Watson, à la recherche du chien des Baskerville !

— Puck va n'en faire qu'une bouchée !

— Le pauvre ! Il me suit toute la journée, le museau collé aux cailloux. L'odeur de mouton est partout, ici. Non, franchement, je me fais bien à la marche dans ce pays !

— Et vous lisez, tranquillement posé au bord des torrents de montagne ?

— Sûrement pas ! Dehors, il faut aller tout droit et ne surtout pas s'arrêter : tout est humide et froid ici ! Parlez-moi encore de cette histoire de Slough.

— Non, Trevor. Pas un mot. Vous êtes là-bas pour changer d'air. Et d'ailleurs tout tient dans ce que je vous ai dit. Je nage complet…

— Alors oublions Slough. Vous avez bien fait de m'appeler, Lynn. Vous me manquez !

— Vous aussi, Trevor. Je vous embrasse.

Elle raccrocha. Le bruit de fond du Café Costa lui sembla un tintamarre. Elle essaya d'imaginer le bruit des semelles de Trevor Sugden broyer le gravier des Highlands, et sa silhouette s'estompant dans une brume d'eau. Par réflexe, Lynn se connecta au *Bumper* et constata que son papier merdique de quatre-vingt-sept mots – son « ramassis de miettes », comme avait glapi Grant – occupait malgré

tout la Une du site, avec un nouveau titre, dû sans aucun doute à Grant lui-même : « Slough : meurtre affreux dans un pub. »

Elle sortit du Costa. Le vent glacé d'High Street la gifla. Une odeur de saucisses fumées et de cumin flottait dans l'air froid. Les visages étaient fermés, gris, enserrés dans des cagoules ou des écharpes. L'armée des petits métiers avait pris le contrôle de la rue. Des grands types maigres, venus de toutes les régions d'Afrique et du Moyen-Orient, poussaient des chariots de coupons de tissus luisants. Des bouchers arabes déchargeaient des vans ; ils portaient sur l'épaule des carcasses de demi-mouton recouvertes de graisse jaune. Des filles, plutôt jeunes et jolies, traînaient le long des trottoirs des caisses de conserves et des palettes de bières. Lynn les imagina rapidement troquer ces boulots épuisants pour des séances photos dénudées ou des passes miteuses mais mieux payées.

Des prêtres en bures, comme au Moyen Âge, filaient tout droit sur les trottoirs, d'un air imprégné en fendant la foule. Aux angles des façades, des sales gueules de traîne-lattes scannaient les alentours, prêts à surgir et à monter un coup. La plupart avaient sensiblement la même silhouette massive, comme s'ils avaient été fabriqués dans un moule : des épaules de déménageurs et des ventres gonflés à la bière Żywiec ; une identique coupe de cheveux, rasés aux tempes et à la nuque. Ils avaient adopté une démarche paresseuse et ralentie. Leurs yeux mobiles et anxieux évoquaient ceux de lézards ou de caméléons, à l'aguet sur leur branche. Sauf que ces gars-là faisaient tous plus du mètre quatre-vingt-cinq. Lynn les imagina plutôt membre d'une même confrérie de malfrats que partenaires de rugby.

Sur la plupart des vitrines, marquées aux grandes lettres de noms slaves, Lynn avait remarqué les nombreuses photos du père Popiełuszko, visage extatique, le menton enserré dans sa main. Le prêtre martyr dans sa soutane rouge, assassiné par des barbouzes à

la solde des staliniens du régime, semblait servir de totem et de fanion à la diaspora polonaise de Londres. Son image était partout : elle imprégnait la porcelaine des mugs, le coton des tee-shirts, et on la retrouvait même brodée, avec une ressemblance toute relative, sur des chandails rouge et blanc qui se vendaient dans les épiceries et les petits snacks à vodka. *Pas impossible,* songea Lynn, *que les types qui l'ont massacré un soir de l'automne 1984 aient possédé les mêmes dégaines que les balaises aux airs reptiliens qui traînent désormais sur les trottoirs de Slough.* Lynn se souvint d'un cours qu'elle avait reçu à l'école de journalisme à Reading, des années plus tôt. Les formateurs avaient exposé des images du corps de Jerzy Popiełuszko, retrouvé immergé dans une citerne glacée du Nord de la Pologne. C'était une des premières séries de scènes de crime qu'elle avait eu à analyser et à commenter. Rétrospectivement, elle eut une sorte de frisson glacé en se remémorant le visage devenu entièrement noir du prêtre assassiné.

Elle se secoua. C'était l'heure de rentrer sur Londres si elle ne voulait pas rater son rendez-vous prise de sang. Autour d'elle se condensait une sorte de creuset dans lequel s'étaient agglomérés les fruits hybrides de la mondialisation, du communisme, de la pollution productiviste et de l'Église catholique. Un mélange improbable et détonnant qui, en se déposant dans un quartier populaire de la capitale du royaume, avait produit des travailleurs pauvres, des gangsters, des mineures sexuellement exploitées et des cancers du foie.

16

Nuage noir

La gare de Slough est un pur vestige de l'époque victorienne : toute de briques rouges, de tuiles-écailles et d'œils-de-bœuf. Lynn Dunsday marcha vers le bâtiment noyé de brouillard humide. Jamais l'Angleterre n'aurait davantage les apparences de sa réputation. Elle repensa au docteur Watson évoqué un peu plus tôt par Trevor. Il aurait pu surgir devant elle par une de ces portes avec sa cape de voyage et son feutre mou. Elle vit que le prochain train pour London Paddington partait dans moins de dix minutes. Elle se posa sur un banc épargné par les courants d'air et jeta un regard sur les moniteurs haut perchés qui diffusaient des mini-reportages : en l'occurrence des images artistiques sur les sports de glisse. La neige fondue qui tombait du ciel blanc entre les deux quais lui sembla parfaitement raccord. Lynn se concentra sur les infos qui défilaient dans la bande au bas de l'écran. Les médias s'obstinaient à donner des nouvelles du bébé de Ruth Davidson, la chef du Parti conservateur écossais, né d'une fécondation *in vitro*, et de sa compagne Jen Wilson. Malgré le côté carnet rose du sujet, on lisait entre les lignes une condamnation acide de la relation homosexuelle de l'élue. On reparlait aussi du volcan Aurora qui était entré en éruption en Islande. Un vaste nuage de cendres noires s'échappait du

cratère et descendait vers l'Europe. Elle ne vit pas un mot sur la fille au tournevis.

Carnet rose. Nuage noir. Elle se retrouva assise dans le train de Paddington sans se souvenir d'y être montée.

17

Andy donne des infos

Andy l'attendait, assis au bord du canapé italien. Il avait enfilé sa veste sombre style Hedi Slimane qu'elle lui avait fait essayer dans un vide-dressing et qui lui allait bien. Il tenait une rose fossilisée à la main, l'air terriblement romantique. Elle remarqua que la fatigue avait aussi infiltré ses traits. Ses cheveux coupés court lui donnaient un air convalescent. Lynn laissa passer un ange boudeur avant de feindre de découvrir la rose. Un sourire lui échappa.

— Une rose, M. Folsom ? Une rose rouge ? De qui allez-vous fleurir la tombe à la nuit close ?

Il était près de 20 h. Lynn arrivait de Slough via un crochet au *Bumper*. Elle avait ajouté deux, trois enjolivures à son article directement à l'éditing. Soixante mots. Des broutilles pour faire joli et démarquer son texte des dizaines d'autres sur le sujet que le web avait accumulé tout au long de la journée. Elle était broyée. Les pieds en compote et une sensation de saleté insupportable. Elle rêvait d'un bain et d'une main lui savonnant le dos.

— J'ai réservé dehors, lâcha Andy, d'une voix hésitante. Chez Polly. À Notting Hill.

Lynn ne put étouffer un souffle d'abattement. Elle s'affaissa sur le canapé.

— Je pensais qu'on pouvait se faire le trajet en taxi ? anticipa Andy, d'une voix faussement enthousiaste en piquant la rose dans une rainure du parquet.

Lynn pivota et se laissa aller en arrière, amortissant sa nuque sur les cuisses de son compagnon. Elle ferma les yeux. Elle avait autant envie d'aller dîner dans un bar à la mode que de se jeter en habit de saint Nicolas du haut de London Bridge.

— Très bonne idée, Andy. Tu me laisserais prendre un bain avant ? Un bain de trois ou quatre heures ?

— On a tout notre temps : j'ai réservé pour 21 h 30. Pas pu avoir de table avant…

Tout en frottant l'échine mousseuse de Lynn, allongée dans son bain, un bandeau d'éponge tiède sur les paupières, Andy se laissa aller à quelques confidences sur l'affaire du jour :

— La fille a été identifiée. Ou presque.

— Quelle fille ? minauda Lynn, d'une voix parfaitement candide.

— La fille de Slough, fit Andy, sans se démonter.

— Ah ouais ? répondit Lynn, faisant mine de jouer avec de la mousse.

— Il pourrait bien s'agir d'une Polonaise, arrivée à l'aéroport de Luton en septembre 2014. Visa touristique.

— Vous êtes certains ou c'est une idée comme ça ?

— On est sûrs que la fille dont je te parle est la même que celle de Slough.

— Et de sa présence sur la photo de la soirée Lord Dégueu ?

— On croit que c'est la fille au premier plan sur les images de la soirée cocaïne et soutif. La coupe de cheveux correspond, les yeux aussi.

— *On croit ?* Pareil, Andy : c'est ça qui est important… Il faut être certain… Moi, je dois être certaine de ça. Pour le plan coke, vous

êtes sûrs ou pas que c'est la même ? J'ai entendu ta grande patronne répéter « *possiblement* » pendant toute sa conférence…

— Écoute, je te dis où on en est : on ne voit pas le bas du visage sur les quatre images connues et publiées dans la presse, alors on reste prudents.

— OK… Comment vous êtes remontés à Luton ?

— La nana à laquelle on pense a été enregistrée sur l'ordinateur de l'officier à l'immigration de Luton. 22 septembre 2014. On a le scan du passeport et une image synchro de la caméra du portique IRIS. En basse def' d'archivage, mais ça suffit à la reconnaître. En tout cas, la détection informatisée d'IRIS l'a reconnue en moins d'une minute…

— Vous avez un nom alors ?

— Ouais. Cette fille est entrée au Royaume-Uni sous le nom d'Anna Kaczor.

— C'est polonais, Kaczor ?

— Ouais.

— Et après Luton, il se passe quoi ?

— On perd sa trace entre sa sortie du terminal et les photos de Lord Coke, neuf mois plus tard…

— Mais dis-moi un truc, Andy, glissa Lynn d'une voix douce-amère, tu as le droit maintenant de filer des infos à la petite amie du détective Folsom ?

Andy se figea. Il regarda fixement le plafond, les murs. Déplaça les tubes, les flacons de shampoing et de baume. Il se mit à fureter dans la salle de bains.

— Micros ! Où les types de l'IOPC[1] ont-ils planqué ces putains de micros ? Et les cam' haute définition ? Putain, ils ont fourré notre salle de bains de matériel espion, Lynn ! Je suis foutu ! Littéralement fou-tu ! Ma carrière est brisée !

Il s'effondra à genoux, la main sur le front. Lynn riait aux éclats dans son bain ; elle avait relevé son bandeau éponge et regardé Andy faire le pitre. Il redevint vaguement sérieux et lança :

— La mère Langan a parlé à la presse. On a balancé deux communiqués en fin de journée. Plus une demi-douzaine de tweets sur #mepo… Je crois que je peux t'en dire un mot maintenant…

— J'écoute, détective Folsom, j'écoute…

Elle mit sa main à plat dans l'eau savonneuse et fit semblant d'écrire dans la mousse à l'aide de son index, l'air extrêmement concentré.

— Rien de plus avant Polly. Un Cucumber Gin ou deux et le Crime Command passera à table !

*

* *

Andy leva son verre habilement givré d'où dépassaient des zestes de citron vert et une fine pique de griottes noires. Un tube néo-disco gonflait les enceintes, chanté par l'actrice qui faisait la voix de Peppa Pig.

— Les services de l'immigration ont fait quelques recherches en ligne et ils ont extrait deux images tirées de la page FB d'une Anna Kaczor.

Andy lui tendit une impression numérique avec deux portraits, presque identiques, d'une blonde aux traits tirés. Lynn s'y attarda quelques secondes :

— C'est qui, cette Anna Kaczor ?

— Une Polonaise standard, candidate à l'exil, comme il en débarque deux cents par jour à Gatwick… Elle est née le 12 juin 1989 à Szczecin, dans le Nord-Ouest de la Pologne, près de la frontière allemande. Ouvrière dans une biscotterie. Pas grand-chose de plus…

— Une *biscotterie* ?

— Ouais. Une usine de biscottes…

— Et sur les réseaux sociaux ?

— Sa page Facebook est inactive. Pas de compte Insta, pas de compte Twitter. Elle est sortie des radars.

— Jusqu'à ce qu'on la retrouve sur une photo, avec le nez de Lord Dégueu dans son soutien-gorge.

— Je te dis : possible, mais pas sûr…

— *Possiblement !* ironisa Lynn.

— Écoute, oui, *possiblement*… Les deux filles n'ont pas été identifiées, ni à ce moment-là, ni aujourd'hui. Le nom de Kaczor n'est pas écrit une seule fois dans le dossier qui a conduit à la démission du pair du Royaume.

— Tu veux dire que c'est juste maintenant que vous l'avez *possiblement* reliée à l'affaire ?

— Ouais. Tout le monde se foutait de l'identité des nanas. En tout cas, la police n'a pas jugé intéressant de chercher à mettre des noms dessus.

— Et du côté des autorités polonaises ?

— Langan a transmis une demande rogatoire pour informations au consulat de Pologne : Kaczor n'a pas fait la moindre démarche auprès des services consulaires. Pour eux, officiellement, elle n'a pas quitté la Pologne.

— Donc elle arrive à Londres. Plonge en eau profonde. Ressort prendre une bouffée d'air et de cocaïne à une soirée avec Lord Dégueu, et c'est tout ?

Andy haussa la voix, imitant l'intonation des reporters des chaînes d'infos, plantés dans la rue avec un micro à bonnette fluo à la main :

— Eh bien, écoutez… Non. Elle est réapparue avant-hier. Morte, au Moon & Spoon de Slough. Avec un tournevis dans la tempe. Mais

ça, vous le savez déjà…

Lynn souffla, en regardant son compagnon bien en face.

— Sérieux, Andy : qu'est-ce que tu m'autorises à sortir de tout ce que tu viens de dire ?

Andy murmura, feignant de masquer le mouvement de ses lèvres avec sa main, à la manière de ces footballeurs sur le terrain qui échangent derrière leurs doigts des secrets d'État :

— Eh bien, tu peux parler de la biscotterie…

— La biscotterie… Tu te fous de ma…

Lynn regarda Andy bien en face. Oui. Il se moquait d'elle. Mais il ne rigolait pas. Nuance. Il ne souhaitait vraiment pas qu'elle balance dans le *Bumper* les éléments dont il venait de parler. C'était comme ça depuis le début. Elle avait appris à faire avec et à valider les infos d'Andy par ses investigations à elle. *Tant pis pour ma gueule*, pensa-t-elle. *J'avais qu'à pas me choisir un petit copain dans le cheptel du Crime Command*…

— OK, Andy, pouffa-t-elle en levant son Bacardi. Les lecteurs du *Bumper* seront les premiers à tout savoir de cette biscotterie à, comment tu dis ? *Szczecin ?*

En hissant son verre, elle posa secrètement sa main sur son ventre et se demanda si c'était le dernier d'une longue, très longue série de verres d'alcool qu'elle levait ainsi.

Et se demanda surtout pourquoi, si c'était une aussi bonne nouvelle que ça, elle n'en avait pas dit un seul mot à Andy, ce soir.

1. *Independent Office for Police Conduct*, service chargé d'instruire des enquêtes sur les infractions ou fautes graves commises par les forces de police.

18

Fantôme

Lynn était arrivée au *Bumper* de très bonne heure. Le permanent de desk veillait dans la lueur froide de son écran, épiant les dépêches qui s'enchaînaient sur le fil d'actu. Il venait de faire du café et ils burent en silence, tandis que Lynn allumait son portable et se connectait au wi-fi. La connexion à peine établie, elle tenta de googliser Anna Kaczor. Deux retours seulement s'affichèrent. Un Kaczor Spedition Service, établi à Francfort, et le fantôme éteint d'une page Facebook sans photo personnelle ni information. Juste une silhouette blanche sur fond gris et ce texte laconique :

> VOUS CONNAISSEZ ANNA ?
> Pour voir ce que cette personne partage avec ses amis, envoyez-lui une invitation.

Lynn Dunsday se demanda où les types de l'immigration avaient bien pu trouver deux photos d'Anna Kaczor dans ce désert. Ou alors c'était après leur passage que la page avait été nettoyée ?

Est-ce que des gens, ici ou là dans le monde, continuaient d'envoyer des invitations à une femme morte depuis plusieurs dizaines d'heures, un tournevis profondément enfoncé dans la tête ? Oui, les réseaux sociaux devaient être aussi peuplés de spectres de

ce genre, nuages presque effacés, ultimes soubresauts de vies fanées.

Lynn regarda le double portrait qu'Andy lui avait laissé la veille et poursuivit ses recherches. Ni Google ni les autres moteurs de recherche ne révélèrent la moindre trace de la victime de Slough. Internet semblait n'avoir gardé aucune empreinte du passage sur terre de cette Anna Kaczor, née en juin 1989 à Szczecin, tout près de la frontière allemande, et morte dans un pub de la grande banlieue londonienne presque trente années plus tard. Lynn relança la machine à café et se mit à compiler des infos, qu'elle archiva immédiatement dans un dossier « KACZOR », sur les filières de filles de l'Est. Des enlèvements. Des séquestrations. Des procès. Des témoignages de violences, de tournages porno contraints. Était-ce ce trajet-là qu'avait connu Anna Kaczor ? Vers midi, elle leva les yeux. Autour d'elle, ses confrères s'acharnaient aussi sur d'autres pistes, passaient des appels téléphoniques, tapaient fébrilement des lignes de texte sur leur clavier. Elle n'avait pratiquement rien entendu. Et Grant n'avait pas paru. Elle consulta la page d'accueil du *Bumper*, et constata cette fois que l'éruption de l'Aurora avait bel et bien chassé de la Une son reportage calamiteux à Slough.

Éruption du volcan Aurora : après le Brexit, le black-out ?
Publié à 12 h 16
Par Tessa Wiggins

Volcan siamois de l'Eyjafjöll entré en éruption en 2010, le volcan Aurora est désormais entré en phase active de son éruption. Son activité supposée pourrait être double ou triple de celle de son voisin et pourrait générer un panache volcanique susceptible de recouvrir un tiers de l'Europe, et rejeter plus de deux cents millions de mètres cubes de cendres. Les répercussions sur le trafic aérien pourraient être encore plus impressionnantes que celles dues à l'Eyjafjöll, et l'Europe du Nord s'attend à des annulations massives de vols commerciaux. Le périmètre susceptible d'être rapidement impacté couvre un vaste triangle Reykjavik-Mourmansk-Paris.

Par ailleurs, certains scientifiques évoquent l'hypothèse sur cette zone d'une diminution sensible de la lumière naturelle liée au rayonnement solaire direct. Ainsi,

selon James Garran du Volcanic Board d'Edimbourg : « *Il est possible qu'au cours des prochaines semaines les durées habituelles du jour soient largement modifiées et même que l'éclairage diurne soit perturbé, et puisse ressembler à celui constaté lors des éclipses.* » N'oubliez pas votre frontale pour aller au boulot, les filles !

19

Bilan carbone des femmes d'Europe

Magdalena Lewandowska se réveilla dans son box grillagé du camp de Trieste. Elle crevait littéralement de froid. Elle avait passé la nuit pelotonnée dans l'espèce de niche de parpaing qu'ils avaient prévue pour chacune des filles. Elle avait faim aussi. Terriblement faim. La veille, on lui avait balancé des biscuits secs, sept ou huit dans un sac plastique, qu'elle avait avalés d'une seule traite. Elle disposait d'une arrivée d'eau, qui fuitait d'un robinet oxydé et dont le goût métallique restait dans la gorge. Toute la journée d'hier, il ne s'était rien passé. Elle avait entrevu des silhouettes d'hommes qui traversaient l'espace, au loin, près des préfabriqués. Seul celui qui avait balancé les biscuits s'était approché des « cages ». Il n'avait pas dit un mot. Il avait le visage fermé et la moue figée des crétins. Il avait distribué la maigre nourriture comme un éleveur industriel jette son grain aux volailles. Parfaitement absent. Quant aux autres filles, elles étaient étonnamment silencieuses. Elles devaient comme elle se calfeutrer dans la peur et la solitude. Tout cela était tellement brutal qu'elles en restaient sans voix. Paralysées et muettes. Magdalena Lewandowska avait cent fois repassé dans sa tête l'exécution brutale

de leur compagne de voyage. L'image que le type leur avait montrée sur l'écran de son portable la hantait. Ces traits démolis par le projectile monstrueux. Cette expression de terreur absolue, ce sang et cette chaussure qui lui écrasait le visage. C'était l'horreur à l'état brut. Rien ne pouvait anesthésier cette terreur-là. Pas même le froid et la faim qui la mordaient désormais depuis des heures. Tout revenait à ces quelques instants : la fille au jogging rose qui piquait son sprint, le gros type en vêtements de mécanicien qui surgissait des préfabriqués, la photo sur l'écran graisseux de son téléphone. Le soleil commençait à monter dans le ciel, au-dessus des murs jaune pâle qui encerclaient l'endroit, quand un homme apparut, au loin, derrière le camping-car défoncé. Il marchait à pas comptés, dans son jean et sa chemise noire. Il fit une rapide inspection des box, passa devant elle en la fixant droit dans les yeux. Il n'avait même pas l'air méchant. Juste intéressé. Presque curieux. Il devait être à deux ou trois box du sien, quand il tourna les talons et revint vers elle. Il bascula un loquet et ouvrit sa porte grillagée. D'un mouvement sec du menton, il l'engagea à sortir. Magdalena Lewandowska hésita. Sa peur, monstrueuse, monta encore d'un cran. Le type répéta son mouvement du menton. Une lueur mauvaise dans son regard avait cette fois accompagné son geste. Elle se leva et, docilement, sortit du box. Le type se mit à marcher, sans même chercher à vérifier qu'elle le suivait. Il en était parfaitement certain. Elle l'accompagna jusqu'à l'un des préfabriqués, dont il poussa la porte. Il se déroba pour la laisser entrer. Ce geste, presque élégant, lui sembla totalement burlesque. Du menton toujours, il désigna un fauteuil dans l'ombre. Elle obéit, machinalement. Elle comprit qu'elle obéirait à tout, désormais. Il suffisait donc de quelques heures pour dompter un être humain, constata-t-elle. Elle leva les yeux et, pour la première fois, regarda le visage de l'homme qui était venu la chercher. Il n'avait pas

le visage obtus de l'homme aux biscuits, le volailler de la veille. Ni le visage idéal du monstre. Il était… normal. Un type d'une trentaine d'années. Peut-être trente-cinq ou trente-six ans. Ni beau, ni laid. Une barbe de quelques jours, comme les hommes en portaient désormais, sans paraître pour autant négligés. Un visage de vendeur d'automobile, ou de fonctionnaire. Ou même de « touriste » : il aurait pu être un de ces *urlopowicz* qui paradaient dans Sopot au volant de leur Audi ou de leur Lexus immatriculée en Allemagne.

Le type restait debout, derrière un petit bureau qui ressemblait à un comptoir de commerçant. Il sortit une canette de Coca d'un minibar que le comptoir devait cacher et l'ouvrit. Il but lentement, et enfin, la fixa :

— Bienvenue à l'Ouest, connasse ! Je vais t'expliquer le mode d'emploi. Je suis pas obligé, mais ça me fait plaisir des fois de bien poser le truc à plat. Et comme tu as l'air un peu moins conne que les autres, je suis sûr que ça peut t'intéresser.

Il s'exprimait dans sa langue. Il était polonais. Elle avait cru qu'il était plutôt latin, mais aucune trace d'accent étranger ne filtrait. Il continua, d'une voix sans couleur, dont l'absence totale d'émotion la glaça :

— C'est une sorte de bilan comptable, un truc d'économie, en fait. Tu es un produit d'exportation. Le type qui t'a ramassée là-haut dans ton bled sur la Baltique, le gars avec la camionnette, on va dire que c'est une sorte de producteur. C'est lui qui vous déniche et qui vous trimbale, parfois jusqu'ici, parfois il vous lâche un peu plus haut, et vous finissez en camion. Bon : le producteur, il ramasse mille dollars par fille. Ça roule pour lui, tu vois. Il fait un voyage par mois, trois ou quatre filles. Il se fait de quoi vivre, pas vrai ? Ensuite, s'il le faut, on doit arroser un peu les convoyeurs. Les gars du van et ceux du camion. Eux, ils prennent moins de risques, passent moins de

frontières et font beaucoup moins de kilomètres. En général, ils encaissent trois cents dollars par fille. Mais comme ils transportent « en gros », à partir de points de contact entre plusieurs producteurs, ça fait un bon paquet de fric aussi… – Il leva sa canette. Sa longue tirade lui avait donné soif, sans doute. Il but, puis reprit, de sa voix incolore. – Ensuite, il y a Trieste. C'est là où tu es. Le camp. Les gars que tu fréquentes depuis ton arrivée sont payés pour vous planquer, et surtout, pour vous former. C'est ce que je vais faire, moi aussi. Quand vous serez au terminus et quasiment *ready* pour le job… Je donne la dernière touche. C'est pour ça qu'on devrait se revoir… D'ici là, il faudra encore allonger du fric aux convoyeurs pour chacune de vous qui débarquera vivante au terminal. Bref, vous coûtez un peu de blé, si on fait le total. Et je compte pas le bilan carbone ! Il faudrait un jour calculer le bilan carbone des connasses d'importation…

Magdalena Lewandowska réalisa à ce moment pourquoi il racontait tout ça. Pas parce qu'elle était « un peu moins conne que les autres ». Non. Pour ça, elle n'avait plus de doutes. Elle était une vraie conne. La reine des connes, entourée d'autres reines, toutes aussi connes. Elle n'avait rien vu venir. Le « stage » et tout le baratin sur des jobs en or, dans des spas de palaces européens. Non. Le type s'adressait à elle parce que ça faisait partie du jeu. Du jeu monstrueux dans lequel elle était entrée. Un jeu au bout duquel elle sortirait totalement en miettes, brisée et pantelante. Ou morte. Le type venait de lui expliquer qu'elle n'était plus une femme. Mais de la marchandise, avec un prix de revient. Un prix de production, un coût de transport, des faux frais, des coûts marginaux. Elle et les autres filles qui avaient voyagé avec elle n'étaient plus des êtres humains. Depuis qu'elle avait posé ses fesses dans cette camionnette, à Sopot, elle était devenue *du fret*. Pas mieux que ça. Du fret en

transit. Et le fret n'a pas besoin de passeport ni d'argent. C'est pour ça qu'ils lui avaient piqué ses papiers et ses mille deux cents dollars. Les animaux non plus n'ont ni passeports ni billets de banque. Pareil pour les gens qu'ils faisaient monter dans leurs camions à gaz à Chełmno.

Magdalena Lewandowska regarda par-dessus l'épaule du type qui continuait à la fixer de son air absent. Elle détourna le regard. Chercha quelque chose à fixer au-delà de la petite fenêtre métallique du préfabriqué.

À travers ses larmes, les peupliers livides ondulaient dans la brise adriatique.

20

Lulubelle

Ma vie de WAG[1] : flasher sur un footballeur de Premier League, oui ou non ?

Tu te vois, toi, faire ton entrée de princesse dans Stamford Bridge plein comme un œuf, au bras du numéro 10 de l'équipe, pour donner le coup d'envoi d'un match de gala ? Cape couleur sable de chez Céline, escarpins dorés et poudre de perlimpinpin qui tombe des tribunes nord ? Vols vers les îles Vierges pendant la trêve d'hiver, dîner chez Ferran Adrià aux premiers beaux jours et shopping à Rodeo Drive pour l'été indien. C'était quoi la question déjà ? *Tu te vois, toi*… Ben ouais.

Pas mal, mais tu dois d'abord trouver le virtuose. Parce qu'à partir de maintenant, c'est toi qui vas diriger l'orchestre.

Qu'y a-t-il de disponible sur le marché ? D'abord, éliminons les cagneux, les gros lourds et les vilains. Ça on le sait, les footeux ne sont pas tous des cadeaux. Tu te vois avec Franck Ribéry assis à ta table, en train de découper une entrecôte à la feuille d'or dans un restaurant ringard de Dubaï ? On a dit Ferran Adrià – *El Buli*, nom d'un chien ! Cuisine moléculaire, bal

des saveurs et mini-portions. Non. Non et non. Beurk ! Quoi, beurk, l'entrecôte ou Ribéry ? Question suivante !

Éliminons aussi les idoles fanées. Victoria Beckham et Pamela Anderson peuvent dormir sur leurs deux oreilles. Leurs chéris sont à croquer, encore tout à fait croquables, mais tu ne t'habilles plus en tailleur Courrèges, pas vrai ? Oublie aussi les footeux-amoureux : ils adorent leur femme et tu ne pourras pas glisser l'épaisseur d'un collant 12 deniers entre elles et eux. Lisa Pogba et Jennifer Giroud tiennent bien leur affaire. Oublie leurs mecs. Bye-bye les Frenchies… Puisque tu rayes des noms, profites-en pour éliminer Harry Kaneet Katie, la superbe Mme Kane : ces deux-là sont en ménage depuis la maternelle ou presque…

Il faut aussi oublier les petits copains des superstars, qui font même écran à leurs footeux de maris. Shakira, tu ne peux pas lutter. Polly Parsons non plus.

Reste plus qu'à éviter les ennuis. Et là, si tu cherches, tu trouves. Essaie de piquer Zlatan à Mme Ibrahimovic, la redoutable Helena Seger. Tu préfères inhumation ou incinération ? Miss Seger tire sur tout ce qui bouge à moins de vingt mètres de son mari. Elle a la détente facile et la rancune tenace. On ne touche pas. On reste en vie.

Bien : qu'avons-nous alors ? Vise bien, camarade ! L'impression de choix est trompeuse, il n'y en a que quelques-uns qui feront de toi la vraie princesse de Stamford Bridge. Je te les donne dans le désordre, je ne vais quand même pas tout faire…

Si tu aimes l'art du contre-pied, regarde du côté de Charlie Austin, le buteur de Southampton. Gueule d'ange croisé voyou, et charme intemporel du sportif britannique à tricot rayé. Un

bras gauche tatoué jusqu'à l'épaule, de hiéroglyphes absolument illisibles. Illisibles, mon œil : voilà ta mission, soldat !

Jette un œil également sur Ben Foster, le gardien de but de Watford. Tu as déjà rêvé de lui avant de le connaître. C'est lui, le beau gosse absolu, le type qui tombe toujours à pic avec un sourire désarmant et une brassée de roses rouges, avec ton prénom à toi sur chaque pétale. Mal rasé, décoiffé et les genoux pleins de boue des gazons anglais, il reste irrésistible. Seul souci : tu vas te le faire piquer si tu bouges pas de là ! Il y a un temps pour lire les blogs et un temps pour agir !

Pense enfin à Alvaro Morata, le *Spanish lover* de Chelsea. Mignon. Très mignon. Seul bémol, beaucoup trop mignon : chaque jour sera une bataille, ma chère.

Prenez la vie comme elle vient, pensez bien à vous et soyez plus braves que le mauvais sort !

© Lulubelle 2019

1. *Wives and girlfriends*, acronyme anglais désignant les épouses et compagnes des footballeurs professionnels, aux lisières du « people ».

21

Slough

Une publicité en pop-up s'acharnait à envahir son écran. Lynn fit glisser un doigt à la surface de son portable et referma le blog de Lulubelle en soupirant. Elle reposa sur le bar de faux marbre rouge le café filtre qu'une serveuse rasta lui avait servi et regarda à nouveau le Moon & Spoon. Le pub ressemblait à un bar de paquebot de croisière grande capacité. Toc, bling-bling et prétentieux. Des tonnes de bois exotique et du carrelage victorien en grès cérame importé de Guangzhou. L'ensemble composait un environnement propice aux débuts de soirées des classes laborieuses de la grande banlieue, plus attentives à la qualité de la bière qu'à celle de la déco. Lynn leva le nez vers la serveuse et, désignant les doubles portes des toilettes, juste à sa gauche, lança :

— C'est là qu'on l'a retrouvée ?

La fille aux dreadlocks la regarda sans répondre, le visage aussi hermétique qu'un pack de lait UHT. Elle ne semblait pas d'humeur à commenter.

— La fille… La victime. C'est dans ces toilettes-ci ? insista Lynn, d'une voix douce.

— J'étais pas là, l'autre soir… J'peux pas dire.

La serveuse avait une voix rauque de fumeuse et un accent traînant, aux inflexions canailles.

— Et la fille ? Vous la connaissiez ? Vous l'avez déjà vue ici ?

— J'sais même pas qui c'est, ni à quoi qu'elle ressemble. Et j'm'en branle le steak complet. Les putes de Slough, moi…

— Je vois, fit Lynn, l'air compréhensif.

Elle se mit à observer les lieux. Les murs couleur saumon fumé et l'accumulation de dorures commençaient à lui filer la nausée. Elle repensa à son wrap du Tai Buffet.

— Kaczor… Anna Kaczor, ça ne vous dit rien ?

— Ça me dit que c'est un nom popov ou polak, voilà… Pas plus, pas mieux. Y'a cinq mille gonzesses dans Slough qui doivent se coltiner un nom du genre… En gros j'vous la fais courte : on en a un peu ras le cul des polaks dans Slough…

— Hum-hum, répondit Lynn, toujours sur le même ton compréhensif. *Pas plus, pas mieux*, alors…

Elle sortit du pub. La pluie des jours derniers avait cédé la place à un soleil d'hiver, fade et enrobé de brume. La rue avait son activité habituelle. Elle retrouva le bar à saucisses, le Starbucks et le Kebab Palace. Les types baraqués, évoluant par paires dans Slough avec leur bide à bière. Les curés polonais l'air imprégné, fendant la foule, et les vieilles femmes qui se signaient en croisant leur route. Lynn essaya de placer le nom d'Anna Kaczor ici ou là. Aux livreurs et aux traîne-lattes ; aux deux types qui fendaient des pains ronds dans la guérite du kebab. Personne n'en savait plus que la rasta du Moon & Spoon. On lui répondait poliment, mais personne ne se souvenait d'une Anna Kaczor. Comme sur Facebook le matin même, plus une trace. Pas même la silhouette grise de sa page évaporée. Il ne semblait rien rester de cette fille. Autour de son mystère flottaient

un vaste silence et une grande indifférence. Oui, Anna Kaczor avait disparu.

Non. Personne ici n'allait lui expliquer ce qui avait bien pu arriver à cette fille qui avait sans doute eu la mauvaise idée de passer une soirée avec Lord Dégueu. Le souvenir d'elle s'était dilué, effacé. Lynn repensa à la buée l'autre jour sur la vitre du Café Costa. Il suffisait d'un geste furtif de la main pour tout dissiper.

Elle hésita encore deux minutes. Le papier était écrit. Mais elle avait promis à Andy… Elle tapa le code d'accès à l'éditing du *Bumper* et pressa immédiatement la touche envoi.

Slough, silence de mort
Publié à 16 h 12
Par Lynn Dunsday

Ici, à Slough, la mort d'une femme est un secret bien gardé. Personne ne te parlera de ça, à Slough. Pas assez de temps pour parler. Trop peur pour parler. Pas le droit de parler ? Une loi du silence. Ici, le silence parle avec l'accent polonais. Slough : Berkshire, 30 km à l'ouest de la City. Officiellement, 140 000 habitants. Officiellement, 6 % de Polonais. Demande aux gens, s'ils veulent bien répondre. Les Polonais sont au moins le double. Slough a même sa page sur le Wikipédia polonais ! Ça tombe bien, elle aussi est polonaise. J'ai dit « est » ? Rature : *était*. Elle est morte. C'est la femme dont je parlais hier. La femme d'une trentaine d'années qui a été retrouvée assassinée dans les toilettes d'un pub de Slough. Le pub s'appelle le Moon & Spoon, t'y crois, toi ? Moon & Spoon, à Slough. *Slough*. Bon Dieu, ce nom ! Tu dis Slough et on dirait que tu éternues ! Enfin, tu as envie de connaître son nom, alors elle s'appelle Anna. Anna Kaczor, et elle avait presque 30 ans. Entrée en Grande-Bretagne via l'aéroport de Luton en septembre 2014, avec un visa de tourisme. Identifiée grâce au système IRIS de détection informatisée. Profession : actrice de films X. Call-girl. Heure de gloire : figure avec Lord Dégueu sur les photos du *Sun* lors de la soirée coke et soutif. Aujourd'hui décédée. Tu me connais. Je ne raconte que ce que j'ai vu. Je dis seulement ce que je sais. J'ai tout dit. Rien de plus. Personne ne parle. Pas plus, pas mieux. Tu te rappelles ? Loi du silence. Ici Slough…

22

Andy & Lynn

Le matin suivant, une pluie glacée fusait sur Londres. Lynn était arrivée complètement trempée à la seconde conférence de presse d'Olivia Langan. L'Embankment était paralysée par un embouteillage monstrueux. Des dizaines de touristes, tournant ostensiblement le dos aux Norman Shaw Buildings, mitraillaient London Eye avec des airs extatiques.

La conférence fut sans relief. Lynn s'entendit répéter une bonne partie de ce qu'Andy avait raconté l'avant-veille chez Polly. Quelques détails en moins, quelques détails en plus. Aucun de ses confrères n'aurait l'occasion de briller avec ces infos-là. À midi, Andy l'emmena déjeuner dans Derby Gate, derrière les vieux immeubles de Scotland Yard. Une foule de vieux flics et de vieux reporters s'agglutinait là, sans doute depuis la fin du règne de Victoria. Des reporters lancés aux basques de Jack l'Éventreur avaient dû traîner à ces tables, à échanger tuyaux et théories fumeuses. Elle avait souvent déjeuné là avec Trevor Sugden et, inconsciemment, elle le chercha des yeux, dans la multitude bruyante qui l'entourait. Andy attaqua consciencieusement une pile de toasts au bacon dont l'odeur lui souleva le cœur. Elle picora ses feuilles de salade aux baies rouges et avala un litre d'eau minérale.

— Est-ce que vous avez identifié la seconde fille de la photo de la soirée avec Lord Dégueu ?

— Non, Lynn. Je t'ai dit que personne ne s'est intéressé aux filles au moment du scandale. Toutes les lumières étaient sur l'honorable Lord D., président des commissions à la Chambre Haute…

— Vous allez quand même essayer de la tracer un peu ? Cette fille doit savoir des trucs sur Anna Kaczor…

— On fait les choses dans l'ordre et comme il faut les faire, répliqua Andy d'une voix glaciale.

— OK… Tu veux pas en parler.

Lynn replongea dans sa salade verte. Andy mastiqua ses toasts, aussi détaché que s'il était installé sur un plaid à carreaux au milieu d'une prairie. Lynn reprit, un rien ironique :

— Vous travaillez quand même sur l'option selon laquelle il y a un lien entre l'assassinat de Kaczor et sa relation avec un pair de la Chambre ?

— On n'en sait rien, Lynn. Sérieusement. Vous allez tous vous déchaîner là-dessus, mais franchement, on n'en sait rien. C'est une option.

— Une option. Andy ! Pourquoi est-ce que c'est Olivia Langan qui pilote l'affairesi ce n'est pas parce que vous reliez ça à Lord Dégueu ? Normalement, c'est Davies qui pilote la communication du Crime Command…

— Parce que c'est la chef du Crime Command… Olivia Langan est chef-superintendant, Lynn. Davies n'est *que* superintendant.

— Opérationnellement, c'est lui le vrai patron…

— Ouais.

— Donc ce serait à lui de parler si l'affaire n'avait pas des sous-entendus politiques, tu ne crois pas ?

— Davies est superintendant. C'est pas le grand manitou non plus… Quant à moi, je ne crois rien. Je suis sous les ordres directs de l'adjoint Trout, tout en bas du Crime Command, avec tout le banc de petits poissons des détectives-inspecteurs… On nage bien droit, dans les bassins autorisés.

— OK, OK, Andy… Tu la joues silence radio…

— Justement, parlons-en du silence ! J'ai lu ton papier sur Slough ce matin. Celui que tu as mis en ligne hier soir…

Lynn Dunsday laissa retomber sa fourchette sur son lit de baies rouges et de feuilles vertes. Elle attendait cet instant. Elle regarda Andy droit dans les yeux.

— Putain, Lynn. Tu ne m'as pas écouté. Tu as publié mes infos avant la conférence. Tu as balancé le nom de Kaczor alors que t'étais pas censée être au courant de l'identification…

— Bon : tout le monde sait ça, maintenant. Langan a levé le *possiblement*. Tout le monde sait que la fille avec Lord Dégueu s'appelle Anna Ka…

— Trout a lu ton papier *hier soir* ! coupa Andy. Et toute la matinée, il a fait des réflexions ironiques sur « les sources de miss Dunsday »… Il a même tanné Davies pour que celui-ci demande à Langan d'annuler sa conf' de presse.

— J'emmerde Trout, fit Lynn. En long en large et en travers.

— Ouais. Mais Trout t'a dans le viseur, avec la croix en plein sur ton front. Et moi, je suis second sur sa liste. Il attend le bon moment pour presser la détente. Il a chargé à la munition pour éléphant. De la balle blindée. Spéciale dédicace pour toi, Lynn. Et comme Davies n'a toujours pas complètement digéré la manière dont tu as géré l'affaire de Southampton*… Lynn Dunsday, toujours première !* Scotland Yard passe pour un club de touristes… Je ne peux plus t'aider, Lynn. Trout

va exploser s'il apprend un jour le quart de ce que je t'ai refilé comme infos depuis qu'on se connaît…

— Ah ouais ? Mais on habite ensemble, maintenant. *Tu* as voulu qu'on habite ensemble ! Tu veux qu'on parle de quoi le soir, Andy ? De foot ? Des séries qu'on se tape sur Netflix ?

— Putain, Lynn, tu comprends pas ? T'as envie que tout parte en sucette, en fait ! Mon job, et puis nous derrière, parce que je vais t'en vouloir à mort d'avoir foutu ma carrière en miettes. Et toi, tu vas t'en vouloir d'avoir insisté.

Andy fit un grand geste de la main et balaya son verre de bière qui vola au sol. Autour d'eux, malgré le bruit ambiant, les gens des tables voisines s'étaient retournés. Andy avait largement monté le volume sur ses derniers mots. Lynn le regardait fixement, décomposée. Il n'avait jamais perdu ses nerfs comme ça. Il avait dû se faire salement remonter par Trout. Elle posa sa main sur son avant-bras, cherchant à calmer le jeu. Andy reprit, à mi-voix :

— Tout va partir en banane, je t'assure…

Andy avait raison. Il lui donnait trop d'infos. Il mettait son job en danger. Elle le fixa. Elle était plus blanche que jamais. Le sang s'était retiré de son visage, lui faisant un masque de vampire. L'humidité avait fait onduler ses cheveux, qui semblaient sales et malades. Ses lèvres seules gardaient un peu de couleur.

— Ouais, répéta Andy, d'une voix éteinte. Tout va partir en putain de sucette…

Lynn glissa :

— *Pas tout*, Andy.

Lynn planta son regard dans celui d'Andy. Elle se mit à emmêler ses doigts, raide et statique comme une demeurée.

— Pas tout quoi ?

— Y'a… Y'a un truc…

Elle se sentait gourde. Conne. Bon sang, c'était une bonne nouvelle. Une nouvelle facile à dire. Et ça ne sortait pas. Elle essaya encore.

— Y'a un truc qui part pas en sucette, Andy… En fait…

Elle se retrouva bloquée, encore une fois. Les mots s'enlisaient dans sa gorge.

Elle réalisa brusquement qu'il lui était plus facile de parler de meurtres, de violences, de monstruosités et des trucs terribles dont elle tenait quotidiennement la chronique, que de partager une chose hyper importante et hyper positive avec son petit ami. *Avec le père de son bébé, bordel de merde ! Vas-y, bon Dieu !*

— Andy, je suis enceinte…

Ça y était. Le truc était parti. Elle avait parlé comme une de ces filles qui lisent les conditions particulières à la fin des pubs radio, avec une voix de mitrailleuse et des mots collés les uns aux autres, aussi serrés que des morceaux de sucre dans leur emballage.

Andy Folsom ne bougea pas. Un instant, elle crut qu'il n'avait pas entendu à cause du bruit autour d'eux. Puis, qu'il n'avait pas compris. Encore un tout petit peu plus tard, elle crut qu'il était fâché. Qu'il allait la fusiller d'un regard glacé. Il leva les yeux.

— Tu es enceinte, Lynn ? Tu… tu le sais depuis quand ?

— Un doute depuis cinq, six jours. Sûre et certaine depuis ce matin.

Elle fouilla dans son sac à dos et posa sur la table le résultat de sa prise de sang. Il ne le regarda même pas.

— Nom de Dieu de…

Andy s'était levé. Il ouvrit ses bras et en engloutit les épaules de Lynn dans une large étreinte qui se resserra à la manière d'un mouvement de crabe.

— Tu… Tu ?

— Oui, Andy.

23

Lulubelle

Merci à toutes (et je le sais, à tous !) d'avoir plébiscité la petite maison de Lulubelle. Oui, le « *blog stupide de plus* » – merci aussi à George Marriot, le pas-stupide-du-tout-chroniqueur du George Marriot Show sur Channel 4 d'avoir trouvé un si joli nom à ma page – vient de dépasser les cinq millions de visites !

Alors, des millions de kiss en couleur, prenez la vie comme elle vient, pensez bien à vous et soyez plus braves que le mauvais sort !

© Lulubelle 2019

24

Voyage voyage

1001Ebooks

On les avait entassées dans un camion. Un fourgon Mercedes Actros. Le poids lourd classique qu'on voit chasser en meute sur la voie de droite de toutes les autoroutes européennes. La remorque faisait huit mètres de long. On les avait enfermées après leur avoir donné des vêtements, un peu au hasard. Des jeans et des pull-overs, des bas de jogging et des sweats dépareillés. Chacune d'entre elles avait saisi ce qu'elle pouvait. Elles avaient toutes à peu près le même gabarit et rien ne jurait vraiment, si ce n'est l'aspect fané de toute cette friperie. Magdalena réalisa qu'elles ressemblaient toutes à présent aux filles qui faisaient le ménage dans le centre commercial de Karlikowo, après le départ des clients. Des pauvres filles à treize cents zlotys, aux ongles sales et aux cheveux délavés. Plusieurs étaient tassées dans un angle, emmêlées comme des animaux d'une portée, collées les unes aux autres, enroulées dans une couverture qu'elles avaient trouvée dans le camion. Une de ces couvertures rêches qui servaient à protéger les meubles lors des transports. Voilà où elles en étaient, estima-t-elle. Neuf filles pour 21,5 m^2 « habitables ». Elles s'étaient installées comme elles pouvaient.

Quatre étaient adossées à la paroi qui les séparait de la cabine, les jambes lâchées devant elles, comme des poupées de chiffon abandonnées par un montreur de marionnettes. Les autres s'étaient dispersées sur le plancher de bois rayé, qui sentait le gasoil et le détergent industriel.

Un peu de jour commençait à filtrer par deux ouvertures grillagées à ras de plancher. Elles donnaient sur le passage des roues et, en s'y penchant, Magdalena vit défiler le macadam. Elle se concentra sur ce mouvement perpétuel, répétitif et hypnotique. Elle essaya d'oublier le plancher plein d'échardes qui apparaissait sous le tapis caoutchouté décollé sur lequel elle avait trouvé refuge. La graisse qui suintait des passages de roues et des parois glacées.

Elle s'endormit ainsi, la joue contre le bois usé du sol de la remorque.

Elle rêvassa des heures. Impossible de dire combien. Elle repensait à Trieste. À cette horreur sans nom dans laquelle on les avait maintenues. Lors d'un de ses brefs réveils, dû au froid glacial qui emplissait maintenant le camion, elle avait vu une jambe tout près de son visage. La jambe d'une de ces filles qui partageaient son enfer. Elle reconnut le jogging rose de la fille de Sopot, la jeunette que le type au lance-pierre avait dégommée comme une perdrix. Ils lui avaient piqué son survêt et l'avaient refilé à une autre. Elle eut envie de vomir, là, sans bouger, la tête toujours collée au plancher. Elle résista et se traîna un peu en arrière, pour fuir cette jambe ignoble.

Plus tard, le camion se mit à vibrer, comme s'il roulait sur des tôles ondulées. Le moteur se coupa. L'arrière s'ouvrit et de la lumière fusa dans la remorque. Magdalena entrevit les hautes perspectives d'un hangar industriel éclairé aux néons. De l'acier et des tubes, montant jusqu'à un plafond surélevé. Trois types montèrent par

l'arrière. Ils circulèrent autour d'elles, sans un mot. Brusquement, ils en prirent une, au hasard, et la traînèrent par les cheveux jusqu'au fond du camion. Là, presque placidement, ils lui arrachèrent ses vêtements et la violèrent, en la harassant de coups. Ils la violaient et la frappaient, chacun leur tour. Elles étaient restées inertes, toutes. Inertes et muettes. Elles regardaient la scène, les yeux vides. Sans un mot ni une larme. Magdalena comprit aussi ce qu'ils avaient fait d'elles. Non seulement des choses, comme elle l'avait compris quand le type qui ressemblait à un *urlo* lui avait parlé en buvant son Coca, dans le camp. Ils les avaient transformées en choses insensibles, gelées dans l'indifférence. Au bout de dix ou quinze minutes, les types étaient redescendus. Le hayon s'était refermé. Puis, au bout d'une autre quinzaine de minutes, le camion avait repris sa route. La fille était restée prostrée et aucune d'entre elles n'avait esquissé le moindre geste de bienveillance ou de réconfort. Magdalena entendit même une de ses voisines ronfler.

Le camion roulait. Il roula des heures encore. Cette fois-là, on ne faisait plus « d'arrêts pipi », comme sur la diagonale Sopot-Trieste. On leur avait donné un bidon d'antigel de dix litres, en plastique bleu. Celle qui devait s'en servir se calait dans un angle et s'asseyait dessus, en surveillant d'un œil vague ses compagnes. La première fois, elle avait eu honte de cette nouvelle déchéance. Mais les heures passant, s'asseoir sur le bidon bleu n'était plus un problème. Elle retrouvait ses réflexes de gamine d'ouvriers. La promiscuité de ses nuits d'enfants, quand il faisait -25 °C dehors et qu'il fallait aller au pot dans la chambre commune. Les autres, sans doute des filles de métallos, de mariniers ou de paysans, devaient avoir connu les mêmes joies. Tout ce qui comptait désormais, lorsqu'elles se levaient pour rejoindre le bidon bleu, c'était de ne pas faire de faux pas dans le roulis du véhicule et, en se baissant, de ne pas s'ouvrir les chairs

contre les parois du bidon découpées à la diable avec un sécateur. Elle s'endormit à nouveau, dans le clair-obscur de la remorque. Le temps s'abolissait. Le camion roulait toujours.

25

Polaroid paranoid

Lynn avait rejoint Andy devant le Crime Command, tout près de l'Embankment. Elle avait marché depuis Horseferry Road en longeant le fleuve. Une sorte de vapeur s'échappait de la Tamise, restant en suspension juste au-dessus de l'eau. Les petits bateaux s'y enfonçaient, s'escamotant à la vue quelques instants avant de réapparaître un peu plus loin. Andy était déjà là. Il pianotait sur son portable, l'air absent. Une bouffée de tendresse s'empara d'elle. Il était le père de leur bébé, et elle l'aimait. Terriblement. Rien n'était plus important que ça. Andy et le bébé. Elle fit les derniers mètres en se répétant cette phrase : *Rien n'est plus important que ça…* Mais avant d'arriver jusqu'à Andy, elle s'était avoué qu'elle oublierait ce beau serment avant la fin de l'après-midi.

D'un accord tacite, ils avaient évité le pub de Derby Gate et s'étaient réfugiés dans un minuscule restaurant italien de l'autre côté du fleuve, sous les arches du chemin de fer. Ils commandèrent deux plats du jour qui, à peine présentés, la rebutèrent. Les légumes, les feuilles de salade, et la sauce blanche trop lumineuse qui glissait sous l'échafaudage sophistiqué des toasts et des tranches de fromage lui parurent un obstacle absolument infranchissable. Elle se concentra sur son jus de fruits et regarda Andy dévorer son Noon Special. Au

café, elle retrouva un semblant d'appétit et commanda un sponge cake au chocolat qu'elle trouva délicieux. Andy chercha quelque chose dans sa poche intérieure et posa une image sur la table, devant l'assiette de Lynn. Un tirage 10x15, sans marge, aux couleurs saturées.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Lynn, en fixant ce qu'Andy venait de sortir de sa veste.

Elle écarquillait les yeux, cherchant à assimiler ce qu'elle voyait. Lynn fit pivoter l'image. Elle essaya mentalement de décrire ce qu'elle avait sous les yeux. Objectivement. *Factuellement*. Sans y mettre la moindre parcelle d'émotion. Elle n'y arrivait pas. La scène sortait de ses schémas habituels.

Deux personnages allongés, pris de face et, à l'arrière-plan, ce qui ressemble à un cagibi, ou un débarras, ou un garage en sous-sol dans lequel les gens rangent tout un tas de merdes. Une couverture à motifs mexicains. Des sacs plastiques, des fringues en vrac et des coussins. Au tout premier plan, un livre fermé dont on pouvait lire le titre : *Crooked House*, d'Agatha Christie. La photographie avait un bon piqué. Tous les plans nets, du premier plan jusqu'au fond de l'image, où l'on distinguait une cloison ou un mur. Une affiche de film, grand format, dont on ne voyait qu'une moitié mais qui suffisait à l'identifier. *Jurassic Park*, en rouge et noir, avec ce crâne de T-rex ricanant. Elle lâcha, livide :

— C'est quoi, ce… ce truc ?

— Non, toi… Dis-moi toi ce que tu vois sur cette photo.

— Je… Putain, Andy. Ne me dis pas que…

— Dis-moi juste : qu'est-ce que tu vois ?

— C'est un *fake* ? Une plaisanterie de gamins ?

Andy insistait. Il demanda pour la troisième fois :

— Attends : dis-moi ce que tu vois sur cette photo…

— Deux adolescents, une fille, un garçon, je dirais. Plutôt une jeune femme et un ado… Apparemment mains attachées dans le dos… et bâillonnés avec du gros scotch professionnel noir. C'est quoi cette merde, Andy ?

— Comme tu viens de dire, une connerie d'ados, sans doute. À 99,5 %… c'est une connerie, un canular d'étudiants. Mais il reste les 0,5…

— On sait qui sont ces personnes ?

— Le peu qu'on voit des visages n'a pas permis de les identifier ni de les confronter au fichier « Disparus ».

— Ça veut dire que vous enquêtez dessus ?

— On a été saisi pour ça il y a plus de quatre mois. La MePo va classer l'affaire… Je me dis que là où la police renonce, toi tu peux peut-être y consacrer de l'énergie… Et arriver quelque part ?

— Attends… Tu penses que ça peut avoir un lien avec Slough ?

— Oui. *Peut-être*. Parce qu'il y a un truc sur l'image, que j'ai vu et qui a pris pour moi un nouveau sens hier. Hier seulement… Mais attention : c'est juste un tout petit détail. Insignifiant. Franchement, je ne suis pas loin de penser que je me suis monté la tête…

Lynn esquissa un sourire moqueur :

— Quel truc ?

— Un sac. Un des sacs en plastique bourré de linge entre les deux personnages. C'est un sac Mleczko…

— *Mleczko ?* C'est quoi Mleczko ? Le nom me dit vaguement…

— Une supérette polak à Shepherd's Bush. Tu passes chaque fois devant quand tu rentres… Et moi je passe chaque fois *dedans* quand je veux de la bonne vodka pour faire des Caïpiroska…

— Ah ouais. C'est une chaîne… Il y a aussi un Mleczko à Slough. Au fond d'High Street.

— Partout où il y a des Polish, il y a un Mleczko. Bref… Je connais ce sac par cœur, ce truc rouge et ce putain de mot avec trop de consonnes…

— C'est pas un peu léger comme lien, ça, un sac avec une marque polonaise ?

— Pas tant. J'ai vu un sac Mleczko à côté du corps d'Anna Kaczor. Avec un pull et un casse-dalle dedans…

— Et aucun de tes copains flics n'a fait le lien ?

— Attends. Je te dis juste que c'est *possible* qu'il y ait un lien entre le Polaroid et la communauté polonaise de Londres. Mais ça ne veut rien dire sur le reste. Qu'il y ait un lien entre les deux sacs Mleczko.

— Dis-m'en plus Andy, l'enquête de police en est où ?

— Nulle part : on a trouvé le Polaroid dans les toilettes de Madame Tussaud. La photo est toujours sous scellés à Scotland Yard, mais j'en ai fait un scan HD… On a analysé les images prises dans le musée par les caméras de surveillance.

— Et alors ?

— Rien de particulier. Pareil pour la caméra à l'entrée des toilettes dans lesquelles la photo a été retrouvée. Celui ou celle qui a déposé la photo est passé entre les prises. D'après ce qu'a raconté le type qui dirige la sécurité chez Madame Tussaud, les caméras prennent des vues aléatoires, avec un intervalle qui varie de sept à quarante secondes.

— Tu as visionné les images ?

— À l'époque, ouais. Mais ça m'avait semblé sans intérêt. C'est quand j'ai fait le lien entre le sac Mleczko et notre affaire à Slough que je me suis dit que cette photo avait peut-être quelque chose à dire.

— On voit un truc ?

— On voit des gens aller et venir, comme sur toutes les images de surveillance… Mais aucun ne fait le geste de laisser une photo.

— Le type a fait gaffe de pas…

— Non. Impossible de calculer son coup, les prises d'images sont silencieuses et l'intervalle illisible pour les usagers.

— C'est-à-dire, illisible ?

— On ne peut pas savoir quand le système déclenche une prise d'image. Il peut en prendre deux consécutivement à sept secondes d'intervalle, ou seulement une par minute… Le type est passé entre les gouttes. Ça arrive deux fois sur dix quand on a besoin de faire appel aux caméras de surveillance… Il n'y a pas eu d'enquête par interrogatoire des visiteurs, parce qu'il n'y a pas de délit avéré : la Metropolitan a, dès le départ, privilégié l'hypothèse d'une plaisanterie ou d'un canular. On a transmis le dossier au service Enlèvements & crimes sexuels sur mineurs qui a fait semblant de bosser dessus. La totalité du dossier – c'est-à-dire rien – a ensuite été transmise pour s'en débarrasser au Crime Command… On a laissé traîner pendant deux mois avant de vaguement s'y intéresser.

— Vaguement ?

— Ouais… Deux officiers stagiaires ont bricolé dessus en pensant à autre chose. J'ai croisé la photo par hasard il y a plus d'un mois. Et j'ai pas insisté non plus. Je te le dis franchement. J'ai pas pensé que ça présentait un intérêt criminel.

— Je pourrais jeter un œil sur les enregistrements de ces caméras, tu crois ?

— Non. Même si je voulais, c'est impossible, Lynn : les bandes vidéo ont été effacées, toujours en raison de l'absence de fait délictueux avéré.

— Qui a trouvé l'image ? Je veux dire, comment elle est arrivée jusqu'à la police ?

— Une gamine qui visitait Madame Tussaud avec sa grand-mère. Elle l'a ramassée sur un coin du lavabo et elle a dit à sa grand-mère qu'elle avait trouvé une photo de ninjas…

— De *ninjas* ?

— Oui. Il y a pas mal de dessins animés et de mangas de gosses avec des ninjas masqués. Elle a cru que les bâillons étaient des sortes de masques… Les Japonais passent leur temps à enfiler des masques. Pollution, bactéries, grippe aviaire, interventions ninja…

Lynn éclata de rire. Andy dodelina de la tête, en esquissant un sourire. Il tapota sur l'image.

— Dernier détail qui a définitivement clos le dossier côté police scientifique : pas d'autres empreintes que celles de la gamine et de la grand-mère.

— Ça ne veut rien dire. Si le type qui a fait cette image avait l'intention de la semer sur la voie publique, il n'a pas insisté pour y coller ses empreintes !

— Sans doute. Une chose encore, Lynn : tu veux savoir pourquoi les gars du Child Abuse ont spontanément pensé que c'était un canular ?

— Tu viens de m'expliquer, Andy !

— Pas complètement. Écoute, c'est pas l'image elle-même qui leur a inspiré l'idée que c'était une connerie…

— Tu veux dire quoi, je ne comprends pas ?

— Y'a un précédent…

— Un *précédent* ? On a déjà trouvé des photos d'ados bâillonnés dans les chiottes d'un musée de cire ?

— Non. On a déjà trouvé un Polaroid avec ce genre de scène…

— De quoi tu parles ?

— D'un truc, il y a quelques années, aux États-Unis. On en parlera ce soir, je t'apporterai une copie…

— Tu veux dire que ce truc aux États-Unis a un rapport avec Kaczor et Slough ?

— Je ne crois pas. Je crois même queça n'a aucun rapport, mais que l'image de Madame Tussaud est une sorte de copie du truc américain. Un remake… On en parle ce soir, OK ? – Andy semblait pressé de passer à autre chose. Ou plutôt, de revenir au présent. – Voilà où on en est. Le Crime Command n'a même pas officiellement travaillé sur ce dossier. J'ose même pas parler de dossier en fait… En gros, plusieurs services de police se sont refilé un dossier pourri ; tous l'ont gardé sous le coude sans trop remuer la vase et nous l'ont refilé pour se donner bonne conscience au cas où on s'apercevrait un jour que l'un ou l'autre des personnages sur l'image a couché avec un futur ex-Premier Ministre… Point barre. Je te le file à mon tour, parce que je connais ton goût inépuisable pour les affaires glauques…

— Arrête, Andy !

— … Et parce que je connais ton tout aussi inépuisable talent à aller au bout des pistes que tu suis. S'il y a quelque chose dans cette photo sinistre, c'est toi qui le trouveras. Ou personne.

Lynn Dunsday reprit la photo, l'examina attentivement quelques secondes et, en fixant Andy, lança :

— Franchement… Il y a un truc que je ne comprends pas : si toi tu penses qu'il y a peut-être un lien entre cette photo et l'assassinat d'Anna Kaczor, ça remet l'enquête sur le Polaroid à flot. Pourquoi vous n'êtes pas dessus à fond ? Pourquoi tu me dis que la MePo va classer l'affaire ?

Andy garda le silence. Il semblait embarrassé.

Lynn reprit :

— Si la MePo n'est pas là-dessus, franchement, je comprends plus. Même en 1888, les flics recherchaient activement les assassins de prostituées… Les enquêtes sur les crimes sexuels, rapts

d'enfants, ce genre de trucs, c'est pas pour ça qu'on a créé le Crime Command ?

— *Franchement ?* Tu veux une réponse qui soit dans le *franchement*, Lynn ? Eh bien, je vais te répéter ce qu'a décidé Langan lorsqu'on a eu la réunion pour le meurtre d'Anna Kaczor : « Niveau 5 ». Tu sais ce que ça veut dire « niveau 5 » ? Enquête non prioritaire, à mener à temps perdu… *Officiellement*, je me suis mal exprimé : l'affaire n'est pas *officiellement* classée. Mais avec les effectifs 2019 de la MePo, il n'y a pas de temps perdu. Jamais. Donc, rideau.

— *Rideau ?* Le Crime Command ne juge plus que les affaires de crimes sont prioritaires, sans déconner ?

— Tu sais ce qu'a dit l'adjoint Adrian Trout dès que la chef-superintendant Olivia Langan a tourné les talons ? « L'opinion publique se fout des putes polaks… On se fout tous des putes polaks. Qu'est-ce que les gens attendent de nous ? Qu'on les protège contre les attentats au Novitchok et les attaques au couteau dans le métro quand ils vont bosser le matin… Pas qu'on passe des heures à trouver qui, comment, pourquoi on a dézingué une pute dans un bled comme Slough. » Ensuite il m'a regardé en biais, avec son sourire de faux-jeton, et il a lâché, spéciale dédicace à Andrew Folsom : « Et encore moins qu'on essaie de savoir qui sont les gens qui figurent sur un Polaroid trouvé dans une flaque de pisse dans les chiottes d'un musée de figures de cire ! » Son message était définitif et clair, tu ne crois pas ?

— Trout est un sale con. Andy : ce Polaroid pue la mort à plein nez.

— Tu en sais quoi, *franchement* ? demanda Andy, l'air revêche.

— Bordel, Andy ! Les Nations unies ont rédigé un rapport de quatre cents pages sur la traite des femmes venues de Pologne,

d'Ukraine et de Roumanie. L'immigration canadienne a publié des centaines de documents sur les filières de l'Est vers les pays anglophones. Le Women's Rights Center pareil. Le Parlement européen… Le ministère de la Justice polonais. Et même des documents de ton propre service ! Enlèvements, trafics d'êtres humains, séquestrations, abus sexuels… Tu as jeté un regard sur le protocole de Palerme ? La Pologne exporte vers chez nous plus de prostituées que de bouteilles de vodka…

— Le Crime Command ne voit pas un franc rapport entre tout ça et le Polaroid… Pas assez en tout cas pour mettre une équipe là-dessus. Langan a dû juger que c'était sans doute un boulot pour le Vice Unit.

— Arrête, Andy ! On enlève et on séquestre des gamines qu'on fait venir de tous ces pays pleins de radiations et de poussières de charbon ; on les cache en plein Londres et on les met au tapin dans des bouges de Soho, de Brixton ou de Peckham Rye… On a tous enquêté sur cet appartement à Pimlico dans lequel Lord Dégueu a reçu ces nanas. Ta propre équipe a enquêté dessus ! Le Crime Command a fait des perquis' là-bas… Des ados ont été séquestrés et sans doute torturés dans cet immeuble, des ados venus de Pologne et de Slovaquie… Et quand ça déraille, on les assassine et on laisse leur corps dans des chiottes de pub ? Tu te pointes avec une photo sur laquelle figurent deux adolescents bâillonnés et attachés, et la police de Londres s'en tamponne ? Dis-moi que je rêve, là…

Andy Folsom fit un geste vague, destiné à montrer que ce n'était pas lui qui décidait des priorités du Crime Command. Il sortit son téléphone et se mit à pianoter sur l'écran, ostensiblement.

Lynn lança d'un ton redevenu morne, en levant le Polaroid :

— Juste une chose, Andy… Rassure-moi : ce truc n'est pas une vieille photo qui traîne dans vos archives depuis des mois, une connerie qu'on refile aux petits nouveaux ?

Elle venait d'être prise d'un doute sur cette affaire étrange qui tombait de la lune. Est-ce que cette photo lugubre n'était pas une sorte de bizutage ? Une espèce de canular que les inspecteurs de la Metropolitan Police se refilaient pour se marrer ?

— Quelle « connerie à nouveaux » ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne sais pas. Ce truc est presque trop parfait, au point qu'on dirait un *fake*… Un coup monté.

— C'est peut-être un *fake*, je viens de te le dire que c'était même l'option que le Crime Command retenait. Un attrape-couillon d'étudiants ou de yuppies défoncés au brandy et à la coke… Des tas de gens s'amusent à s'attacher, se bâillonner et même se prendre en photo, déguisés en Batman ou en Lady Gaga…

Lynn restait sceptique. Elle hocha la tête en regardant la photo. Elle répéta :

— Je ne sais pas… Toute l'histoire me semble un peu… Je sais pas. La petite fille. Les Ninjas. Madame Tussaud. Ton sac en plastoc polonais. Franchement : ça sent un peu le tour à la con…

Andy fit un geste de la main, signifiant que c'était à elle de voir. Qu'il s'en battait l'aile et les flancs, au fond.

Lynn regarda encore une fois l'image. Malgré la mise en scène sinistre et sa dimension franchement menaçante, elle n'arrivait pas à se défaire complètement de l'idée que ce pouvait être un truc qu'Andy avait sorti de son chapeau. Un truc sans queue ni tête, sans aucune importance criminelle. Pourtant, la fille avait un regard terrorisé. Terrifié. Elle fixa Andy, qui était reparti dans la consultation de son écran. Et s'il avait peur pour elle, et pour le bébé, et avait monté ce

stratagème pour la mettre sur une voie de garage, une impasse sans aucune substance ni, donc, aucun risque ? Pourquoi pas ?

Elle dit en continuant d'agiter la photo :

— Je peux la garder ?

— Elle est pour toi. C'est un retirage. Je l'ai imprimée pour toi.

Lynn glissa le tirage dans son carnet, tout en le dévisageant une nouvelle fois, cherchant à voir si quelque chose clochait dans le visage d'Andy. Une ombre, un pli qui trahirait la ruse. Non. Rien. C'était lui. Il avait l'air qu'elle lui avait toujours connu. Doux, un peu triste, déterminé. Et loyal.

Est-ce que les débuts de grossesse favorisent l'apparition de nausées et de crises de paranoïa ? se demanda-t-elle en posant sa main sur le bras d'Andy.

Par acquit de conscience, elle essaya de croiser à nouveau son regard. Elle le sentait préoccupé. Si elle avait été chez un de ces bookmakers de Marylebone avec leurs néons aveuglants, elle aurait parié à trente contre un qu'Andy lui cachait un truc.

Un truc désagréable et essentiel.

26

Bumper

Pour une fois, Tony Grant était content. Il félicita Lynn de son papier sur Anna Kaczor et se gargarisa des quelques infos qu'elle y avait étalées, avant de se lancer dans un de ses monologues épuisants et satisfaits dont les cloisons du *Bumper* avaient l'habitude.

— Bon, c'est comme ça que je vois le *Bumper*, Lynn. Toujours en pôle sur le cœur d'info. Des noms ! Des victimes, des coupables, au pire des suspects. Les bonnes histoires, il leur faut des bons personnages… Et les bons personnages ont des noms. Blanche Neige, c'est pas juste une gonzesse qui habite chez les sept nains. C'est Blanche Neige. Voilà…

— Ouais, fit Lynn en soufflant sur son café, tu nous l'as dit cent fois, Tony. Histoires. Noms, citations, anecdotes…

Grant savoura la récitation zélée de Lynn. Son sourire s'élargit encore.

— Voilà… Moi, je veux des bonnes histoires. Le pitch, toutes les télés de merde, elles l'ont. Et qu'on le veuille ou non, en général, elles l'ont avant nous… Alors nous, on décore : on ajoute les noms, des citations, la couleur exacte du truc…

— Contente que tu sois content, Tony, dit Lynn.

Elle se mit à faire défiler sa boîte de réception. Grant continua :

— Non, sérieux ! Je suis vachement content que tu sois la première à sortir le nom de la fille. Kaczor. C'est cool…

— Cool ? *Kaczor, c'est cool ?*

— Ouais, chérie. On est dans la bonne atmosphère générale… Kaczor, c'est bien. Ça fait réseaux soviétiques, les empoisonnements au gaz machin-chose, l'affaire Skripal…

— Mmm, consentit Lynn Dunsday, sans quitter son écran des yeux.

Tout ce qu'elle voyait comme bonne atmosphère, c'était que Grant allait accepter avec enthousiasme qu'elle continue sur Slough et qu'elle lève le pied sur ces attaques au couteau qui ne voulaient rien dire.

Tony Grant quitta l'espace réservé à Lynn et Tessa en sifflotant un tube qui passait en sourdine dans le petit hall d'accueil. Lynn ouvrit son traitement d'image et scanna le Polaroid d'Andy. Elle zooma sur les visages, cadrant plus serré, éliminant le bâillon noir et tous les éléments du décor sinistre qui entourait les deux personnages. L'image resserrée était médiocre. Tant pis. *Pas plus, pas mieux.* Elle glissa chez Morgan, un des deux gars chargés de l'éditing :

— Tu peux me mettre ça en ligne, Morgan ? Encadré « mise à jour », sous mon dernier papier… Tu peux resserrer encore un peu sur les visages ?

— La vache, bonjour la qualité !

— Faudra faire avec…

— Y'a une légende ou un texte avec ?

— Je te le file. Dans deux minutes.

Lynn aimait bien Morgan. De tous les permanents du *Bumper*, et hormis les interrogations d'ordre technique, c'était celui qui posait le moins de questions.

Elle fixa l’image que Morgan venait de mettre en ligne, au-dessus de son petit texte.

Visages
Qui sont-ils ?
Reconnaissez-vous l’une ou l’autre de ces personnes ?
Si vous connaissez l’une ou l’autre de ces personnes,
si vous êtes l’une de ces personnes…
Contactez-moi !
lynn.dunsday@bumper.uk

27

« Amour-amour-amour »

Le camion s'était de nouveau arrêté. Les portières de la cabine avaient claqué et, à l'écho, Magdalena devina qu'ils étaient dans un nouvel entrepôt, sans doute aussi lugubre et aussi glacé que l'autre. La porte arrière s'ouvrit et les types étaient là. Sans doute les mêmes que l'autre fois. Ils attrapèrent les deux filles les plus proches de l'ouverture, totalement au hasard, celles qu'ils purent saisir sans grimper dans le camion. Ils les attirèrent dans l'entrepôt. La même lumière désagréable de néon industrielle délavait toute la perspective. Elle vit les deux filles projetées au sol puis rouées de coups. Elles avaient été jetées au milieu d'un groupe d'hommes en jeans qui les abrutissaient de coups de pied, en hurlant. Tout n'était plus qu'hurlement, alors. Les hommes, qui criaient leur haine et leur violence en distribuant des volées de coups de pompe sur les corps des deux filles, qui hurlaient de terreur et de douleur. L'une fut brutalement déshabillée par deux types qui lui arrachèrent littéralement ses vêtements. Elle resta prostrée un instant, secouée de spasmes nerveux, à genoux au milieu de ces hommes qui hurlaient et qui riaient d'elle. Elle s'affaissa enfin. Deux des types la hissèrent à l'arrière du camion. Sa compagne, qui avait aussi subi le début de punition à l'aveugle, remonta d'elle-même, en retenant ses sanglots.

Les deux filles se laissèrent glisser au sol, en chien de fusil, en se collant contre les parois du camion, comme si elles voulaient y disparaître tout à fait. Les portes se refermèrent. Silence. Magdalena Lewandowska et une autre fille s'approchèrent des deux corps enchevêtrés et essayèrent de rafistoler leurs vêtements.

Une heure, ou une heure et demie plus tard, le camion redémarra. Il reprit sa vitesse de croisière. Il roulait des kilomètres. Puis s'arrêtait encore. Elles attendaient, terrifiées à l'idée que le hayon s'ouvre et que l'épouvante recommence. Lors d'une halte, elles demeurèrent peut-être deux heures dans le noir complet. Le moteur tournait au ralenti. Plus aucune lumière ne filtrait ni de la fente à l'arrière, ni des ouvertures grillagées qui donnaient sous le camion. Soudain, le véhicule fut secoué de vibrations. Il semblait avancer sur un sol métallique, ou extrêmement rugueux. À l'extérieur, des voix s'interpellèrent bruyamment, en anglais ou en allemand, elle ne savait pas exactement. Enfin, tout se suspendit. Le moteur fut coupé. Les voix s'éteignirent. Un ronronnement qui ne provenait pas du camion estompait le silence. Une vibration de plus en plus marquée l'accompagnait. Soudain, elle ressentit du mouvement. Mais il n'y avait plus le bruit de roulement comme lorsque le camion avançait sur toutes ces autoroutes monstrueuses qu'elles avaient traversées, depuis des jours et des jours. Magdalena Lewandowska crut d'abord qu'ils avaient mis le camion sur un bateau. Puis au bout de quelques minutes, elle comprit qu'ils étaient sur un train. Le camion avait été hissé sur des wagons de transport ferroviaire. Et le train prenait maintenant de la vitesse, produisant un roulis désagréable qui lui donna rapidement la nausée. Dans l'obscurité, elle entendit une fille vomir et suffoquer. Elle ferma les yeux ; l'obscurité ne se renforça pas. Elle chercha, en remuant son dos, à affirmer son assise contre

la paroi. En répétant sans cesse le même mot : *amour-amour-amour*, elle réussit à s’endormir.

28

Tara Calico

Lynn avait proposé de se charger intégralement de la cuisine. Elle avait envie. Envie de se faire plaisir et de manger exactement ce dont elle rêvait. Elle repensa au blog de Lulubelle et à ses résolutions narcissiques et autocentrées. Était-elle déjà *influencée* ? Elle s'évertua à sourire, mais un petit sentiment désagréable lui parcourut l'esprit. Elle appela Andy pour le prévenir qu'elle se chargeait de tout. Elle avait quitté le *Bumper* de bonne heure, profitant de l'euphorie sans aucun doute très provisoire de Tony Grant. Elle avait fait des courses dans l'immense Westfield derrière la station de Sherpherd's Bush. Une fois devant la table de cuisson minimaliste de l'appartement d'Andy, elle se sentit désespérée : elle n'avait acheté que des choses sucrées. Des gourmandises. Rien qui permette de faire un vrai repas. Quand Andy arriva, la parfaite ménagère qu'elle avait pensé jouer ce soir s'était transformée en marchande de bonbons.

Elle avait préparé une sorte de flan au riz à la crème de lait caramélisé, parfumé à la vanille. Des scones au miel. Des oranges confites au sirop d'érable et un gigantesque sponge cake au chocolat noir liquide. Andy picora en noyant le repas sous les canettes de bière.

— Tu veux que je te parle du Polaroid ? lança-t-il brusquement.

Lynn hocha la tête.

— En fait, c'est une vieille histoire. Ça commence en 1988.

— Ah carrément…

— Ouais. Au Nouveau-Mexique. Une jeune femme qui s'appelait – je ne sais pas si on doit la nommer à l'imparfait ou pas, tu verras… –, qui s'appelait Tara Calico, a disparu presque devant chez elle. Elle partait pour faire un tennis avec son petit copain. On ne l'a jamais revue…

— Quel âge ?

— Dix-neuf ans.

— Elle disparaît… C'est-à-dire ? Pas de témoins ? Personne ne la croise ? Personne ne la revoit ?

— Non. Presque rien. Deux témoins affirment qu'ils l'ont vue un instant, à cent mètres de la maison de ses parents, juste quand elle est sortie. Elle roulait à vélo et d'un seul coup, pfff… Plus rien. C'est à peu près tout pour 1988.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « Pfff… » ? On n'a rien retrouvé ? Même pas son vélo ?

— Non. Ni la fille, ni le vélo… La police d'État, puis le FBI ont enquêté. Apparemment assez sérieusement. Tara Calico n'est jamais réapparue.

— Tu veux dire « réapparue vivante » ?

— Ni vivante, ni morte. Elle a complètement disparu des radars.

— Et tu voulais dire quoi avec « C'est tout pour 1988 » ?

— J'ai dit « C'est à peu près tout pour 1988. » Il y a encore un ou deux détails. Certains témoignages évoquent un pick-up qui aurait pu la suivre. Un vieux truc vintage, façon Matthew McConaughey dans *True Detective*… Un pick-up Ford 1953, ou du même genre. Jamais identifié. Propriétaire et voiture inconnus. Plus tard, sur cette route –

la Route 47 – des gars du FBI ont trouvé le walkman de Tara et une cassette audio qui lui appartenait. De la musique… Rien d'autre.

— J'imagine qu'il y a une suite ?

— Oui, bien sûr. Neuf mois plus tard, une femme a trouvé une photo Polaroid sur un parking, à des milliers de kilomètres du Nouveau-Mexique.

— Sur un parking ?

— Oui. En juin 1989. Sur un parking de la ville de Port Saint Joe, en Floride. Dessus, il y avait deux personnes allongées dans ce qui ressemble à l'arrière d'un van… Regarde…

Andy saisit une chemise cartonnée qui était posée derrière lui ; il en sortit quelques feuilles et une photo couleur. Lynn s'en saisit nerveusement. C'était le tirage agrandi d'un Polaroid. On y voyait une fille d'une vingtaine d'années en tee-shirt gris, allongée sur un lit de fortune, incontestablement dans l'habitacle d'une camionnette. Elle portait un short noir. Jambes nues. Cheveux légèrement ondulés, châtain foncé. Derrière elle, un garçon, d'une dizaine d'années, peut-être un peu plus, était allongé de biais. Les deux personnages avaient les mains ramenées dans le dos. Ils étaient bâillonnés au scotch noir.

— L'image de Madame Tussaud ! souffla Lynn, impressionnée malgré elle.

— Ben ouais.

— Qui sont les deux personnages ? Tara Calico ?

— Possible. La fille ressemble à Tara Calico. Elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau, même.

— Et alors ?

— Rien. Je t'ai tout dit. Cette histoire est un mystère complet… On n'a rien de plus depuis juin 1989.

— Trente ans ! Trente ans et rien ?

— Ouais… Le FBI, la police de Floride, la police du Nouveau-Mexique et des tas d'enquêteurs privés se sont cassé les dents là-dessus. Tara Calico n'a jamais refait surface. On n'a pas de traces, pas de corps et, depuis cette photo sur le parking de Port Saint Joe, aucune piste nouvelle…

— Et l'autre personne sur le Polaroid ? Le garçon ?

— Eh bien, on a cru longtemps que c'était un gosse porté disparu au Nouveau-Mexique à la même époque, le petit Michael Henley. Malheureusement… Enfin, je ne sais pas si le terme est bien choisi. Ce n'était pas le gamin de la photo. Le corps de Michael Henley a été retrouvé un an plus tard, dans les montagnes où on avait perdu sa trace auparavant. Ce n'est pas lui sur le Polaroid.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Rien de plus ?

— Rien, jusqu'à la photo de Madame Tussaud que je t'ai donnée ce matin. Comme tu vois, les personnages n'ont rien à voir, le décor est différent, mais on ne peut pas imaginer une coïncidence : la photo trouvée dans les chiottes du musée est directement inspirée de celle de Port Saint Joe… Même position des corps. Même ambiance. Mêmes bâillons de scotch noir. Même foutoir autour des personnages… Même cadrage.

— Aucun doute, Andy. Putain de truc.

— J'étais certain que ça allait t'intéresser.

Andy ouvrit une nouvelle canette de Heineken.

— Tu m'accordes une pause avant le sponge cake ?

Lynn était restée scotchée sur la photo, l'approchant progressivement de ses yeux, presque à la toucher.

29

Moment de mémoire

Quatre… Quatre après-midi successives à Slough. Elle était retournée au Moon & Spoon, avait acheté des bricoles dans tous les petits commerces polonais et avait fait la conversation à plus de cent personnes. Son papier du *Bumper* qui évoquait le silence de Slough était toujours d'actualité : personne n'avait rien à dire. Rien d'intéressant. Le milieu des immigrants polonais, dont certains étaient passés clandestinement au Royaume-Uni, était muet comme toutes les communautés minoritaires du monde. La peur mêlée de la police et des xénophobes, ajoutée au silence naturel qui s'attache aux affaires clandestines, étouffaient tout. Son enquête dans Slough patinait allègrement. Les seuls à qui elle avait réussi à arracher quelques mots étaient les membres d'associations religieuses, persuadés qu'elle faisait un reportage sur les œuvres de charité et les fondations philanthropiques qui pullulaient dans Slough. Des témoins lui parlèrent d'un lieu où se rassemblaient les membres d'une association appelée Polonia Fidei. Elle s'y rendit et découvrit un nid d'excités de l'ultra droite catholique conservatrice et antisémite. Des Polonais, des Hongrois, quelques Autrichiens et quelques Anglais d'un quart-monde déglingué. Des vieilles femmes aux visages méchants et des jeunes gens hostiles se stimulaient devant des affiches prônant

l'arrêt de l'immigration africaine, vecteur de virus et de délinquance, et dénonçaient, comme soixante-dix ans plus tôt, la finance juive et les banquiers américains. Mais leur credo essentiel semblait être la célébration de la mémoire du père Popiełuszko. Un dimanche matin, elle vit une procession en cagoules et flambeaux dans les rues de Slough. High Street ressemblait soudain à Lublin en 1936, lors d'un départ de fidèles pour un pogrom. On lui parla d'une salle de prière. Animée par un prêtre, croyait-on, quelqu'un qui avait été proche de Solidarnosc et de l'Église polonaise sous le régime pro-soviétique. Un certain père Rakowski. Elle assista à une de leurs réunions, tassée dans le coin d'une salle paroissiale glaciale, sous des Vierges noires et des croix de bois. Elle dut subir une interminable séance de prière, en anglais de cuisine, vecteur commun de tous ces égarés. La prière fut suivie d'une projection Powerpoint. L'officiant appelait ça « le moment de mémoire ». Un murmure continu montait des chaises devant elle, alors que défilaient les images du visage tuméfié du père Popiełuszko à l'institut médical de Bialystok en 1984. Plus les photos devenaient effroyables, plus le murmure collectif s'amplifiait. Lynn se crut dans une assemblée mystique, au XVI^e^ siècle, entourée de femmes somnambuliques, psalmodiant des rites obscurs, en état de transe.

Pendant près de dix minutes, Lynn regarda bouger les lèvres des vieilles femmes parfaitement synchronisées avec celles de l'officiant. Le rituel se déroulait. Elle n'était pas certaine que ce qui se disait était *exactement* les paroles des Évangiles.

« Prions pour ces âmes qui se tordent dans les affreuses ténèbres.

L'immense contingent des Morts et des Égarés. »

Les voix autour d'elle montaient dans un aigu qui devenait insoutenable.

« Je viendrai pour juger les vivants et les morts. »

L'officiant s'agitait comme un chef à son pupitre, guidant les fidèles sur ses chemins exaltés.

Elle se décida à poser une question à mi-voix, à une femme en foulard, assise devant elle :

— Excusez-moi… Ce prêtre, c'est le père Rakowski ?

La femme se retourna et, la dévisageant, chuchota :

— Non. C'est Zabecki, le prédicant… Le père Rakowski ne fait que les grands offices.

La femme la dévisagea encore, suspicieuse et troublée, comme si elle venait de révéler un secret d'État. Elle se détourna, en soufflant. Autour, le vrombissement continuait :

« Je viendrai pour juger les vivants et les morts.

Je viendrai pour juger les vivants et les morts. »

Puis brusquement, Lynn entendit l'officiant s'éloigner définitivement des sentiers habituels du rite catholique. Le prêtre, dans son anglais minimaliste, multipliait les propos antimondialistes, anti migrants, antisémites… Il fut bientôt question de Terre promise de la « race blanche » ; de « lutter ici et partout contre la déferlante des Africains »… Quelques slogans étaient repris par des vieilles bouches, calfeutrées dans la haine et le froid de l'endroit :

— Assez de Zimbabouins ! Kényans et Zimbabouins, dehors ! Somalien dégage. Prends ton sac de riz, ton Ébola et tire-toi !

Lynn entendit défendre des variantes de la théorie de la remigration et du remplacement, défendue ici même par des exilés. En rentrant sur Londres, elle en croyait encore à peine ses oreilles. Ces femmes et ces hommes qui écumaient leur rage étaient eux-mêmes dans un pays d'accueil, et le député de leur circonscription était un sikh indien, premier membre du Parlement britannique à porter un turban.

Et pas une de ces personnes n'avait eu un mot à dire sur Anna Kaczor…

*

* *

Lynn rentra directement au *Bumper*. La rédaction était vide, à l'exception de Morgan et d'un jeune stagiaire qui allait se taper le desk de nuit. Elle commença à écrire son article, s'interrompant souvent pour consulter ses notes et vérifier des éléments sur le Net. Elle passa quelques coups de fil, laissa plusieurs messages sur des boîtes vocales, puis reprit son article.

Terre promise
Publié à 19 h 56
Par Lynn Dunsday

On en a assez parlé dans les milieux politiques et UKIP a fait son beurre électoral pendant des mois en posant dessus son aveuglante lampe torche. Le Royaume-Uni accueille depuis près de quinze ans les travailleurs de toute l'Europe de l'Est. Les ex-satellites de l'URSS ont ouvert les vannes, pas de doute, et la machine à mirages fonctionne encore. Tous s'imaginent décrocher le gros lot en venant s'installer à Londres, et repartir comme des chercheurs d'or repus dans leur village natal avec un gros coffre-fort rempli de dollars et de livres sterling. Quand tu traînes dans Slough, dans Hammersmith ou dans d'autres quartiers à l'ouest de la capitale, tu te rends compte en quelques minutes que les mirages ont fait place à la désolation.

Dans ta vie, des sales gueules, tu en as vu. Plein. Des crânes recousus de skinheads qui foncent vers les tribunes de Chelsea. Des petits blancs tout maigres au poil follet, avec les bonnets du National Front ou de Britain First. Des maquereaux minables de cité-dortoir et des dealers désolants de porte cochère. Des gras, des chauves, des tout mous, des boutonneux et des suants. Mais des morts-vivants comme à Slough, rarement. Des gars qui s'imaginaient faire le voyage retour au volant d'une X6 noir nacré, sièges en cuir et GPS parfaitement mis à jour pour retrouver la route de Katowice, en sont réduits à faire la manche pour se payer un billet de car grande distance à 29 livres Victoria-Cracovie. Quoique. Des associations les aident à rentrer au pays, et leur paient leur ticket retour s'ils acceptent de renoncer définitivement à leur rêve occidental. Un rêve aux allures de taudis, de job exténuant à 7,45 livres de l'heure et aux journées de repos aussi rares qu'une cuite au champagne dans un camp de travail silésien. Du coup, les

humanitaires essaient de les intercepter en Allemagne ou en République tchèque, pour leur éviter d'aller plus loin.

Et puis, il y a ceux qui aiment se réchauffer dans des histoires simples. Des histoires qui les rassurent. Les protègent du monde. Il y a dans Slough des petites paroisses où l'on se réunit pour prier devant les images d'un prêtre assassiné il y a plus de trente ans, devant son visage supplicié, et qui est devenu leur icône. Ils prient et chantent dans Slough. Ils prient et chantent contre les Rouges qui ont assassiné leur martyr, ils prient et ils chantent contre l'avortement, les lesbiennes et les gays, les libéraux qui votent des lois impies. Ils chantent contre les Africains, les musulmans, les juifs et les Indiens. Ils seront là, crois-moi. Ils se préparent. *Ils seront là pour juger les vivants et les morts.*

Dans les rues de Slough, tu remarqueras surtout ceux qui sont trop fiers pour prendre ce car à Victoria. Ils végètent, et jouent les plantes vertes au coin des trottoirs. Gras, chauves et le thermomètre mental à -40. Les dents dissoutes par la vodka premier prix et les cornichons au vinaigre. Ils zigzaguent. Tu me demandes où ils vont ? Dans la mauvaise direction, je dirais. Bagarres, alcool, violences conjugales, proxénétisme à la petite semaine ou petites mains (mais gros muscles) de la pègre locale.

Pourquoi je te dis tout ça ? Parce que la fille dont je t'ai parlé l'autre fois, Anna Kaczor, celle qu'on a dévissée dans le Moon & Spoon de Slough et qui tirait des lignes avec Lord Dégueu, c'est dans ce bouillon de culture qu'elle a passé ses dernières heures.

Peut-être bien qu'elle n'était pas au courant pour les billets à 29 livres ?

Personne ne se souvient d'elle, pas plus aujourd'hui qu'hier. Est-ce qu'elle a jamais existé, au fond ? Tu en viens à douter. À qui tu dois faire confiance ? À tous ces bons samaritains de Slough qui te jurent que cette fille, sur la photo que tu leur tends, on ne l'a jamais vue par ici ? Ou au système de détection numérique IRIS, qui reconnaît en moins de 0,03 seconde une pupille particulière parmi un échantillon de deux milliards sept cents millions d'yeux ?

30

Le bout de la route

Le camion s'était arrêté. Magdalena Lewandowska sentit bientôt que cette halte-là était différente des précédentes. Il ne se passait rien. D'ordinaire, elles entendaient les portières claquer à peine le moteur coupé. Et le bruit des pas de chaque côté de la remorque, qui venaient vers elles. Là, rien. Ça ne bougeait pas. Elle tendit l'oreille. Les types bavardaient dans la cabine. Les deux types des arrêts précédents, ou d'autres, qui avaient pu monter quelque part en route, pendant leur sommeil ou lors d'une halte, une fois qu'elles avaient été rebouclées à l'arrière. Impossible de savoir.

Une demi-heure passa. Une fille gémissait, collée contre la paroi du fond, le plus loin possible du hayon. Elle avait été salement amochée lors du tabassage dans le hangar, quand ils les avaient fait descendre deux par deux et qu'ils… Oui, ils ne l'avaient pas ratée, celle-ci. Elle pensa qu'ils lui avaient tout simplement bousillé l'œil. Définitivement. Pas un vilain cocard, un hématome qui la forcerait à garder la paupière fermée une semaine ou deux. Non. L'œil avait dû y passer. Une humeur gélatineuse filtrait en permanence sur sa joue, et dans la lueur blafarde de l'arrière, ça ressemblait à de l'œuf écrasé. Du blanc d'œuf teinté de vert pâle.

Une heure maintenant qu'ils étaient arrêtés. Presque une heure, au moins. Enfin, elle entendit les portières claquer. De chaque côté, on avait sauté à terre. Le hayon vibra et se mit en mouvement. Une fente apparut, laissant entrer un jour blanc de lumière au néon. Les deux types étaient là, debout. Le haut de leurs corps dépassant du seuil. En contre-jour, elle ne fut pas certaine de les reconnaître. Si, un des deux, celui qui portait un béret à la Guevara, était déjà là. Il avait été du voyage presque dès le départ. Elle se souvenait l'avoir vu lors d'une des toutes premières haltes, à Katowice. Est-ce qu'elle retournerait un jour à Katowice ? se demanda-t-elle, bêtement. Et il traînait aussi dans ce camp terrible, en Italie. Le type au béret se jucha à bord de la remorque. Instinctivement, les filles se tassèrent contre les parois latérales. Il s'avança parmi elles, lentement, sans en dévisager aucune. Il marcha vers le fond du camion, là où la fille à l'œil bousillé s'était accroupie, en miaulant de peur et de douleur. Il s'approcha d'elle, la dominant de toute sa hauteur. Brutalement, de sa ceinture, il fit surgir un de ces piolets de glacier, à la lame striée de dents équilibrée par un mince marteau d'acier bleui. D'un geste insensé, il balaya l'air de son arme et le pic se ficha dans l'épaule de la fille qui hurla en hoquetant. Les dents de métal avaient mordu profondément la chair et faisaient crochet. L'homme, d'un mouvement tournant, ramena la fille vers lui et, la tirant comme une pièce de viande, la fit glisser vers le hayon. Il sauta à terre et, à sa suite, fit basculer la fille sur le sol, qu'elle toucha dans un bruit mat. Elle avait dû se briser quelque chose, dedans. *Ce bruit*. Ce bruit lui amena un reflux dans la gorge. Elle allait vomir. Les hurlements de la fille n'avaient pas cessé. On aurait cru entendre une bête à l'agonie, hurlant en espérant encore que quelque chose pourrait faire cesser la souffrance et la terreur. L'autre type referma le hayon pneumatique. Plusieurs filles, dans le camion, choquées au dernier degré, haletaient

en cherchant leur souffle. Une s'écroula, commotionnée, et demeura inconsciente sur le sol de linoléum recouvert de crasse. Elle se dit qu'elle allait perdre connaissance, elle aussi. Qu'elles allaient toutes mourir dans cette glu de peur infinie et que ce serait la meilleure chose qui pourrait leur arriver.

31

La parka verte

Dans le métro pour Shepherd's Bush, Lynn Dunsday s'était collée au bout d'une banquette, le sac sur les genoux et le Bose presque à fond sur le dernier single de Massive Attack. Elle ne le vit pas venir. Elle sentit juste une bourrade et vit son sac fuser devant ses yeux. Le type s'était levé de quelque part, s'était approché d'elle et venait de lui tirer son sac. Elle réagit beaucoup trop tard. La musique de son iPhone s'était brusquement interrompue. Il était déjà sur le quai d'Earl's Court. La rame repartait. Elle vit une parka verte s'éloigner, sans hâte, parmi une multitude de dos et de crânes.

Immédiatement, elle essaya de rassembler mentalement tout ce qu'elle venait de perdre. Portable. Clés ! Les clés de l'appart' d'Andy. Les pensées se chevauchaient, en panique. *N'importe qui va pouvoir entrer dans l'appart', en pleine nuit…* Badge d'accès à l'immeuble du *Bumper*. Permis de conduire. Carte Visa. Son bloc-notes en cours avec ses notes… *Et les résultats de mes tests Bêta-HCG*. *Merde !* Elle eut envie de fondre en larmes, là, sur sa banquette, avec cette femme afghane à côté, qui l'avait vue se lever comme une folle.

Lynn Dunsday passa le reste de sa journée à essayer de reconstruire les parties de sa vie disparues avec son sac. Elle mit vingt minutes à répéter à un type au standard du NHS[1] son numéro

de Sécu. Qu'elle était enceinte et qu'elle venait d'entrer dans un parcours prénatal.

Elle passa dans un relais O2, et déclara le vol de son portable pro. Elle s'épuisa deux heures avec le commercial à synchroniser un nouveau portable à son compte iCloud qui refusait de reconnaître son mot de passe. Elle finit par recharger tout son agenda et sa bibliothèque d'images. Puis elle s'acheta un *backpack* en nylon orange dans King's Road, et un nouveau bloc-notes. Elle repassa à Shepherd's Bush et emprunta la clé de secours à la conciergerie. Elle fila sur Uxbridge et se fit faire un double en deux minutes. Elle rentra à l'appartement et s'écroula sur la banquette, en attendant la nuit et Andy.

1. *National Health Service* : organisme de santé publique en Grande-Bretagne.

32

Brume de sang

Une heure plus tard. Une heure après l'affreux cauchemar de la fille et du type au piolet. Peut-être plus. Peut-être beaucoup plus. *Peut-être un jour plus tard*. Elle n'écartait pas l'hypothèse d'avoir dormi. De ce sommeil traumatique qui suit les accidents ou les blessures. Le type entra dans la remorque. Le type avec son piolet. Magdalena vit qu'un autre les tenait en joue avec une arme automatique, ce fusil noir et terrifiant qu'avaient les flics anti-émeute – ces PrePol[1] aux yeux vides de têtards – quand les grévistes occupaient l'usine de Kielecka. Magdalena vit le type poser son arme sur le rebord de la plate-forme et les tenir en joue pendant que l'autre sautait dans la soute ; à la différence de la fois précédente – des heures ou des années plus tôt, quand il avait planté son piolet dans l'épaule de la fille à l'œil mort –, il y eut du mouvement à l'arrière du camion. Deux des filles, au lieu de s'écarter, fondirent sur lui. Elles avaient dû se concerter et décider de jouer la résistance plutôt que se laisser saigner sans réagir. Oui, c'était la bonne option. Mais elle se sentait incapable de bouger. Totalement incapable. La peur et la nausée la paralysaient. Les deux filles se jetèrent sur le type au ridicule béret de révolutionnaire, les mains levées devant elles. Le type les cueillit du bout de son piolet technique qu'il lança en arc de

cercle devant lui, à hauteur de visage. Dans un bruit affreux de déchirure, la lame à dents balaya les deux filles, emportant la moitié de la chair de leurs joues et une partie des mâchoires. La scène s'était jouée en deux ou trois secondes, dans un bouleversant bruit d'os brisés et dans la lumière aveuglante des néons industriels qui coulait du fond de la remorque, en un affolant contre-jour. Les deux filles portèrent leurs mains à la tête, pour se protéger autant que pour contrôler les ravages de la lame. Ou plutôt par simple réflexe. Les deux hurlements se confondirent. Le type réarma son bras et, posément, frappa en plein milieu du front de chacune des filles, qui s'affaissèrent, foudroyées, comme des bêtes à l'abattoir. Un sang épais et noir avait jailli et s'étalait sur le sol ; Magdalena tomba à genoux, dans la mare brunâtre. Elle leva les yeux. Une autre fille venait d'être frappée au niveau du cou et un geyser sanglant fusait de sa carotide éclatée. Le type soufflait, en frappant sur sa gauche et sa droite, à la manière d'un joueur de tennis alternant coup droit et revers. Une fille qui se tenait contre une des parois hurla et se précipita vers l'issue à l'arrière de la remorque. Le type au fusil automatique leva à peine son arme et lâcha une rafale. Deux coups, puis un troisième, légèrement détaché des deux premiers. La fille fit une embardée terrible, fauchée par l'impact presque à bout portant des munitions de guerre. Elle sembla voler vers le bout de la soute, dans une brume de sang.

Toujours à genoux, Madgalena porta instinctivement les mains à ses oreilles. Les détonations avaient empli le camion de ouate. Elle était dans une immense balle de coton, n'entendant plus rien. Autour d'elle seules deux filles étaient encore debout. Tétanisées. Figées comme des mannequins de grands magasins. Une odeur de tissu brûlé flottait dans l'air. Elle la trouva presque agréable. Tout comme elle trouvait agréable cette douceur qui imprégnait doucement ses

genoux, ce sang tiède qui s'épaississait déjà. Elle releva le menton, attendant le coup, le sollicitant, presque. Tout, plutôt que d'attendre une minute encore dans cet abattoir monstrueux. Elle croisa le regard du tireur et vit la main se lever. Dans ce silence absolu, elle eut le temps de penser à Karlikowo, à Mme Ambroziak et à son chat Yulek, qui devait traîner sur un toit, tout au bout de…

1. *Prewencji Policji*.

33

Témoignages

1001Ebooks

Elle s'était levée tôt. Andy avait filé aux petites heures, réveillé par un appel du Crime Command. Il était parti sans rien avaler. Il avait laissé des instructions pour le type qui allait venir changer les cylindres des serrures de leur porte d'entrée. « Simple précaution », avait-il murmuré.

À peine au *Bumper*, Lynn se jeta sur sa boîte mail. Il y avait une vingtaine de messages relatifs à son appel sur l'identité des deux personnages du Polaroid.

> « Reconnu cette connasse. Reconnu les deux. Deux petites enflures de Belvedere Road, qui foutent le merdier dans l'immeuble. Celui qui les a épinglés mérite une médaille. »

> « Ce *serez* pas aux journalistes de nous *filez* l'info plutôt que de demander à nous autres ce *qu'y* se passe ? Média pourri *come* les autres. »

« À mon avis, la fille pourrait sous toute réserve s'appeler Magdalene Hobson, du Pecker Ensemble, Folkestone Gardens, dans Deptford. Mais sans certitude. Elle me paraît plus rousse, en fait. Ça serait une sacrée coïncidence que ce soit Magdalene Hobson, non ? »

« Angleterre, tu restes là sans bouger pendant que les Pakos et les Syriens enferment et assassinent tes gosses ! Lève ton cul, bordel. UK ! UK ! UK ! »

Lynn abandonna. Il y en avait jusqu'en bas de l'écran et le découragement l'emporta. Elle se leva et marcha jusqu'à la machine à café. Tessa Wiggins engueulait quelqu'un de son portable. Grant passait un savon à un jeune type de la pub. Une matinée normale du *Bumper*. Elle avala son café, et s'efforça de reprendre.

« T'es bonne, lynn.dunsday@bumper.uk ? Tu pourrais nous mettre ta photo, des fois ? ☺☺☺ »

« Y'a un truc à gagneravec votre devinette ? Des places pour un film ou quoi ? »

34

Migrantes

Le Crime Command arriva sur place bien après les autres services. Les forensics et la police locale avaient déjà largement quadrillé le périmètre. Le superintendant Davies, Andy Folsom et le sergent Caldwell regardaient, d'un œil désolé, deux légistes pulvériser du Lumicyano[1] sur le sol de la remorque du camion. Les techniciens recherchaient la présence d'empreintes et d'éventuelles traces ADN avec des précautions de moines copistes. Des flics du Kent faisaient les cent pas. Ils avaient tendu une *police line* sur un périmètre trois fois trop large. Il n'y avait aucun badaud alentour. Le sergent de la police locale parlait à Davies avec le même respect que s'il s'était adressé au ministre de l'Intérieur en personne.

— Sûr que c'est pas un truc pour la police du Kent, monsieur. Trop de morts d'un coup. Trop de morts au même endroit, monsieur.

— C'est pourtant vous qui vous occupez des merdes avec le tunnel, non ? Et ce camion sort tout droit du tunnel, à ce qu'il me semble, jeta le superintendant Davies en désignant l'immatriculation slovène du poids lourd.

— Exact, monsieur. C'est la police du Kent qui se tape les histoires de migrants, de Shuttle et tout le binz autour, j'veux dire,

monsieur… Mais je vous laisse regarder dans la remorque pour décider s'il s'agit de migrants ordinaires.

Andy attendit que les techniciens finissent leurs relevés. Il s'approcha enfin. Il avait entrevu le premier corps sur le bord de la remorque. Les jambes pendantes et le torse en équilibre sur le plancher du camion. L'horreur. La fille avait été quasiment coupée en deux par un tir rapproché de gros calibre. Il emprunta l'escabeau que les gars du Forensic avaient dressé et se hissa dans la remorque. Le charnier continuait. Improbable, mais terriblement réel. L'odeur de sang était insupportable. Il vit les quatre filles mortes éparpillées comme des quilles dans la caisse du semi-remorque. Littéralement massacrées. Une à l'arme automatique, déchiquetée par les impacts. Trois autres à l'arme blanche. Andy n'avait jamais vu ça. Peut-être sur les images d'archives. Des crimes anciens, des règlements de comptes à la hache entre fermiers du Lincolnshire, ou les filles de Jack l'Éventreur. Et encore… Avec quoi le ou les types avaient bien pu faire *ça* ? Des hachettes, des machettes, ou un piolet de glacier ? Un carnage. Les filles étaient toutes jeunes, moins de 25 ans, estima-t-il à travers leur maquillage de sang. Peut-être même, au gabarit d'une ou deux, bien plus jeunes que ça. Il ressortit de la remorque et faillit glisser de l'escabeau. Non, il n'avait jamais vu ça. Il croisa le regard de Davies, qui avait fait une inspection rapide juste avant lui, et il lut dans les yeux de son supérieur que lui aussi était bouleversé. Il vit Caldwell qui s'apprêtait à monter à son tour et d'un geste, essaya de l'en dissuader.

Folsom se rapprocha de ses collègues du Kent. Il voulait parler. Mettre des sons et des mots sur cette horreur. D'après les témoignages de flics de la route, le camion était tombé sur un contrôle. La veille au petit matin. À une dizaine de kilomètres de là, sur une aire de la M20, entre Folkestone et Londres. Depuis des

semaines, la grève des douaniers français liée au Brexit obligeait la police des frontières anglaise à renforcer ses contrôles.

— En ce moment, la Russie pourrait faire entrer au Royaume-Uni la moitié de ses stocks de gaz innervant, jugea le sergent du Kent. Personne n'y verrait rien ! Les collègues ne se sont pas spécialement méfiés. C'était juste un contrôle de routine…

Le chauffeur du semi avait littéralement reculé sur la Ford Focus de la patrouille et broyé tout l'avant. Moteur et train broyés. Les flics avaient été dans l'impossibilité de suivre le camion et avaient lancé l'alerte radio. D'après des témoignages, le semi serait sorti de l'autoroute du côté de Hollingbourne, puis se serait perdu dans la campagne. On suppose que le ou les types qui le conduisaient avaient abandonné le camion dans cet entrepôt de louage qu'ils devaient connaître, après avoir liquidé des filles. Après, ils s'étaient fondus dans le décor. *Ils ont abandonné leur cargaison,* songea Andy. Comme un dealer balance en urgence ses sachets de coke dans un chiotte de bar. Une marchandise, dont on se débarrasse sans plus d'état d'âme que pour un stock de viande avariée ou de faux sacs Dolce & Gabbana…

Ne jamais parler à Lynn de ce que je viens de voir. Surtout, ne jamais en parler.

1. Révélateur fluorescent de traces latentes et d'empreintes, composé de molécules de tétrazine et de cyanoacrylate.

35

Sexshop

— Vous trouverez rien de répréhensib' là-dedans, m'dame, lança soudain le jeune type qui tenait la caisse.

Depuis près d'une demi-heure, il ne l'avait pas lâchée du regard. Une fille. Seule. Qui traînaille dans un sexshop merdique comme le Blue Line de Slough, il n'avait pas l'habitude. Ça sentait la fliquette à plein nez. Il avait hésité à la brancher, mais il s'était dit qu'il ne fallait pas non plus croire au Père Noël. Il l'avait regardée retourner les jaquettes des Blu-ray et des DVD, glisser sans apparent état d'âme du rayon « Gros seins » au rayon « Cuir/bondage » et même s'arrêter un instant sur le coin « Pregnant/lactation ». La nana n'avait peur de rien, on dirait. Indiscutablement une flic.

— Non, m'dame. Rien d'illégal. Tout du bon porno réglementaire. Pas de spécial-illégal… P't'être même qu'en cherchant bien sur l'emballage, on pourrait trouver un tampon d'approbation de la reine d'Angleterre et de la famille royale…

Le type étouffa un gloussement satisfait. Lynn s'approcha. Le jeune gars avait le front constellé de petits boutons, pas acnéiques, plutôt le genre allergie. Elle le fixa :

— J'ai le genre de la fille qui cherche des trucs spéciaux ? Des trucs genre spécial-illégal ?

Elle avait adopté un ton presque jovial. Aucune agressivité ni ironie.

— Ben p't'être bien… J'ai connu des tas de gens spéciaux depuis deux ans que je suis là… Des types, et des gonzesses, aussi. Moins, mais y'en a… Mais j'dirais que vous avez surtout le genre de la flic qui cherche à faire un repérage avant une bonne descente avec saisie… Pas vrai ?

— Ah ouais ? Et qu'est-ce qui justifierait une bonne descente dans un sexshop de Slough ?

— Ben disons… J'sais pas.

Le type hésitait.

— Disons que tu sais ? fit Lynn, amusée.

— Alors j'dirais… – Le jeune type hésitait toujours. Il se demandait s'il y avait du galon à prendre ou une sale soirée à gagner. Il se décida. – J'dirais qu'vous recherchez du matériel polak ou rusky. Genre avec des gamines…

— Du matériel polak ?

— Bon, faites pas la débile, m'dame : du *teen porn*. Le genre de trucs que les Popovs et les Polaks bricolent en HD, avec les filles qu'ils ramènent de leurs steppes. J'fais pas ça. Pas envie de fermer le rideau, moi. Vous trouverez pas ça en sexshop, m'dame… J'fais pas dans le truc illégal-crade.

— Je crois bien avoir vu par là-bas – Lynn désigna le rayon « Pregant-Lactation ». – deux ou trois films qui seraient susceptibles de présenter une image dégradante de la femme et, vaguement, de porter gravement atteinte à la dignité humaine. « Crade », comme qui dirait. Je me trompe ?

Le type ne semblait pas avoir perçu l'ironie, cette fois. Il bafouilla :

— Y'a rien d'illégal. Pouvez vérifier. C'est tout du bon porno français ou allemand. Pas un truc de Popov…

— Vous pouvez me parler un peu plus de ce *teen porn* des Polaks ?

— Vous savez de quoi j'parle : du *rape* réaliste. Des gamines qui se font détruire en gang. Des mineures, peut-être bien. J'vends pas ça.

— C'est quoi cette histoire de Popovs et de Polaks qui tournent du porno HD ? insista Lynn.

— Moi j'dirais que vous le savez déjà… Et que c'est pour ça que vous êtes entrée ici, pas vrai ? Mais je vais jouer au con comme vous et réciter ma leçon : des réseaux… Des pauvres cloches de gonzesses qu'ils font venir de l'Est pour du boulot et qui se retrouvent à oil-pé dans des studios à faire des passes ou des vidéos. Vous cadrez bien l'idée ?

— Qui les fait venir ?

— Bordel à queue ! Vous êtes pas une flic, OK : ça se voit… Vous êtes une reporter ? Vous bossez pour *Time Out* ou un canard bobo de Camden ? Vous mentionnez pas ma boutique, ni rien… Qui les fait venir ? Les Princes ! Ces loufiats en costard Paul Smith, avec des pompes à lacets orange ou bleu ciel… Ce sont eux qui font bosser ces filles… Ces mecs se font des couilles en or. Merde. Tout le monde sait ça à Slough ! Vous mentionnez pas ma boutique, hein !

— Aucune chance, j'ai pas envie de vous faire de la pub. C'est quoi votre prénom ?

Le type la regarda. Des plis d'anxiété traversaient son front couvert de minuscules boutons. Ses yeux, par contre, semblaient presque joyeux. Il hésita puis lança :

— Tyler. Mais ça ne sort pas non plus dans votre canard. OK ?

— Aucune chance, répéta Lynn. Écoutez… – Elle tendit sa carte de visite du *Bumper*, avec son mail et son portable. – Si vous avez des trucs, je sais pas, sur l'histoire de Slough…

— *L'histoire de Slough ?*

— Ouais. Sur cette fille du Moon & Spoon, genre, vous m'appelez ?

Le type jeta un regard sur la carte, s'arrêtant sur le logo :

— Le *Bumper* ? J'crois bien avoir été surfer une fois ou deux sur votre site… Un peu trop intello pour moi, mais on dit que vous sortez des bons trucs…

36

Orcs & Princes

Le soir, pendant que le type de LockService finissait de poser les nouvelles serrures, elle en avait parlé à Andy. Qui confirma vaguement. Oui, il y avait eu des signalements. Des recherches. Sans suite, la plupart du temps. Des filles venues en touriste, des filles au pair ou des étudiantes en commerce international. Certaines avaient vraiment disparu.

— Tout le monde s'en fout, en vrai, si tu veux mon avis…

— Comment ça, « s'en fout » ?

— D'abord les proches, la famille… On n'a même pas enregistré une demande de recherche sur cent disparitions… Le consulat se marre quand on leur fait passer un dossier de disparue.

— Tu veux dire que la police ne les recherche pas ?

— Oh si ! – Andy prit sa voix contrefaite de faux détective américain. – On a fait établir des avis de recherche, tu en trouveras dans tous les postes de police. Des fiches, la plupart avec des portraits qui datent de dix ans… ou sans portrait du tout… Nadia Machinski… Eva Truckova et je t'en passe…

— Tu ne vas pas me dire qu'elles se sont évaporées…

— Ces nanas ne s'évaporent pas : elles changent de tête, elles changent de nom. C'est tout… – Andy la regarda. – Je vais te donner

un tuyau… Un truc dont tu feras ce que tu peux. On a le nom de « scène » d'Anna Kaczor…

— Le « nom de scène » ?

— Le nom qu'elle utilise dans les films porno. Ces trucs SM dont Langan a parlé. Tania Berg.

Andy lui montra quelques portraits de filles, des copies d'écran issues de vidéos. Les images avaient toutes une dominante bleutée et une pixellisation importante, mais on reconnaissait assez bien la fille. La blonde aux traits épuisés. Elle avait simplement l'air encore plus éteint.

Lynn s'attarda sur chacune des images, impassible.

— Tu sais comment s'appelle cette série de films ? *Stand & Suffer*[1] *!*…

Lynn poursuivait son observation des clichés. Mis à part la mascarade SM de sa tenue, Tania Berg ressemblait à plein d'autres filles. Pâle. Sans doute un peu trop maquillée. Et le regard semblait plus flou que la normale, de désespoir accumulé ou de drogues.

— Tu comprends maintenant pourquoi elles disparaissent, changent de visage, de nom ? Pourquoi elle se fondent dans le décor ? Elles arrivent pour faire un stage de manager en prêt-à-porter, ou pour bosser dans une agence de voyages… Elles s'imaginent en petit tailleur Michael Kors à faire les belles, et les voilà en soutif sur des pop-up de films de cul… Tu changerais pas de nom, toi ?

Lynn le fusilla du regard. Elle lança, d'une voix coupante :

— Et vous laissez glisser ? Vous ne cherchez pas plus que ça à intercepter les salopards qui montent tout ça, ces espèces de macs ?

— Tu connais les hiérarchies dans ce milieu ?

— Quelles hiérarchies ?

— Les mecs qui organisent ça, *ces salopards*… Ceux qui font venir ces filles de l'Est. Tu as les Orcs et les Princes.

— Explique ! J'ai vaguement entendu ces noms-là.

— Les Princes, ce sont les petits patrons. Ceux qui se font du blé sur les filles…

— Les macs…

— Ouais, si on veut. Ils organisent les transports, trouvent les escales, les relais, les planques, les chauffeurs. Des petits patrons, je te dis, des logisticiens…

— Des types de chez nous, ou des…

— Non ! coupa Andy. Essentiellement des types qui viennent des mêmes pays que les filles. Enfin, des Russes et des Polonais. Des Albanais, aussi, et quelques Roumains.

— Et les Orcs ?

— Tu les as déjà vus… Ces sales gueules dont tu parlais dans ton papier… Ces crânes recousus, ces loufiats qui traînent dans Slough… Ces balaises… Tu comprends tout de suite pourquoi on les appelle les Orcs…

— Les tontons macoutes du régime…

— Voilà. Voilà sur quoi on tombe quand on fouille dans cette merde… Et puis évidemment, quelque part, tu as les gros bonnets. Comme partout. Comme dans toutes les organisations… Ceux que le Vice Unit cherche à coller devant un jury, mais qui sont glissants comme des savons tombés au fond de la baignoire.

1. *Supporte et souffre !*

37

Lulubelle

Blogueuse cède un million de likes !

Je sais que ça, ça t'est arrivé aussi : tu te lèves, tu files aux toilettes et en passant, tu vois une ombre qui glisse dans le miroir de chez Pied en Cape que tu as eu la bêtise de poser à l'entrée de la salle de bains. Tu croyais acheter un miroir-mon-beau-miroir ? Ben non, c'est Susan Boyle, qui cherche à te doubler par ta gauche ! Hallu ? Même pas ! Tu crois que je grossis le trait ? Non : je grossis tout court !

Là, tu te dis que ce serait merveilleux que ce volcan qui crache ses cendres sur l'Europe vienne rapido obscurcir le tableau. Oui, OK. L'ombre de Susan Boyle, c'est toi. Il faut bien admettre que depuis Noël – rappelle-moi combien de semaines ça fait ? –, tu n'as pas vraiment abandonné le régime *panic food*. Chocolat. Chocolat. Chocolat. Tu as laissé les calories fondre sur toi. J'en entends qui disent – je le sais, je lis vos *comments*, les filles ! – que plus je prends des centimètres et des centigrammes, plus j'ai d'abonnées sur mon blog. Tu parles… Tiens, je t'échange 100 000 likes contre une taille 38 tout de suite ! Et si tu arrives à me faire rentrer dans le petit

slim fit satin mauve de Prince, je te cède carrément le million de ♥ et de pouces levés.

Bien, les filles : on n'est pas là pour pleurnicher. Mais pour agir. Demain, j'assèche la marée de chocolat noir et je revends mon miroir Pied en Cape sur Amazon. Il faut bien commencer quelque part, pas vrai ?

Et pour la balance à kilos, j'ai vu un truc sur Internet : paraît que si tu te pèses en talons hauts, tu perds entre 2 et 3 % de ton poids. Ça se tente, ça, non ?

Prenez la vie comme elle vient, pensez bien à vous et soyez plus braves que le mauvais sort !

PS : La semaine prochaine, je m'attaque à cette épilation bikini au miel dont tout le monde parle. Je ne vous cacherai rien ;-)

Et quant à celles qui trouvent – et qui le disent dans les commentaires en bas de la page – que je ramène un peu tout à mon nombril, juste un détail qui ne vous a pourtant pas échappé : je suis une blogueuse… Le MOI est le flagship de ma petite entreprise. Point barre.

© Lulubelle 2019

38

Philosophie

Lynn arriva un peu tard au *Bumper*. Elle croisa Grant, d'humeur absolument joviale.

— Tu sais quoi, Lynn ? Ton dernier papier sur Slough a été retweeté 87 000 fois. Et le précédent, 78 000… « Terre promise » est entré ce matin dans les cinq plus partagés en ligne… C'est pas top ? Lynn Dunsday est de retour, chérie !

— J'étais partie où, Tony ? Sérieux, je ne me suis pas vue disparaître…

Grant s'éloigna en riant de sa boutade. Il ne riait jamais d'ordinaire. Seulement de ses plaisanteries à lui. *Mauvais signe*, se dit Lynn. *Quand un mec comme Grant est joyeux, ça sent l'orage à plein nez.* Elle se cala dans son box et se mit à parcourir les réceptions du matin. Il y avait un mail de Trevor Sugden. Il était revenu d'Écosse. Il les invitait, Andy et elle, à déjeuner chez lui.

Elle se mit à taper :

> Ouiii ! Avec grand grand plaisir Trevor. Mais haggis ou pas haggis??? Nous apportons du vin français. Ce bourgogne blanc que vous aimez ! À samedi !

Elle était radieuse. Trevor lui manquait réellement. L'idée de le revoir la transportait. Elle revint sur l'écran. Deux mails attirèrent son

regard. Ils portaient le même titre, étaient tous deux marqués du drapeau *X-Priority* et leur en-tête était signalé par une singulière couleur brune, semblable à de la rouille, ou à du sang séché. Elle cliqua, sans s'attendre une seule seconde à ce qu'elle allait découvrir :

> Un peu de philosophie – Part. 1
>
> Bonjour miss Dunsday. J'ai vu avec joie que vous cherchiez à identifier mes petits pensionnaires. Les photos sont très ressemblantes, et j'ai immédiatement pensé que je pouvais vous apporter quelques éléments d'information. Les deux sont à l'abri chez moi. Pas de soucis. Plus la peine de les faire rechercher. J'ai la fille et le garçon. Occupons-nous d'elle d'abord. (En tout cas, c'est comme ça que j'ai fait, moi : je me suis occupé d'elle *d'abord.*)
>
> Voilà, miss Dunsday, ce que j'ai commencé à dire à la fille une fois que je l'ai séparée du gamin : « Salut ! Salut, salope ! Tout va bien pour toi comme ça ? Pas sûr, hein ? Les mains attachées et la bouche comprimée au ruban adhésif industriel. Un peu désorientée et effrayée, j'imagine… Parfaitement normal, vu les circonstances. Dans un premier temps, il n'y a qu'une chose à faire : fermer ta gueule et écouter ce que j'ai à dire. Pas vous, miss Dunsday, hein ? C'est à elle que je parle, on se comprend ? Donc je lui ai dit comme ça : ce que j'ai à dire a pas mal à voir avec ta situation. Je vais t'expliquer en détail pourquoi tu as été kidnappée. Je vais te dire aussi ce qui va t'arriver et combien de temps tu vas rester ici. Bon. Tu es là contre ton gré, c'est une chose établie. Tu ne sais pas où tu es, tu es seule et totalement sans défense. Et tu ne sais pas ce qui t'attend. Bon, ce qui est sûr, c'est que tu te fais dessus. Je vois que tu as essayé de desserrer tes poignets et tes chevilles : rien à faire, pas vrai ? "Duct Tape, l'adhésif technique n° 1", comme dit la pub. Le mieux est de voir ce qui se passe ensuite. Tu te dis peut-être que tu es tombée dans un sale plan, et que tu vas sans doute être violée, et putain : tu as sacrément raison ! Tu vas être sacrément violée, à peu près de toutes les manières imaginables. Pour aller vite, disons que le statut qui te va le mieux à présent, ce serait "esclave sexuelle". Un nom à la con, pas vrai ? Ouais. Mais c'est ce qui décrit le mieux ce qui t'arrive. Et si ça sonne un peu bizarrement, c'est parce que tu n'es pas habituée à l'expression. Pour moi, ça va. C'est un truc auquel je me suis fait. Il va falloir que tu t'y fasses aussi. Même si je peux déjà t'annoncer que tu ne vas pas aimer des masses. Et ça, c'est bien la dernière chose dont j'ai à foutre. Première chose : tu n'as pas une seule seconde le choix. C'est comme ça. Tu es là par contrainte, et tu vas rester là et faire tout ce qu'on te demandera de faire par contrainte. Point barre. Tout le reste est du bla-bla-bla. Tu es coincée ici, tu es aussi démunie qu'un animal en cage, et tu vas être utilisée et abusée autant que je le

souhaiterai. Jusqu'à ce que j'en aie ras le bol de voir ta gueule. Voilà la seule variable : mon désir de ne plus voir ta sale gueule dans les parages… Ça arrivera. La seule chose à caler ensemble, c'est quand et comment ça se passera. D'ici là, la seule chose qui te concerne, c'est de satisfaire quelques désirs particuliers. »

Quelques explications en plus ?

Lynn resta scotchée devant son écran. Elle était partagée entre le besoin de relire intégralement ce qu'elle venait de parcourir en hâtant de plus en plus sa lecture au fur et à mesure qu'elle avançait dans cette monstruosité, et l'urgence de lire le second mail. Elle cliqua sur l'en-tête et le texte suivant s'afficha.

Un peu de philosophie – Part. 2

Alors allons-y pour les explications, miss Dunsday. J'ai dit comme ça à la fille :

« Je suis assez sévère dans le choix des filles que j'emmène ici. D'autres ont occupé ta place, et je pense que le ruban adhésif que tu as sur la gueule provient du même rouleau qu'elles. Pour te dire que je ne traîne pas à remplacer la marchandise… Pas l'adhésif, non… Les filles. Quelques explications donc. Faisons l'inventaire ensemble. Première chose. Les évidences :

— Tu es une fille. (Je n'ai rien à foutre des enculés de pédos qui se tapent des gamins. Pas mon truc. Et je te dirai plus tard pourquoi tu t'es réveillée avec un ado de 14 ou 15 ans à côté de toi. Mais plus tard.)

— Tu es une fille plutôt bien roulée, plutôt jeune, voire très jeune. Là-dessus je n'ai pas de réserve… En général, je choisis des adolescentes, 12, 13, 14, allez ! jusqu'à 19 ou 20 ans. Ce que j'aime, ce sont des nanas déjà développées sexuellement, mais de petite taille. Faciles à manipuler et faciles à entraîner. »

Toujours là, miss Dunsday ? Je vais vous raconter une chose qui peut faire tilter les habitués de votre canard en ligne : quand je ne trouve pas de gamine comme je viens de décrire, je vais chasser sur un terrain particulier. Les boîtes gays. Les boîtes à lesbiennes. Les gougnottes font d'excellentes recrues. OK, un peu plus âgées, mais souvent aussi vierges que des ados, et sans risques de maladies sexuellement transmissibles. Tout bénéf'… Je reviens rarement les mains vides de ce genre de « chasse », miss Dunsday. Pourquoi ? Parce que le monde est ce qu'il est, empli de gougnottes à en craquer, et parce que les villes aujourd'hui, les villes et les rues sont pleines de petites salopes comme je viens de décrire et qu'il n'y a quasiment qu'à se baisser pour en ramasser une. Et à l'usage, je dirais qu'il n'y a pratiquement aucun risque à le faire et rarement de déception à l'usage… « Pour ce qui te concerne (vous suivez toujours, miss Dunsday : c'est moi qui parle à la fille), je ne sais pas exactement si tu es simplement une petite salope ou une petite

gougnotte, et ta catégorie m'intéresse finalement assez peu : tu es là, et tu vas faire l'affaire. »

« Nom de Dieu, murmura Lynn entre ses dents. Nom de Dieu… Qu'est-ce que c'est que ça ? »

39

Polonia Fidei

Le père Tad Rakowski la reçut dans un bureau de bois vernis, sous un immense drapeau polonais et un tout aussi immense portrait de Popiełuszko. Les bras croisés, dos au mur, derrière le bureau, un des clones à gros ventre plein de Żywiec attendait, l'air absent, les yeux dans le vague. Le portrait type du garde du corps, attentif et hyperréactif. Est-ce que c'était un des Orcs qu'avait décrits Andy ? Il se lança dans l'entretien, visiblement très à l'aise. Son anglais de cours du soir ne le gênait pas. Sans doute avait-il déjà servi le sermon qui allait suivre à d'autres journalistes avant elle. Lynn fit mine d'être parfaitement concentrée. Elle posa sa première question et garda son regard fixé sur son interlocuteur. Celui-ci avala un peu de salive. Ses yeux s'égarèrent un instant, et revinrent sur Lynn :

— Vous savez, les gens qui sont ici, dans cette paroisse, dans ces locaux, *je connais les tous*…

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Le prédicant qui intervient dans les sermons, qui dirige spirituellement les équipes de terrain, c'est mon ancien aumônier. À Gdansk… Aux chantiers navals, *vous avez entendu parler…* Quelqu'un *d'absolument très remarquable*. Absolument. Il a très bien connu le père Popiełuszko. Il a travaillé avec lui… Vous imaginez bien

que s'il a travaillé pendant des années avec quelqu'un comme Popiełuszko, il n'est pas un brigand ! – Il rit, en basculant sa tête vers le dossier de son siège, comme s'il venait d'en sortir une vraiment bien bonne. Il se mit immédiatement à faire aller son fauteuil à gauche et à droite, sans doute en frottant ses souliers sur le sol. Il répéta. – Ce n'est très certainement pas un brigand…

Et il se remit à rire, un peu plus fort.

— Père Rakowski, je vous répète ce que je vous ai demandé en commençant : j'ai rencontré quelqu'un qui pense que certaines des personnes qui fréquentent votre salle, dans Slough, seraient des membres de la Jeune Garde…

Silence. Le père Rakowski ne riait plus. Il la fixait, et ses yeux exprimaient une sorte de menace, juste naissante mais bien présente. Comme il ne se décidait pas à répondre, Lynn enchaîna :

— Vous savez ce qu'est la Jeune Garde ? C'est une sorte de milice constituée essentiellement d'immigrés polonais, plutôt violente, qui agresse des immigrés noirs ou moyen-orientaux. Il y a eu des morts, à Hammersmith. À Ealing… Des Noirs. Des gens du Moyen-Orient. Une jeune femme, aussi… Parce qu'elle était gay.

— Mademoiselle… Nous sommes des catholiques, des gens des Évangiles… Il ne faut pas confondre Polonia Fidei et vos… énervés de la Jeune Garde. Je vais vous dire une chose… Notre lieu de réunion et de prière, il a été attaqué plusieurs fois. Encore en décembre de l'an passé. Et souillé. Par des salopards de petits nazis – il prononça « nadddzi » – de UKIP, qui nous traitent de sous-hommes…

— Bien. Je note ça, monsieur Rakowski.

Elle avait abandonné le « père ».

— Vous savez, *madame* – lui aussi avait troqué le « mademoiselle » pour le « madame » –, nous ne faisons *aucune*

politique. *Nous ne faisons pas la politique*, du tout. Aucune sorte de politique… Vous savez combien il y a *des citoyens polonais*, dans la ville de Slough ?

— Pas loin de dix mille je crois…

— Eh bien… *Peut-être que tiers* de ces gens-là fréquentent, ou ont fréquenté notre association. Vous croyez que ce sont des brigands, eux aussi ?

Lynn hocha la tête. Machinalement. L'autre poursuivit :

— Si vous voulez… nous sommes attentifs aux souffrances de nos concitoyens, et nous travaillons à leur salut, sur cette terre comme au Ciel.

Il avait pointé son index vers le plafond et, le rapprochant de sa tête, il le fit bizarrement glisser le long de sa joue.

— Y compris, fit Lynn, quand vos concitoyens viennent d'Afrique ? Ou du Proche-Orient ? Du Kenya ? Du Zimbabwe ? De Somalie…

Elle entendit dans sa tête l'écho de ces voix qui mugissaient, l'autre fois, dans cette salle paroissiale glacée. « Assez de Zimbabouins ! Kényans et Zimbabouins, dehors ! »

— Vous n'avez pas *comprris*, madame… Pas *comprris* ce que je *rraconte*… – Étrangement, son accent avait soudain pris une teinte slave. Les « r » se mirent à rouler, dans sa bouche. Il chercha à les polir, et y parvint. – Rappelez-moi votre nom, madame… *Dunsday* ? – Il y eut une nouvelle fois un éclair demenace dans les yeux du père Rakowski. – Vous n'avez pas bien compris ce que je vous explique : *nous ne faisons pas d'idéologie*. Pas de politique ! L'origine raciale des individus est sans signification, pour nous. Sans aucune signification…

Un sourire sinistre se posa sur ses lèvres. Visiblement, il savait qu'elle ne le croyait pas et il allait mettre fin à l'entretien. Il cherchait sans doute la manière la moins impolie et la moins suspecte.

Il finit par émettre un rire aigu qui résonna, sinistre, sur les meubles de bois verni.

— Vous me voyez avec un blouson en nylon noir et un taser en train de maltraiter un petit garçon africain dans une rue sombre ? Vous me voyez en train d'envoyer des bouteilles d'essence dans un bar d'homosexuels de Camden Town ? Allons…

Il rit à nouveau. Lynn regarda Tad Rakowski et le type qui se tenait légèrement derrière lui, dont les muscles de tueur d'abattoir gonflaient les bras de chemise. Oui, elle se mit à les voir distinctement, en effet, maltraiter tous les deux à coup de taser un groupe de migrants décharnés à la sortie d'un squat. Ou encore lancer un chien féroce sur une gamine un peu trop bronzée à leur goût. Elle s'attarda sur le gros type, qui semblait chercher quelque chose dans sa bouche avec sa langue, en émettant des bruits humides. *Est-ce que les dirigeants d'une association catholique dévouée au salut des âmes ont besoin de gardes du corps ?* Elle focalisa à nouveau son regard sur Tad Rakowski. Il riait toujours, dans son costume de viscose gris violine, avec sa cravate bleu électrique en soie synthétique. Il la fixait en maintenant la tonalité haute de son rire et en ralentissant juste le rythme, comme un disque qui freine lors d'une panne de courant. Elle plongea dans son regard et elle comprit qu'il avait parfaitement vu, lui aussi, ce qu'elle pensait.

Lynn Dunsday installa sur son visage le même genre de sourire que son hôte, et lança :

— Avez-vous entendu parler de tournages clandestins, *mon père* ? – Elle avait appuyé sur l'expression. Sans attendre de réponse, elle enchaîna. – Des tournages porno-crades ? Du *teen porn* ?

— *Teen porrn* ?

La voix avait de nouveau viré, et les « r » se mirent à rouler comme des pierres d'un ravin.

— Oui. Des trucs avec des mineures. Du *rape* en HD ?

Le type était devenu aussi blanc qu'une aube de communiant. Il grinça :

— Des *tourrnages* ?

Son accent d'espion russe ressurgissait comme un fou d'une trappe.

— Oui : du *rape* réaliste, avec des mineures ? Et des types un peu dans le genre de celui-ci…

Lynn désigna le balaise, toujours collé au mur. Il n'avait pas bronché. Soit il ne répondait qu'aux ordres directs du Saint-Père, comme les chiens de meute, soit il ne comprenait pas l'anglais. Lynn se leva.

— Merci de votre accueil, père Rakowski.

Elle lui tendit le bout de ses doigts par-dessus le bureau et se détourna. Le gros type se mit en mouvement et l'accompagna jusqu'à la porte, qui ressemblait à celle d'une chancellerie, rembourrée et tapissée de clous dorés. Elle remarqua que ses chaussures grinçaient au rythme de sa marche.

40

Les Rois clandestins

Dans le monde invisible
Publié à 10 h 55
Par Lynn Dunsday

Bienvenue dans le nouveau monde. Ici, tout change. Tu le remarqueras tout de suite : les bières n'ont pas les mêmes marques que chez nous. Sur ton sac de courses, il y n'a plus écrit MARKS & SPENCER ni SAINSBURY'S, mais MLECZKO. Oui. On parle une autre langue et les classes sociales sont bouleversées. Classes moyennes, aristocrates, prolétaires : tout ça n'existe pas à Slough. Ici, dans le monde dont je veux te parler, il n'y a plus que des Princes, des Orcs et des esclaves. Un peu de clergé aussi, mais ceux-là ressemblent à des figurants d'un film en costume. Pour le clergé, on verra plus tard. Commençons par les esclaves : en général ce sont des femmes. Ils les ont fait venir de loin, comme du bétail dans des camions-cages. Les Orcs sont les forces vives, les combattants. Ceux qui permettent au régime de tenir en place. Les tontons macoutes au service des Princes. Les Princes sont des vrais princes. Ils ont des belles fringues, souvent avec les marques bien apparentes. Des belles godasses montantes de chez Grenson. Des voitures allemandes avec des plaques récentes. Des coupes de cheveux à 200 livres. Des mains soignées et des ongles faits, presque comme des princesses. Non, il n'y a rien d'équivoque chez eux. S'il y a bien un truc qu'ils ne veulent pas dissimuler, c'est qu'ils sont pleins de fric. Des vrais princes… Princes mais pas rois. Car dans ce monde secret de Slough – oui, le Slough que tu connais, Slough, Berkshire, 30 km de Buckingham Palace, juste après les aires de pique-nique de Black Park – il existe des Rois clandestins. Ceux-là, on ne les voit pas. Mais ce sont eux qui donnent leurs ordres aux Princes. Ces Rois tiennent leur pays. Dans notre monde à nous, on les appellerait des gangsters. Assassins, maîtres chanteurs, trafiquants, mafieux, violeurs, tortionnaires : choisis ce que tu veux dans le sac à

Scrabble du crime. Tu tomberas toujours pile. Ces types-là jouent à tout. Ils tuent, violent, rançonnent, trafiquent. On ne les voit jamais. Ils laissent leurs Princes et leurs Orcs arpenter les trottoirs et se rougir les mains. Personne ne parle d'eux. Tu te souviens ? Silence. Le silence et la peur que j'ai décrits la dernière fois. Ça marche : dans le monde visible, ils n'existent pas. On devine simplement leur présence par le mouvement diffus des autres. Comme ces astronomes qui ont découvert l'existence de planètes invisibles par les perturbations qu'elles provoquent sur d'autres astres voisins. Je suis allée à Slough. Je ne les ai pas vus. Je mentirais si je te disais le contraire. Mais j'ai senti leur vibration dans l'ombre. Là-bas. Crois-moi. Ils existent. Est-ce que ce sont eux qui ont fait assassiner Anna Kaczor, la fille du pub qu'on a retrouvée avec un tournevis dans le crâne et dont je t'ai déjà parlé ? Est-ce que ce sont eux qui tirent les ficelles dans ces quartiers suburbains où tout est chamboulé ? Est-ce que ce sont eux qui organisent des convois de filles venues des pays froids et pauvres et à qui ils enlèvent la seule chose qui leur restait encore : leur dignité ? Tu as envie de dire « oui » à tout ça ? Moi aussi. On va attendre que j'avance encore un peu.

Je ne sais pas ce qu'il y a au bout de la route, mais je te promets que je vais l'emprunter.

41

Mary

Grant avait laissé un post-it sur son clavier :

« Dans le monde invisible »
91 000 retweets !!!
Tu as tes fans au garde-à-vous !

Elle vérifia immédiatement sa boîte. Le dingue n'avait pas écrit. Elle se mit à visionner le site de l'Alliance mondiale contre la traite des femmes. Son téléphone vibra sur le bureau devant elle et la fit sursauter.

— Lynn, c'est Jerry… Jerry Kuntzel.

Kuntzel était journaliste à la BBC. Il travaillait sur une série d'émissions baptisée *Undercover*, dont le principe était d'enquêter en caméra cachée sur différents sujets sensibles. Lynn et lui avaient fait la même école de journalisme à Reading, des années plus tôt, et s'étaient recroisés dans l'enquête sur Jihadi John, le bourreau masqué de l'État islamique.

— Jerry ! Comment ça va ?

— Ça roule. Dis-moi, j'ai peut-être un truc, Lynn. Un truc qui peut t'aider, en fait. Peut-être…

— Super, Jerry… C'est quoi ?

— Je lis tes papiers sur ce truc à Slough. En fait… tu peux, peut-être… je te jure que je sais pas jusqu'où ça peut aller… obtenir le témoignage d'une fille. Une fille qui a fait le trajet. Une Polonaise…

— Super, répéta Lynn. C'est qui ? Et tu la connais comment, Jerry ?

— En fait, c'est la femme d'un pote à la base… Je l'ai connue comme ça…

— OK. C'est qui ?

— En fait, je te dis, c'est la femme d'un copain… Mark. Il l'a épousée. Il l'a sortie de… de la merde dans laquelle elle était.

— Il a épousé une prostituée polonaise, ton copain ?

— Ouais. En fait, il savait pas à la base qu'elle était prostituée. Elle bossait dans un spa, à Turnham Green.

— Ouais, Jerry. Cool. Je peux la rencontrer ? Tu dis qu'elle est venue de Pologne. Quand ?

— Écoute, j'en sais rien précisément. Je l'ai rencontrée par Mark quand je bossais sur la prostitution… Quand Boris Johnson a voulu faire le ménage dans Londres. Il y a cinq ou six ans… Bon, je te préviens d'entrée : à moi, elle n'a quasiment rien dit. Même que dalle… J'ai pas insisté. Mais tu peux tenter ta chance…

— Où je peux la voir, Jerry ?

— Mark tient une librairie alternative dans Notting Hill Gate. À cinquante mètres du métro, à l'angle de Linden Gardens. Tu peux y aller de ma part. Tu passes par lui et tu demandes si tu peux parler à Mary. Dis surtout que c'est par moi, hein !

— Linden Gardens, à Notting Hill… OK, Jerry. Super, merci…

— Tu dis bien que c'est par moi, hein !

— T'inquiète pas. Merci beaucoup.

Lynn raccrocha. Elle ouvrit immédiatement Google Maps et se mit à circuler en Street View dans Notting Hill Gate. Quinze secondes

plus tard, elle zoomait sur la vitrine de The Odd Book. La Google Car avait même peut-être chopé au passage le copain de Jerry, Mark, en train d'arranger ses bacs à livres sur le trottoir. Mais le visage était flouté. On ne voyait qu'un grand type en baskets grises et tee-shirt marine, figé dans un geste vague.

*

* *

Lynn était devant The Odd Book. Elle y était depuis près de vingt minutes, faisant des allers-retours entre la bouche du métro et la boutique. Elle essayait de voir si Mary était là. Elle était sûre que Mark seul refuserait de la lui laisser rencontrer. Même « de la part de Jerry ». Entre femmes, elle avait sa chance. Elle attendait. Elle passait devant la vitrine et jetait à chaque fois un coup d'œil. Mark était assis sur une haute chaise, derrière un comptoir encombré de bouquins et d'affichettes. Impossible de dire si c'était le gars qu'elle avait aperçu sur Street View. Elle était indécise, quand une femme se glissa entre elle et la porte de la boutique. Elle allait entrer. Lynn s'avança légèrement. Elle lança :

— Excusez-moi… Bonjour…

La femme la dévisagea, curieusement. D'abord droit dans les yeux, mais en les baissant immédiatement, gardant le regard fixé sur son épaule gauche. Elle ne parla pas, attendant que Lynn poursuive.

— Vous êtes… la femme de Mark ?

La femme hésitait. Elle vit ses lèvres commencer à s'ouvrir, mais rien ne se passait. Elle restait muette, les yeux toujours accrochés à son épaule. Lynn répéta :

— Vous êtes la femme de Mark ? Je viens de… Je suis une amie de Jerry.

— *Jerry ?* murmura la femme.

Elle avait un vague accent, qui faisait rouler les « r ». Mais ce pouvait être tout autant une trace d'accent slave qu'écossais.

— Jerry. Un journaliste. Un ami de Mark. Vous êtes sa femme ?

— Oui. Que… Qui êtes-vous, vous êtes une journaliste aussi ?

— J'ai besoin de votre témoignage. De celui de votre mari aussi, s'il veut bien me parler… Je ne citerai pas votre nom. Tout restera parfaitement anony…

La femme poussa la porte. Elle la tint entrouverte et lança :

— *Entrrez*. *Entrrez* maintenant…

Cette fois, Lynn en était sûre : les « r » étaient typiquement slaves. Elle pensa au père Rakowski et à la manière dont il avait répété *teen porrn*. On aurait dit une espionne russe dans un film d'espionnage. *Entrrez, je vous en prrie, monsieur Bond*…

Mark était totalement hostile à l'idée. Rien à gagner. Beaucoup trop à perdre.

— Jerry est un sale con, répétait-il. Il a rencontré Mary il y a des mois et déjà, elle avait dit qu'elle ne voulait pas revenir là-dessus. Et moi non plus… C'est une… histoire privée. C'est notre histoire, bordel ! Notre histoire totalement privée.

— Je sais, Mark, insistait Lynn. Je sais tout ça. Mais c'est une histoire qui concerne des tas de femmes. Je voudrais…

— Je me fiche complètement de ce que vous voulez ! Vous entrez dans la vie des gens comme ça, vous… vous m'appelez Mark, on se connaît ? Vous posez des questions, vous remuez des tonnes de…

— Je ne donne jamais les noms. Tout est verrouillé. Pas d'adresse. Rien. Votre vie intime ne…

— Putain, je ne comprends même pas que Jerry vous ait envoyée ici. Ça ne lui pose aucun problème à lui, de donner les noms et les adresses !

— Il m'a juste dit que vous aviez sorti… *Mary* – Lynn regarda la femme qui se tenait à côté de son mari, droite comme un i –, que vous aviez sorti Mary de la merde. Que vous aviez décidé de l'épouser. Je ne connais pas votre…

— On a fait des tas d'efforts pour avoir la paix. Pour disparaître. Pour que Mary disparaisse. Vous n'allez pas tout foutre en l'air avec vos articles à la con !

— Franchement, Mark, je…

— Je suis d'accord.

Lynn se tourna. La femme venait pour la première fois d'intervenir. *Je suis d'accorrd*…

— Je suis d'accord, répéta-t-elle. Je vais vous parler si vous voulez. Mark a raison d'avoir peur parce que je viens de l'enfer. J'ai traversé l'enfer. Mais c'est justement pour ça qu'il faut qu'on sache. Je suis sortie. Mais il y en a d'autres. Après-demain ? Jeudi ? Quelque part du côté de Westminster ? Les quartiers chic et les administrations me rassurent…

— Westminster, bien sûr… Je… Voulez-vous venir à mon journal ? Il est en plein dans Westminster. À cent mètres de la cathédrale de Westminster ! Jeudi ? Jeudi matin ?

42

Encore un peu de philosophie

Le mercredi, au *Bumper*, Lynn relisait ses notes sur les filières de l'Est. Elle venait d'échanger longuement avec un chargé de mission de l'Alliance mondiale contre la traite des femmes. Dans un coin de son écran, elle aperçut la notification de son serveur de mail qui ouvrait une fenêtre. Elle se jeta sur sa souris Bluetooth avec l'appétit d'un chat affamé. Le malade avait envoyé deux épisodes d'un coup.

> Un peu de philosophie – Part. 3
>
> Toujours là, miss Dunsday ? Bien sûr que oui. Je vois que mes mails sont lus. Presque à réception. Je me demande si vous n'êtes pas scotchée devant votre ordi de boulot à attendre de mes nouvelles en vous rongeant les ongles. Donc avançons un peu. J'ai regardé la fille dans les yeux, en écartant bien ses paupières avec mes deux pouces. « Tu vois l'endroit ? Tu vois bien l'endroit ? Complètement insonorisé. Complètement sécurisé. Je n'entre jamais ici sans refermer la porte derrière moi avec les trois points et la clé est sans arrêt sur moi. En général, on sera en tête à tête ici. Sauf si j'arrive à trouver une autre petite salope pendant ton séjour, et alors peut-être bien qu'on fera des parties à trois. Règle : la plus ancienne devient la Première dame. C'est un privilège, parce que la nouveauté est une source de curiosité très forte, et que je m'intéresse davantage aux nouvelles qu'à celle que je connais déjà. Donc tu gagneras un peu en tranquillité si jamais une autre te rejoint.
>
> Avançons encore un peu sur les détails : pas la peine de me gonfler avec tes histoires perso. Vu ton âge, ça m'étonnerait, mais que tu sois mariée, que tu aies des gamins, un deux ou trois gniards, que tu aies un putain de crédit bagnole sur le dos ou un job en or dans la City, je m'en branle à un point que tu n'imagines même

pas, et je ne veux pas en entendre parler. Rien ne m'intéresse chez les filles comme toi, sauf le plaisir que tu es susceptible de m'apporter ici. Soyons parfaitement clairs : ta vie m'importe autant que celle de moisissures sur un tronc d'arbre au fond de l'Amazonie. »

Un peu de philosophie – Part. 4

Maintenant on dirait que le feuilleton vous plaît bien, n'est-ce pas, miss Dunsday. Où en étions-nous ? Ah oui. La fille. Le Duct Tape. Mes petites explications. J'ai continué à développer parce qu'elle ne semblait pas bien comprendre. J'ai dit : « Sûr, tu ne vas pas tout aimer ici. Mais ce qui est sûr aussi, c'est que tu vas t'y faire. Aussi certain que deux et deux font quatre. Tu vas t'y faire et ce ne sera pas ça le plus difficile. OK. Ça va être, disons… inconfortable et même douloureux. C'est comme ça. Tu es la captive et moi je suis le ravisseur. Mauvaise pioche. Qu'est-ce que tu veux : je suis comme qui dirait un prédateur. Toujours en recherche d'une proie. Et manque de bol, il y a des proies partout et comme j'ai dit, faciles à repérer et faciles à maîtriser. En fait, il y a des salopes partout. En train d'attendre le bus dans un coin paumé ; en train de faire un jogging ou du vélo. En train de se balader là où elles devraient pas… Qu'est-ce que je peux y faire ? L'occasion fait le larron, comme je dis souvent. Même si j'ai déjà une petite salope au garde-manger, si l'occasion se présente et qu'il n'y a pas de risque, je la chope.

Avoir le choix, c'est ce qui met du sel dans la vie, pas vrai ? »

43

Le bétail

En arrivant au *Bumper* le jeudi matin, Lynn trouva Mary assise à sa propre place, dans le box. Tessa Wiggins était déjà là et l'avait fait asseoir. Tessa lui jeta un regard interrogateur en désignant discrètement du menton la femme installée avec elle. Lynn s'avança :

— Bonjour Mary. Je suis très heureuse que vous soyez venue. Que vous ayez pris la décision de venir. Vous… voulez un café ? Un thé ou quelque chose ?

En lançant son prénom, dans cette ambiance familière du *Bumper*, Lynn ressentit intensément ce qu'Andy avait raconté. Oui, il fallait qu'elles changent de nom. Toutes. Si ce qu'elles avaient vécu ressemblait ne serait-ce qu'un peu à ce qu'elle commençait à imaginer, il fallait changer de nom. Changer de visage, de look, de vie, presque. Puisqu'on ne pouvait plus changer le passé, il fallait modifier tout le reste…

Et puis Mary a commencé à parler. Elles se sont interrompues plusieurs fois. Lynn laissait le silence s'installer entre elles. Mary baissait la tête, semblait plongée dans de monstrueux souvenirs, et cherchait à reprendre haleine. Plusieurs fois aussi, Lynn avait rapproché sa chaise de la sienne, et avait saisi sa main. Elle la serrait, avec force et insistance. Comme seule une femme pouvait le

faire. Elles allèrent déjeuner sous le London Eye. Mary voulait de la foule, des enfants, du mouvement. De l'effervescence humaine, des choses artificielles et bruyantes. Mary parla encore. Puis brusquement, elle s'arrêta.

— C'est assez. Je voudrais rentrer. Je crois… Je crois que je pourrais continuer à vous dire. Mais une autre fois. Je crois que ça me fait du bien, mais là, je voudrais rentrer.

Lynn hocha la tête, en répétant « Bien sûr. Bien sûr, Mary… » Elle la raccompagna jusqu'à la station de métro. Lynn regagna son bureau et se mit à écrire.

Trans-Europe Enfer
Publié à 19 h 56
Par Lynn Dunsday
Mis à jour à 20 h 03

Enlèvements, trafic d'êtres humains, abus sexuels, meurtres… Il y a un monde à côté du nôtre, invisible, effrayant, silencieux et pourtant terriblement réel. Ça se passe aujourd'hui, en Europe, et tout le monde ferme les yeux. Alors il faut bien que quelqu'un en parle.

Je t'avais promis de poursuivre sur le chemin et de voir où il nous mènerait. Voilà un témoignage. Julie a accepté de me rencontrer. Elle a accepté de parler et de dire comment elle est arrivée à Londres et ce qu'elle y a fait. Julie n'est pas son vrai nom. Elle a changé d'aspect et ne fréquente plus certains quartiers de Londres. Elle a trop peur d'y croiser un de ses anciens bourreaux et qu'il la reconnaisse. Elle, par contre, se sait incapable d'en reconnaître un seul. Elle ne sait plus rien d'eux. Leurs visages, dit-elle, se sont effacés. On ne sait pas si elle ment par peur, ou si vraiment le trauma a définitivement effacé les traits de ses tortionnaires.

Mais elle a peur chaque jour, même sous son nouveau nom et dans son nouveau look. Son témoignage recoupe celui de dizaines de filles que les organisations internationales ont rencontrées. Elles sont polonaises, roumaines, albanaises, biélorusses ou moldaves. Les filles ont raconté les mêmes histoires que celle que m'a confiée Julie. Des filles de Slough et d'Hammersmith. De Glasgow ou de Manchester. Leurs sœurs travaillent aussi à Paris, Amsterdam, Bruxelles, Turin ou Cologne. Celles dont je vais parler sont des filles du Nord-Ouest polonais, de Szczecin, de Gdynia ou de Sopot. Des filles sans formation, des ouvrières dans des usines de biscottes ou chargées de mettre en bidon de l'huile pour chaînes de tronçonneuses, payées à la semaine. Des serveuses de sandwiches dans les

cafétérias autoroutières pour chauffeurs de poids lourds venus de Lituanie. Julie est polonaise. Elle vient de cette région incertaine du Nord de son pays, la Poméranie, occupée successivement par les Prussiens, les Allemands, la Société des Nations, les Soviétiques, les trafiquants d'ambre, les syndicalistes catholiques, les industriels du hareng et les exportateurs de femmes.

Selon le département d'État des États-Unis, *« la Poméranie est un des premiers territoires d'origine et de transit pour la traite des êtres humains, notamment des femmes et des jeunes filles en vue de leur exploitation sexuelle en Europe de l'Ouest.* »

Là-haut, tout commence par des promesses un peu floues : de bons boulots dans les capitales des pays riches, à Londres, Paris ou Rome. Ou même Glasgow ou Liverpool. Ou Anvers. Boulots ? Esthéticienne, coiffeuse, hôtesse, ou même mannequin, pour les plus naïves. Puis ce sont des départs de nuit dans des bateaux puants, des cabines rouillées et des accostages de nuit. Parfois des vols directs sur des low cost, atterrissages au petit jour à Gatwick ou Luton, avec 200 ou 300 dollars en poche et pas de supplément bagage. Ou bien le « raccourci », comme l'appellent les proxénètes avec leur humour bien à eux : des camions emplis de marchandises qui roulent nuit et jour sur les autoroutes de Pologne, d'Allemagne, de Slovaquie, de Croatie, de Slovénie et d'Italie. Terminus : Trieste. Un camp de dressage, pareil à une pension pour chiens. Des box collés les uns aux autres, peut-être huit ou dix, sur deux rangées adossées l'une à l'autre. Julie explique comment elle a entrevu la disposition du camp, au petit jour, quand ils la faisaient ramper dans la boue à coups de bottes. Simplement pour s'amuser. « Ils nous appelaient *bydlak*, le "bétail"… On ne mangeait quasiment rien, explique-t-elle. Des croûtons de pain, des biscuits secs, des packs de jambon en conserve de dernière qualité, qui n'avait que le goût des conservateurs chimiques. » Elles étaient enfermées dans des sortes de cages d'environ 4 ou 5 m^2 chacune. Deux rangées de huit ou dix box, avec une fille dans chaque, à peine vêtue. En slip ou short, parfois seins nus, ou en loques déchirées. « Nous étions battues presque chaque jour, par des hommes masqués qui parlaient notre langue, ou d'autres langues slaves. Des Russes, sans doute. Et des étrangers aussi. Des Moldaves ou des Roumains. Des Albanais ou des Italiens. »

Elle est restée un mois peut-être dans cet enfer. C'est une estimation. Elle a vite cessé de compter les jours. « C'était impossible : nous dormions sans logique, parfois quelques heures seulement dans la journée, parfois sans doute plus de vingt-quatre heures d'affilée : ils nous droguaient aux benzodiazépines. Des anxiolytiques ou d'autres saloperies. »

Jusqu'à la brisure morale et mentale. Accepter l'idée d'être une chose, non plus une femme, non plus un être humain. Un objet souffrant qui ne cherche plus qu'à éviter la douleur, la soif, les coups, la peur. On les a menacées de leur casser les mains à

coups de marteau. De leur briser les genoux. De les renvoyer pourrir dans une cage en Italie ou dans la campagne albanaise, infirmes, détruites à jamais.
« J'ai connu une fille qui était arrivée presque en même temps que moi. Une fille jolie, jeune, très jeune. Elle s'appelait Janka. Elle avait décidé de refuser. De tout refuser. Elle se débattait, griffait, hurlait. Elle voulait combattre. Un jour, elle a craché au visage d'un des hommes qui nous gardaient. Elle lui a sauté à la gorge et a essayé de lui arracher un œil. Ils lui ont frappé les jambes à coups de barre de fer. Démoli les genoux. Ils l'ont immobilisée et ont fait tourner un mandrin de perceuse dans sa bouche, lui ont pulvérisé les dents… Elle est devenue totalement difforme, à demi rampante, maigre comme une vieille racine. Elle est morte dans sa cage, de soif, de faim, de tout… » Je crois qu'ils aiment quand une fille se révolte, comme Janka : parce que ça fait un exemple. Ils s'en servent pour montrer aux autres ce qui se passe si on ne marche pas comme ils voudraient.
« Oui, continue Julie, les autres sont devenues des choses vivantes, qui ne cherchent plus qu'à être dociles, et même, à prévenir les ordres. À les deviner. À les anticiper. À ne plus entendre les injures qui ont succédé aux coups. Je suis une de ces autres. Je suis une de ces choses… J'ai été domptée. Comme une bête. *Bydlak*. »
Ensuite, il y a la phase de commercialisation. Julie, comme d'autres filles captives du camp de Trieste, a été « mise en vente », lors d'enchères dans un grand hôtel de Portopiccolo, en Vénétie. Là, les filles sont vendues à l'unité ou par lots. Julie a fait partie d'un lot de six filles, cinq Polonaises et une Hongroise. Elle est devenue la propriété de « détaillants », qui l'ont prise en charge pour exploitation.
Commence alors le second voyage, qui l'a amenée à Londres. Pendant le trajet, les convoyeurs ont assassiné deux de ses compagnes de route. Sans vraie raison. Peut-être pour prévenir une tentative d'évasion. Plus probablement au hasard. Juste pour terroriser les autres. Ça faisait partie du protocole ordinaire : toujours en sacrifier une partie pour briser définitivement les survivantes. Leur montrer qu'ils ne plaisantaient pas. Pas du tout. Que ce serait l'obéissance absolue, ou la mort. La mort sans préavis, sans état d'âme, sans mystère ni délai. Un grand coup de piolet de montagne dans le front. Ou une balle d'AK-47 dans la poitrine. Une mort violente et brève, sans chichi. C'est comme ça que Julie a vu mourir sous ses yeux deux de ses compagnes de voyage. C'est comme ça qu'ils les tuent, toutes celles qui ne sont pas devenues complètement des choses. Celles qui demeurent en vie sont muettes à jamais. « Normalement. Mais tu vois, moi, j'ai fini par te parler », ironise presque Julie. Elles ont ensuite été consignées dans des studios, où elles se prostituaient. Pour Julie, c'était de midi à 2 heures du matin.
On leur a tatoué le surnom d'un homme à la base du cou, le surnom de leur « propriétaire ». Pas un Orc, un Prince. Je peux préciser leur profil type désormais : des hommes de 35 à 50 ans, originaires des mêmes zones géographiques que les filles qu'ils exploitent. Souvent multidélinquants, travaillant dans le trafic de drogue,

les armes, la prostitution et son satellite, les films pornographiques illégaux impliquant des mineurs ou des pratiques dégradantes.
On leur a appris des mots, les mots nécessaires pour dialoguer avec ces hommes qui appellent sur des numéros de téléphone portable. En quelques jours, elles savaient prononcer en anglais phonétique deux ou trois trucs, des termes de spécialités bien crades qu'elles acceptent de pratiquer si les types sortent du fric. « Je savais dire rapport protégé – fellation – baiser. »
Leur « propriétaire », elles ne le voyaient jamais. Elles étaient surveillées quasiment 24 h/24 par des plus jeunes, qui ne les touchaient jamais.
« Peut-être qu'ils n'avaient pas le droit. Peut-être qu'ils avaient horreur de ces corps devenus publics et qu'on avait roulés dans l'ordure. Peut-être que moi et les autres filles, on les dégoûtait ? »
Pourquoi a-t-elle décidé de se livrer maintenant, alors que tout est derrière elle ? Pas par vengeance. Elle a fini par se moquer du sort de ses bourreaux et s'est résignée à ce que la justice ne leur demande jamais de compte. Les Princes pourraient vivre mille ans qu'elle s'en taperait complètement.
« Je te dis tout ça, parce que d'abord tu es une femme. Je n'ai même jamais raconté ça à mon mari. Il sait d'où je viens et ce que j'ai traversé, mais aucun des détails dont je viens de te parler… Et ensuite, parce que je veux que ces filles, celles qui étaient dans le camion et dans les box à chiens avec moi, ne soient pas complètement oubliées. Et essaie de parler de Janka… »

44

Aurora

Lorsqu'elle quitta son bureau, la nuit était largement tombée. Il faisait un froid de loup. Les rues de Westminster ressemblaient à un décor de théâtre. Les immeubles et les toits se découpaient comme des formes de bois peint en noir mat sur un ciel bleu marine teinté d'orange. Un ciel étrange. Lynn trouva qu'il ressemblait à celui des aurores boréales. Des irisations et des ondulations. Un ciel aussi peu anglais que le Pain-de-Sucre de Rio ou la paëlla. Elle refit le même chemin que tantôt, avec Mary. Des particules grises flottaient dans l'air froid. À St James's Park, elle prit la première rame qui partait vers Edgware Road. Le wagon était presque vide. Elle se laissa tomber sur une banquette et alluma son téléphone. La Une du *Bumper* s'imposa en page d'accueil. Tessa avait une explication pour ce ciel insolite.

Des nouvelles du volcan
Publié à 8 h 11
Les suites de l'éruption du volcan Aurora en Islande commencent à avoir des conséquences importantes sur la vie de tous les jours. Des dizaines de vols ont été annulés ce matin et hier soir au départ des principaux aéroports d'Écosse et du Nord du pays. Le Danemark est aussi partiellement privé de trafic aérien jusqu'à nouvel ordre.

Au total, ce sont près de 175 vols qui ont été retardés ou supprimés depuis hier soir 20 h. Selon certains experts que nous avons consultés (lire ci-contre) cette éruption pourrait avoir des conséquences plus importantes encore que celle de l'Eyjafjöll il y a quelques années, en raison de la qualité des cendres de l'Aurora : plus légères, plus mobiles, elles devraient constituer des nuages capables de se déplacer bien plus vite et d'opacifier fortement le ciel.

En l'état actuel des choses, le ministère britannique a annoncé ne pas envisager de fermeture de notre espace aérien.

T.W.

45

Scène de crime

L'après-midi commençait à peine. Elle avait grignoté dans un Pret A Manger mais rien n'avait voulu passer. Tony Grant passa les yeux au-dessus de la cloison. Il chercha Lynn du regard et lui fit un signe de tête sans équivoque : il l'attendait dans son bureau. En général, ce n'était pas bon signe. Lynn enregistra sa page et se leva. Grant était déjà rassis sur son fauteuil de chef, avec appui-tête en cuir fauve et accoudoirs chromés. Il lâcha aussitôt :

— «Trans-Europe Enfer » est premier ! Ton papier est premier des articles retweetés. Le *Bumper* est devant tous les grands médias en ligne… On n'a pas eu ça depuis ta série sur la fille sans visage de Bournemouth…

Lynn laissa échapper trois ou quatre litres d'air. Elle s'attendait au pire. Elle s'attendait à une salve de reproches de Grant sur son initiative par rapport au Polaroid. Elle vit son rédacteur en chef basculer sur son fauteuil de manitou, d'un air décontracté tout à fait insolite.

Il fit glisser une clé USB sur son bureau parfaitement dégagé. Aussi vide que la place Tian'anmen après le passage des tanks. *Bon Dieu*, se dit Lynn, *ce type n'a pas dû écrire un papier depuis la guerre des Malouines…*

— Bien. Sinon, je viens de recevoir ça de Rob Chadwick, ce type du Kent un peu zarbi qui bosse en free-lance… Je sais pas comment il a réussi à toper les flics en pleine action… mais c'est du bon boulot. Je pense que c'est à toi de traiter le truc… dans la lignée de ton enquête.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lynn en fixant la clé USB, totalement interdite.

— À mon avis, la suite de ton papier d'hier soir sur la pute… enfin l'ex-pute…

Lynn le fusilla du regard.

— Cette fille bosse dans une librairie ! Elle vend des bouquins de T.S. Eliot et d'Agatha Christie…

— Très bien, susurra Grant d'un air faussement respectueux. – Il reposa sa main sur la clé USB. – J'ai jeté un coup d'œil, c'est du raide. Mais tu t'en sortiras bien, j'en suis sûr. Vérifie tout ça et fais-nous un joli papier. Synchro avec le témoignage de ta… libraire. Et pour le coup, arrête de nous bassiner avec ton avis de recherche sur les deux gugus du Polaroid. Tout le monde s'en tape, sauf les dingos habituels du Net qui se montent le bourrichon…

— Les dingos du Net, Tony, c'est notre lectorat… Cœur de cible. Alors s'il te plaît !

— Non. Tu te goures Lynn. Tu te goures complètement. Je te l'ai dit cent fois : on publie des histoires pour des bons citoyens britanniques, curieux de l'actu et de ses rebondissements. Pas de notre faute si des tas de gens sont victimes de meurtres, de viols, d'accidents de la route ou de crash d'avions… Pas de notre faute si des putes popovs se font découper par des psychopathes des Balkans ou de l'Oural… Le tout, c'est d'en parler mieux et avant les autres. Avec de bonnes histoires et de bonnes images si on peut les avoir. C'est pour ça qu'on te paie. C'est pour ça qu'on me paie. Point

barre, Lynn. Alors tes conneries d'avis de recherche, tu ranges tout dans ton MacBook et tu te mets à écrire des histoires sur ce camion. – Il tapota la clé USB, avec un sourire de vendeur d'aspirateur. – Et quand on aura bien balayé le truc, tu reviendras sur les attaques au couteau… Voilà le programme, miss Dunsday…

Lynn regagna son bureau. Elle inséra la clé dans son ordinateur et attendit que le contenu monte sur le bureau du Mac. Il y avait toute une flopée de fichiers, en ordre décroissant, nommés CHAD_127 à CHAD_001. Lynn cliqua sur CHAD_001. Une image s'ouvrit, occupant la moitié de l'écran. On voyait une perspective de zone industrielle, des zones de stockage entourées de grillages et des pelouses à l'herbe morte. Sur CHAD_002 à CHAD_021, le photographe – sans aucun doute Chadwick, selon les dires de Grant – s'approchait d'un bâtiment qu'on apercevait au second plan. Deux voitures de police étaient garées devant un porche vitré en demi-lune, sous lequel s'agitaient des silhouettes. À partir de CHAD_055, l'horreur commençait. D'abord plusieurs gros plans d'une fille allongée sur le hayon d'un camion blanc, le torse en bouillie, comme coupée en deux par une lame monstrueuse. Chadwick avait eu le temps de peaufiner son travail. Il avait multiplié les gros plans sur le visage et la blessure. CHAD_058, 59 et suivantes. Jusqu'à CHAD_075. La fille affichait un rictus de peur et de haine mêlées. *Elle s'est sentie mourir*, jugea Lynn, bouleversée. Et en même temps, on sentait qu'elle espérait conserver un tout petit peu de vie pour, à son tour, anéantir ceux qui étaient en train de l'assassiner. Elle avait une main levée en crochet, menaçante et vaine. Sur CHAD_076 et jusqu'à la dernière image, Lynn découvrit une scène complète. Les corps de quatre autres filles, disséminés sur un plancher crasseux. Une chambre d'abattoir. Ni plus ni moins. Un abattoir et des bêtes fauchées et abandonnées à même le sol.

Lynn passa l'ensemble de la série et revint à la première image. Elle recommença. Ses lèvres lui faisaient mal tellement elle les avait mordues. Elle fit un zoom sur CHAD_088 et CHAD_101. Le photographe était indiscutablement dans la remorque. Avec les filles mortes. Et il avait photographié vers l'extérieur. Un hangar à peine plus grand qu'un terrain de basket-ball. Et deux hommes de trois quart dos s'entretenant avec des policiers en uniformes.

Elle se leva d'un bond et courut aux toilettes. Elle s'aspergea le visage d'eau glacée et se fixa longuement dans le miroir, cherchant à déchiffrer ce qu'elle lisait sur ce visage humide et blême. Elle remarqua sur ses épaules de minuscules particules. Aurora avait laissé ses cendres voleter jusqu'à elle.

Elle ne lisait rien. Elle ne comprenait pas. Où et quand ces images avaient-elles été faites ? Comment Chadwick avait-il pu shooter aussi tranquillement sur une scène de crime envahie de flics ? Et surtout – surtout ! – que faisaient Andy et le sergent Caldwell sur ces photos, en train de discuter avec des flics en tenue, en plein milieu de ce monstrueux abattoir ?

46

Faits divers

Lynn fila directement dans le bureau de Grant. Qui la regarda venir en suçant le bois de son crayon à papier rouge, avec lequel il annotait les brèves des gars du desk. Elle l'entendait presque ronronner.

Elle lança, d'une voix rauque :

— Putain de merde, Tony ! C'est quoi cette foutue série ? Où ce con de Chadwick a-t-il été faire ça ? Et pourquoi les flics l'ont laissé traîner sur une scène de crime comme un foutu connard ?

— Ça, tu demanderas à ton petit copain, Lynn. Moi, je me fous de la réponse… Il a pu se glisser, il a fait ces images ; le reste ne m'intéresse pas… T'en penses quoi ? Sérieux ? Un sacré coup de bol, non ?

— Put… Tony ? Tu n'es pas en train de me dire que… tu as mis en ligne ces foutues photos ?

— Pas toutes, calme-toi ! Une sélection. Les cinq ou six meilleures !

Grant paraissait content de son effet. Lynn balança un coup de pied dans la porte de son bureau, en piaffant :

— N'importe quoi ! Nom de Dieu, c'est dégueulasse. C'est foutrement dégueulasse…

— Ouais, c'est ce que je me dis aussi. C'est dégueulasse de faire ce genre de trucs à des filles… Mais pas de diffuser, Lynn. Tu ne vas pas me faire ton sketch à chaque fois, hein ! Tu es priorité police/justice. Tu fais du fait divers ! Du fait div' ! Tu te souviens ?

— Nom de Dieu, répéta Lynn.

— Alors tu vérifies et tu essaies de me faire un bon texte d'accompagnement pour que ça soit un tout petit peu moins *dégueulasse*, OK ? Et vite… On a une super bonne exclu sur ces images, il nous faut une super bonne histoire avec. Et là, tu peux utiliser les infos de ton petit copain, si tu veux !

Lynn balança un nouveau coup de pied dans la porte de Grant et sortit du bureau. Elle s'apprêtait à appeler Andy, où qu'il soit. Mais elle sentit que son énervement était trop grand pour parler à quiconque. Et surtout à Andy. Elle saisit son MacBook et décampa vers l'ascenseur. Vingt minutes plus tard, elle était à l'Embankment et entra dans l'immeuble de la Metropolitan Police. Elle négligea l'aile du Crime Command et se rendit directement au bureau de presse. *N'importe qui*, songea-t-elle. *N'importe quelle version édulcorée arrangée à la sauce Scotland Yard, plutôt que d'entendre Andy lui-même évoquer cette infamie*.

Cinquante minutes plus tard, d'un spot wi-fi de Charing Cross, elle envoyait son texte directement sur le *Bumper*, en zappant l'éditing.

> **Trans-Europe Enfer (2)**
> **Publié à 17 h 48**
> **Par Lynn Dunsday**
> C'est une série de photos, mal cadrées, mal éclairées. Sales. Dégueulasses.
> Sans doute que la police du Kent a découvert ça en ouvrant le hayon. Ces gars-là ont le cœur bien accroché et ils en ont vu d'autres. Pourtant, je suis certaine qu'ils ont dû avoir un choc de première quand ils ont promené leur Maglite dans la remorque.
> Tu as vu ces images dans le *Bumper*. Exclu ! Une super bonne exclu ! Moi aussi, j'ai vu ces filles mortes. J'ai vu les photos de ce camion, crois-moi : avant-hier, il y a

trois jours, ou quatre, en Angleterre, ces filles ont été massacrées dans la remorque d'un camion pareil à ceux que tu suis le matin sur l'A22 quand tu viens travailler à Londres. Scotland Yard n'en sait pas beaucoup plus que toi et moi sur cette horreur. « Des filles. Mortes. Assassinées. » On avait remarqué, non ? Si t'insistes un peu, on te dit que ces filles sont sans doute des Polonaises ou des Russes. On les a tuées dans un camion qui venait du continent. Un camion slovène, m'a dit la porte-parole officielle de la MePo. Des marchandises humaines dont je t'ai déjà parlé. Je t'ai aussi parlé du piolet de montagne. Tu vois que je ne t'avais pas menti et que « Julie » non plus. Ils s'en sont encore servi. Ils n'hésitent pas. Écoute… Je n'ai pas plus d'infos. La porte-parole avait cet air parfaitement satisfait de la professionnelle qui en a déjà dit beaucoup. Elle a cité ces trois pays. Pologne. Russie. Slovénie. Fais-en ton miel, ma belle, avait-elle l'air de dire. Ça tombe bien, tu sais : je n'ai pas envie de parler de ce qu'on voit sur ces photos. Tu les as sous les yeux, là, juste au-dessus : le *Bumper* t'a fait un beau cadeau.
Fais-en ton miel…

47

Un tout petit truc derrière St Paul…

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé de ça, Andy, pourquoi tu ne m'as rien dit sur ce putain de camion ?

Andy avait bondi. Il ne s'attendait pas à ça. Il était rentré bien avant elle et buvait une Heineken devant les meilleurs buts de la semaine. Son visage se ternit aussitôt. Il posa sa bière sur le meuble TV et s'avança vers elle.

— Écoute, on ne va…

— Tu m'aiguilles sur cette histoire de Polaroid à la con, avec ce prétexte à la con de sac Mleczko pour me donner du grain à moudre ? Tu me prends pour la reine des connes, Andy ?

— Je ne voulais pas que tu voies ce…

— Tu ne veux pas que je m'invite dans vos plans privés du Crime Command ? La fille de Lord Dégueu, et maintenant cette histoire de camion plein de cadavres de gamines ? Depuis le début de cette histoire de Slough, tu me prends vraiment pour une sacrée conne…

— Lynn ! Je ne…

Lynn Dunsday haussa la voix. Ce qu'elle redoutait arrivait. Elle allait fondre sur Andy comme un tsunami sur une plage de sable

blanc.

— Tu peux juste me dire, juste ça, comment un type comme Chadwick, qui n'est même pas journaliste professionnel, qui glande depuis trente ans, a pu se glisser sur votre scène de crime, et comment vous l'avez laissé prendre plus de cent vingt photos ?

— J'en sais rien. J'imagine qu'il avait un insigne, je sais pas. Le Crime Command est arrivé tard, il y avait déjà des tas de flics sur place… J'ai pas remarqué. Personne n'a fait gaffe à lui. Je suppose que les gars l'ont pris pour un techni…

— Nom d'un chien ! Le nombre de fois où je me suis fait bloquer à un kilomètre d'un spot par vos pitbulls en tenue ! Et là, Chadwick se balade avec son Nikon et shoote comme un malade. Ça ne te choque pas un peu ? – Sans laisser à Andy le temps de répondre, elle reprit, d'une voix qui se brisa. – Cent vingt photos ! Bordel de merde, Andy ! *Cent vingt photos dégueulasses !*

Elle se dirigea vers la porte et, sans un regard en arrière, la claqua violemment. Elle se retrouva dans Shepherd's Bush Green et chercha des yeux un taxi. Elle pouvait avoir un métro direct, mais la lassitude lui tassait les vertèbres. Elle fit le tour du square vers Uxbridge Road. Un taxi arrivait. Elle le héla et sauta à l'intérieur.

— Amen Court, s'il vous plaît… Vous voyez où c'est ? Un tout petit truc derrière St Paul.

Le taxi démarra. En chemin, elle se fit arrêter devant un *liquor store* de Ludgate Hill. Quinze minutes plus tard, elle était chez Trevor Sugden.

48

Amen Court

Du rez-de-chaussée on entendait la voix de Nina Hagen glisser le long des murs. La musique pleuvait de chez Trevor comme d'une gouttière percée.

Dingue qu'il aime autant cette fille, songea Lynn. Nina Hagen était le grain de folie de Trevor. Il avait du mal à écrire sans écouter à fond la chanteuse allemande dérouler ses tyroliennes hystériques. Heureusement qu'il habitait seul ou presque son immeuble d'Amen Court. Elle cogna à la porte, soigneusement feutrée d'une peinture lie de vin. Derrière, les synthétiseurs et la voix de Nina Hagen tentaient de démolir les enceintes. Par précaution, elle redoubla sur le battant. La porte s'ouvrit et Trevor était là. Un grand sourire s'afficha immédiatement sur ses lèvres.

— Lynn !

Il balaya le palier du regard. Son sourire s'estompa légèrement. Il l'embrassa chaleureusement, la gardant plusieurs secondes tout contre elle. Il l'attira dans l'appartement, vérifiant une dernière fois qu'elle n'était pas accompagnée. À leurs pieds, le chien Puck avait organisé une ronde et fit cinq ou six fois le tour, cherchant à escalader la cuisse de Lynn et à agripper sa main.

— Mais… Je vous attendais seulement demain, Lynn. Et je vous attendais avec Andy… Il y a un souci ?

Tout en parlant, il l'accompagna dans le salon. Il cherchait des yeux la télécommande, afin de baisser le son de l'ampli. Ici, c'était presque le volume sonore de la Berlin Love Parade traversant Tiergarten. Il ramena les décibels à un niveau « ambiance ». Lynn tendit sa bouteille de vin achetée en chemin, chercha ses mots, et s'effondra sur le canapé.

— Je viens de m'engueuler avec Andy, Trevor. Putain de merde. Je lui ai claqué la porte au nez… – Elle renifla. – Je crois qu'on ne s'est jamais engueulés comme ça…

— Allons ! Il faut bien commencer un jour. Je vais ouvrir ce… humm… chablis, Montée de Tonnerre… Je crois avoir entendu dire du bien de cette bouteille. Voilà !

Il tendit un grand verre à Lynn et but lui-même une gorgée.

— Maintenant, parlez-moi de cette histoire…

— Bon sang, Trevor… Il y a eu toutes ces filles massacrées dans ce camion… Grant m'a refilé une clé USB avec une scène de crime dégueulasse… Et Andy était au courant ! Putain, Andy était au courant ! Il était sur ces putains de photos !

Trevor Sugden bascula en arrière dans le canapé. Il éclata de rire. Il chercha à l'aveugle à poser son verre sur une table basse, tellement il riait. Le vin jaune oscillait comme une boussole et allait déborder.

— Un vrai récit de journaliste en ligne ! Ma parole !

Il se remit à rire, encore plus fort. Puck leva le museau, vaguement amusé. Sa queue se mit à balayer le parquet derrière lui. On entendait des flop-flop-flop saccadés, presque au rythme de la musique de Nina Hagen.

— Et si vous me racontiez cette histoire dans le bon ordre, Lynn ? *Dans l'ordre normal ?* Sans ellipses et sans gros mots !

Lynn se lança dans un résumé. De la fille de Slough au camion abandonné dans le Kent.

— Vous n'imaginez pas, Trevor, le choc que j'ai eu en découvrant les photos du camion… et la nonchalance de Grant. – Elle porta son verre de chablis vers sa bouche, mais reprit, sans boire une seule goutte. – On fait un métier dégueulasse, non, Trevor ? En même temps, est-ce qu'on n'a pas une sorte d'obligation morale de raconter ces histoires dégueulasses ?

Trevor Sugden opina.

— Figurez-vous que j'ai un avocat au cul… Un type qui défend une ordure soupçonnée d'avoir enlevé et assassiné une gamine, et sur lequel j'ai écrit deux, trois trucs avant de partir en Écosse. Il me menace, et mon journal avec moi, des pires choses si je continue à publier là-dessus…

Il vida lentement son verre et inclina la tête de côté pour marquer son approbation avec le Montée de Tonnerre. Lynn l'imita. Elle fit machinalement osciller dans le fond du verre le chablis, et le regarda, absente. Elle leva les yeux et reprit :

— J'ai reçu d'autres saloperies, par mail… J'aurais aimé avoir votre avis dessus…

Elle ouvrit son compte mail et chercha dans l'arborescence les en-têtes « Un peu de philosophie ». Elle tendit son téléphone à Trevor qui approcha l'écran de ses yeux. Lynn poursuivit, dès qu'il eut fini de lire :

— Je n'en ai pas parlé à Andy. Ni à Grant. Il a vu passer un avis de recherche que j'ai lancé dans le fil d'actu, mais il ne sait pas pour ces mails…

— Grant vous fait confiance, Lynn. Il est peut-être excessif sur…

— Grant veut des trucs ! coupa Lynn. Il veut du scoop. Voilà… Il veut des grosses lettres en page d'accueil du *Bumper : « Exclu ! Tous les noms, tous les faits ! Toutes les photos ! »* Il s'en fout des risques que je pourrais prendre. L'affaire de Southampton ne lui a fait ni chaud ni froid. Tout ce qu'il a vu, c'est qu'une fille de son équipe était sur un méchant scoop et avait de l'avance sur les flics… Il se fout complètement de ce qui pourrait m'arriver.

— Moi, je crois que ça le peinerait de ne plus vous avoir dans son staff d'enquête. Sur ces mails, eh bien… celui qui les écrit est un sacré tordu.

— Quel genre de tordu, Trevor ?

— C'est bien la question. Un malade… Un psychopathe ou un mythomane ? Je ne sais pas répondre à ça. Vous pouvez me les faire suivre, ces mails ?

— Bien sûr.

— J'ai… une sorte de souvenir. Un truc qui… Je ne sais pas. Cette « philosophie » m'évoque quelque chose. Faites-les-moi passer.

Ils burent un autre verre, avec Nina Hagen en sourdine. Lynn murmura, entre deux gorgées :

— Voilà où en est notre boulot, Trevor. Lancer des bouteilles à la mer et pêcher dans un océan totalement pollué une ou deux infos qui pourraient nous faire avancer d'une brasse…

Trevor la regardait en souriant. Il se leva et dit :

— Bien. Lynn, excusez-moi. Je vais dormir. Le canapé est à vous. Il se déplie et fait un très bon lit. La seule question : est-ce que vous laissez Puck dans la pièce, ou pas ? Soyez sûre qu'il ne vous lâchera pas de la nuit…

49

Tatoo

Lynn passa les jours suivants à Slough. Elle y avait pris une chambre au Holiday Inn Express. Un endroit totalement impersonnel, dont les fenêtres donnaient sur les passerelles de la gare, mais tout proche du centre. C'était pour cette seule raison qu'elle avait refusé l'hospitalité de Trevor : elle voulait passer l'essentiel de son temps au plus près du terrain.

La bouffe de l'hôtel était désolante. Elle avait tenté le buffet le premier soir, mais les tranches de rôti froid et le bacon figé dans une graisse noircie l'avaient repoussée vers sa chambre. Elle avait fait son dîner des biscuits coco du minibar et d'un jus d'orange aux saveurs synthétiques.

Au matin, elle descendait sur High Street et regardait Slough s'éveiller. Elle avait retrouvé sa table au Costa et buvait un latte en observant les alentours. Elle traînait dans les boutiques de fringues et les épiceries. Elle avait engagé la conversation avec des livreurs somaliens, des agents de sécurité indiens et des chauffagistes philippins. La loi du silence qui l'avait frappée la première fois à Slough semblait toujours de rigueur. Plus personne ne paraissait se souvenir qu'une femme avait été assassinée dans un pub, quelques semaines plus tôt. Personne n'avait entendu parler de prostitution ni

de violences. Tout allait bien. Tout était redevenu paisible. Slough avait été déplacé comme la maison de Dorothy, et s'était posé dans un univers intercalaire, situé juste à la frontière du Munchkinland et du monde merveilleux de Walt Disney.

Elle remarqua quelques personnes qu'elle avait déjà croisées dans la sinistre salle paroissiale. Elle se souvenait les avoir vues psalmodier de leurs voix imprécises des couplets racistes ou menaçants.

L'air lui revenait. Et les paroles : « Je viendrai pour juger les vivants et les morts… »

Les jours suivants, elle réussit à apprendre que quelques-unes de ces sales gueules travaillaient pour une station FM militante, connue pour ses positions anti-gay, anti-avortement et anti-immigrés, qui s'appelait LVR : Lux Veritatis Radio. Des jeunes filles les accompagnaient, l'air soumis et miséreux. Lynn était persuadée que ces filles avaient elles aussi fait partie de la séance de prière gonflée au Powerpoint, cette autre fois dans Slough. Mais surtout, elle se demandait si elle ne les avait pas vues dans un des films porno minables avec Anna Kaczor/Tania Berg. Un des films que le Crime Command avait compilés et dont Andy lui avait montré des extraits. Elles avaient les allures de filles du XIX^e^ siècle, les rejetons silencieux d'une secte austère, résignée et maniaque, des huttérites ou des amish. Elles ne levaient jamais les yeux, gardant obstinément le regard fixé sur leurs chaussures. Toutes étaient d'une pâleur exagérée. Lynn pensa à une anémie, une malnutrition forcée. Ou à une consommation exagérée de drogues coupe-faim.

L'après-midi du cinquième jour, elle assista à une nouvelle assemblée de Polonia Fidei. Elle se sentait observée. *Nom de Dieu, ils se connaissent tous, et moi je suis là, aussi visible que la colonne de Nelson sur Trafalgar Square. Comme une conne, au*

milieu, avec la cape d'invisibilité en panne… Les regards revenaient sans cesse sur elle. Il y avait un type, surtout. Leurs yeux n'en finissaient pas de se croiser. Lynn Dunsday se leva, doucement. Elle avait l'impression de peser des tonnes et de faire autant de bruit qu'un chasseur-bombardier en vol en piqué. Elle se jeta dans High Street. Elle se mit à accélérer le pas et regagna son hôtel. Ce type… Ce type dont les yeux la cherchaient dans la pénombre de la salle paroissiale. Il avait toutes les premières phalanges des doigts tatouées à l'encre noire, des os à peine stylisés, lui faisant des mains de squelette. Elle était sûre d'avoir vu ces mains. Elles faisaient partie de ces brassées de mains qu'elle avait vu cogner et violenter des filles, autour de Tania Berg.

50

Expertises

Les deux interlocuteurs du *Global Report* des Nations unies sur les trafics d'êtres humains en Europe de l'Est confirmaient le récit de Mary. Ils l'amplifiaient même. Comme si la jeune femme n'avait vécu qu'une partie immergée de l'enfer. Un des deux experts – une ancienne commissaire de police néerlandaise détachée sur ces missions – lui détailla le parcours type des futures esclaves des réseaux. Promesses, transports, destruction mentale dans des camps de transit en Slovénie, ou dans le Nord de l'Italie, et envoi final vers les grandes cités de l'Ouest européen. Plusieurs témoignages de filles qui avait réussi à s'exfiltrer du piège monstrueux dans lequel elles étaient tombées reprenaient des détails terribles. Par exemple, la mise à mort exemplaire d'une ou plusieurs passagères. En tuer une sous les yeux des autres – et souvent dans des circonstances particulièrement violentes –, c'était rendre définitivement soumises et inertes toutes les filles de la cargaison.

Lynn avait calé son portable sous son menton et prenait des notes tout en parlant :

— Ils les tuent devant les autres ? répéta-t-elle, médusée.

— Oui. C'est l'idée. Une sorte de mise en garde. Il n'y a pas d'autre raison… Un avertissement, qui les met totalement à plat.

— C’est systématique ?

— Je ne pense pas. Mais suffisamment récurrent dans les témoignages pour que ça fasse système…

— Système ?

— Je veux dire : ce n’est pas un épisode fortuit, lié à l’arbitraire d’un convoyeur. C’est inscrit dans le mode d’emploi possible du « transfert »…

— Vous avez eu beaucoup de témoignages de ce genre ?

— Non. Mais ça a du sens. Ce n’est pas, je vous le répète, un simple hasard.

— On peut imaginer qu’ils sacrifient systématiquement une partie des femmes qu’ils font venir ?

— Alors… Deux choses. La première : il n’y a pas que des femmes. Il y a des adolescents des deux sexes. Filles et garçons. Deuxième chose : je vous l’ai dit il y a une minute, on ne peut pas parler de « systématiquement », mais c’est une option. Ils peuvent perdre une partie de leur « cargaison ».

— Merci… On peut évoquer combien de cas documentés à votre avis ? Vous savez ? J’insiste, mais vous avez des chiffres là-dessus ?

— Rien de très fiable sur un plan statistique… Je dirais que nous avons, sur ces dix dernières années, peut-être sept ou huit récits concordants de ces « sacrifices ». Plus une affaire un peu différente.

— Différente comment ?

— Des filles ont été retrouvées dans un camion abandonné. Sans doute par peur d’un contrôle routier. Les types ont tout laissé en plan sur un parking longue durée entre le Shuttle et Maidstone. Filles et camion.

— Et ?

Lynn avait frémi en soupçonnant la suite.

— Il y avait six filles dans le camion. Une seule survivante, entre la vie et la mort. Apparemment, elles étaient dans cette remorque depuis près de neuf jours. Sans vivres et quasiment sans eau.

— Ces témoignages… Cette dizaine de témoignages dont vous parlez, ils ont conduit à l'arrestation de passeurs, de membres de ces réseaux, en Grande-Bretagne ou en route pour la Grande-Bretagne ?

— À ma connaissance, un seul. Une fille ou deux ont parlé et donné des noms qui ont permis l'arrestation de quelques personnes. À mon avis, des lampistes. Les camions sont loués sur le continent. Avec des papiers volés. Les pistes ne vont jamais bien loin. Je n'ai rien su de démantèlement massif de réseaux. Ces gens font régner une véritable terreur… Sur leurs troupes, déjà. Et évidemment vis-à-vis de leurs victimes.

51

Un peu de philosophie – Part. 5

Bonjour miss Dunsday. Toujours à l'écoute ? Vilaine, vilaine, vilaine, à écouter de vilaines histoires !

Alors poursuivons… J'ai dit à la fille : « Eh bien, je suis sûr que tu es un sacré cadeau et que je vais beaucoup m'amuser avec toi. Sauf que… bien sûr, je vais finir par me fatiguer de toi, chérie. Eh oui, ras le cul, ça finit toujours comme ça. Pas de panique : si je devais tuer toutes les salopes que j'ai kidnappées, le pays serait plein de trous avec des corps de filles dedans ! Mets-toi bien ça en tête, ça va te servir dans les prochaines heures : je ne tue que si on m'y oblige. Que si tu m'y obliges ! Confession, chérie : tuer n'est pas ce que je préfère faire à une fille. J'ai un autre moyen de finaliser notre petite relation. J'ai eu l'occasion d'affiner ce moyen avec les salopes, tout au long de ces dernières années. Écoute-moi bien parce que ce que je vais te dire là constitue une sorte de contrat entre nous, sur la manière dont notre relation va s'organiser : je vais te lessiver le cerveau à coup de drogues-dodo, enfin ce que j'appelle « drogues-dodo » dans le contexte : Sodium Pentothal et phénobarbital. Tu connais ? Bon : ce sont deux belles saletés d'hypnotiques parfaits pour se laver la tête… Crois-moi, pour le meilleur ou le pire, tu ne te souviendras de rien de notre petite histoire. Ni cet endroit, ni moi, ni même ce qui a bien pu t'arriver. Je te lâcherai au bord d'une route ou sur une aire dégagée, au beau milieu de la nuit. Bien nettoyée, dans tous les sens du terme, chérie. Bien abrutie, bien habillée – je ne vais quand même pas te laisser courir complètement sonnée, à poil et pieds nus dans la nature ! Et qu'ils n'essaient pas de rechercher des traces ADN, parce que j'aurai tout nettoyé à grande eau, dedans et dehors… Bon : un peu ecchymosée, peut-être, un peu meurtrie ici et là, mais d'ADN, pas la moindre petite portion à se mettre sous le microscope. Tu te dis que l'idée d'être lessivée au niveau cérébral ne t'emballe pas ? Alors dis-toi que c'est quand même vachement plus bath que de se faire étrangler ou décapiter, pas vrai ? Parce qu'en général, c'est la manière que

choisissent les types comme moi pour se débarrasser de leurs salopes. D'une certaine manière, tu peux te dire que tu es sacrément vernie d'être tombée sur moi, non ? »

52

Treize femmes mortes

Affalée dans sa chambre du Holiday Inn Express, Lynn avait allumé la télé et écoutait le son d'une série sur Channel 4. La chambre était froide et humide. Une vague odeur de moisissure filtrait de l'aérateur au plafond. Un terrible sentiment de solitude s'abattait sur elle. De solitude et de cafard. Son immersion dans Slough la déprimait. Terriblement. Et ces entretiens téléphoniques suivis de la prose monstrueuse du philosophe l'avaient achevée. Elle avait envie de chaleur, du parfum de son bain. De la main d'Andy lui savonnant le dos. Elle avait envie d'être à Londres, dans un endroit bien éclairé, tiède et doux. Elle avait envie de manger un truc sucré et de s'envoyer un Bacardi. Toute une flopée de Bacardi. Elle avait dû dormir quelques minutes. La sonnerie de son portable la tira d'un engourdissement désagréable. Elle avait des fourmis dans l'épaule. Tout en décrochant, elle remarqua que le soir était descendu sur Slough. Un soir d'hiver, salement tamisé par les poussières du volcan.

— Allo ?

— Lynn, c'est moi. Écoute…

C'était Andy. Elle n'avait envie que de ça. Elle ne minauda même pas. Oui, elle acceptait de dîner avec lui.

— Il est quelle heure, Andy ? Je me suis… je crois que j'ai piqué du nez…

En même temps, elle croisa l'horloge digitale de la télévision : 18 h 46.

— Sept heures moins le quart. Pas loin de 19 h, répondit Andy, là-bas, quelque part dans Londres. Tu es où ? Je… je viens d'appeler Trevor Sugden, je croyais que tu étais chez lui depuis l'autre soir.

— Non, je suis… à Slough. Écoute : on dit 21 h-21 h 30 ?

— Où ?

— Polly ?

— Chez Polly. Je t'aime, Lynn.

En dix minutes, Lynn avait rangé son *backpack* et réglé sa note. Elle traversa la rue, entra dans Slough Station et attendit le train pour Paddington.

Elle avait avalé son Bacardi. Et levé le doigt pour en faire venir un autre. Andy n'avait pas lâché sa main gauche depuis qu'elle était entrée chez Polly. Elle le sentait anxieux, et triste. Lynn était certaine qu'il avait envie de parler du bébé, et qu'il n'arrivait pas à le faire. Trop de choses, sans doute, semblaient s'accumuler entre cette perspective d'un enfant – d'un tout petit enfant et des contingences qu'il allait imposer – et leur vie présente. En tout cas, c'était ainsi qu'elle le comprenait. Parce qu'elle aussi sentait cette incongruité. Elle repensa à ces moments de leur vie commune. Ces moments de silence, dans la voiture, ces soirs pas si anciens où ils allaient se garer au-dessus de l'autoroute d'Hatfield et regardaient les lumières s'éteindre une à une sur la ville.

— Tu veux qu'on parle boulot ? finit par demander Andy, voyant que les pensées les paralysaient l'un et l'autre.

— Juste une chose, Andy… si tu veux. Je vais te parler d'une chose, et après on commandera quelques coups à boire et on

rentrera.

Elle ouvrit son portable et lut, d'une voix monocorde, les leçons de philosophie qu'elle recevait désormais sur sa boîte mail. Andy s'était figé et écoutait l'horreur suinter dans le petit restaurant aux lumières pastel. Malgré la voix mécanique de Lynn, malgré l'ambiance paisible, Andy fut bouleversé par la dimension abjecte de ce qu'il entendait.

Lynn reposa sa tasse de Café Brandy, qui lui brûlait les doigts. Un pressentiment. Une alerte plutôt. Quelque chose dans son dos, ou dans son périmètre immédiat. Quelque chose d'hostile. Elle se tourna vers la rue et la grande entrée vitrée du Polly. Treize femmes mortes entrèrent dans le restaurant. Les copies parfaites des filles qu'elle avait vues, assassinées dans le camion. Bien alignées à la queue leu leu. Hagardes et défigurées par les coups. Les hématomes sur leurs pommettes et sur leurs fronts luisaient comme des tisons. Du sang filtrait entre leurs lèvres bleues. Sur la poitrine déchirée de la première, un sein blessé sourdait. Leurs cheveux en bataille semblaient collés de sueurs. Les treize femmes la cherchaient déjà des yeux, par-delà les clients. Elle se réveilla en râlant. Andy bondit, réveillé brutalement à son tour. La soirée. Leur soirée au Polly. Ils étaient rentrés ensemble à Shepherd's Bush. Elle avait fait un monstrueux cauchemar.

— Merde ! Merde ! Putain de merde de cauchemar, Andy !

Elle tremblait encore, secouant la tête, prête à fondre en sanglots. Elle se serra contre Andy, qui, lentement, parvint à la calmer. Elle sentit sa main posée sur son ventre. À voix basse, elle lui demanda des nouvelles du bébé, comme s'il était déjà né.

— Ça va, murmura-t-il. Tout va bien. – Andy caressa son cou, en l'enlaçant. – C'est rien, Lynn. Un cauchemar. Tout est OK. Ça va, répéta-t-il.

— Nom de Dieu, Andy… Je ne peux pas continuer à faire ce genre de rêve. *Je ne peux pas*. Pas avec notre bébé dans le ventre…

Elle fondit en larmes, pour de bon.

53

Desk

1001Ebooks

Le son étouffé de l'open space lui parvenait à travers la réduction de bruit de son casque. Tout semblait venir du fond d'une citerne ; terriblement amorti. Lynn reportait sur son ordinateur des éléments d'entretiens qu'elle avait eus à Slough, l'avant-veille. Grant fit son entrée brutalement, en se cognant à la porte vitrée du box.

— *On peut savoir sur quoi tu bosses, là ?* fit-il de sa pire voix de chef à la con.

— Oh ! Tony… Tu me parles comment ? Y'a un problème ? répliqua Lynn en croisant les bras pour lui faire face.

— Ouais. Y'a un problème… T'es où depuis une semaine ? T'as disparu de l'image, Lynn ! On me dit que tu traînes dans Slough, mais je vois rien revenir… J'attends des infos sur l'affaire dont tout le monde parle, et que, *moi*, je t'ai filée toute chaude dans les mains. Et il y a à peu près que nous qui ne sortons rien… Ça te parle ?

— Bon, OK, Tony… Apparemment, le classement de mes papiers sur le hit-parade de Twitter a cessé de t'exciter.

— Tu me sors des infos sur ce putain de camion ! Tu fais quoi *là* ?

Il désigna l'ordinateur de Lynn, fit mine de contourner le bureau pour lire sur son écran. Se ravisa. Et monta le son :

— Me dis pas que tu bosses sur cette connerie de Polaroid ?

Lynn referma l'écran de son MacBook et le toisa, sans un mot. Grant bouillait.

— C'est moi qui appuie sur le bouton rouge, Lynn. Pas toi. Et les priorités du *Bumper*, jusqu'à preuve du contraire, c'est moi aussi qui les décide. Alors deux choses. *Un* : tu te grouilles un peu pour nous sortir du nouveau sur Slough, sur la pute et sur ce camion. Toutes les télés enchaînent des directs et toi tu…

— Les télés enfilent les directs avec zéro info dedans ! Tu l'as dit toi-même l'autre jour : c'est juste du micro-trottoir à la mords-moi-le-nœud…

— Je me fous de ce qu'ils sortent ou pas. Je veux que *toi*, tu sortes des trucs !

— J'ai sorti le nom et la bio de cette nana ! Personne n'avait rien sur cette fille depuis la soirée coke… Même pas le *Sun* !

— Y'a des jours de ça !

— Putain, Tony, c'est moi qui ai sorti la seule interview qui…

— Je te parle de Kaczor ! Tu me laisses ta libraire de côté.

— Et ce camion. J'ai écrit un truc sur…

— Tu veux qu'on en parle de ton « trois cents mots de merde » ? C'est Chadwick qui a eu l'info. Pas toi…

Lynn se renfrogna. Jamais elle n'avait autant détesté Grant qu'à cet instant. Elle réalisa qu'on pouvait détester quelqu'un au point de lui foncer dessus et de chercher à l'abîmer. Elle se rassit, rouvrit son ordinateur et fit mine de consulter quelque chose sur l'écran. Grant poursuivit :

— J'ai pas fini, Lynn. *Deux* : tu passes pas directement par l'éditing pour envoyer tes conneries sur le site. Ton histoire de

Polaroid à la con, c'est de la pure connerie ! Tout le monde s'en tape…

— Pas moi…

— Alors tu casses ton cochon en porcelaine, tu comptes tes étrennes et tu t'achètes ton petit journal en ligne. Et tu publieras toutes les niaiseries que tu veux… Ici, c'est moi qui donne le feu vert. Point barre !

— *Feu vert/bouton rouge,* Tony ! ironisa Lynn.

— Putain, Lynn… Je te débarque, tu me gonfles…

— Tu me débarques ? *Tu me vires ?*

— Ouais… Je te vire de l'actu ! Tu vas passer deux ou trois semaines au desk, à faire du city news. Cyclistes en colère, crottes de chiens et bonnes adresses de petits restos vegans…

— Sérieux ?

— Ouais, nom de Dieu. Appelle ça comme tu veux ! Harcèlement, misogynie, acte d'autorité… Tu peux coller mon nom sur la liste #MeToo.

Lynn le toisa à nouveau, des lames de rasoir plein le regard. Elle lança :

— Va te faire foutre, Tony.

Feignant ne pas avoir entendu, Grant lança en s'éjectant de l'open space de la rédaction :

— Pour info, je vais mettre sur ta fiche de poste : « mise à pied éditoriale ». Pour les city news, au fait, tu commences tout de suite… Coups de fil, micro-trottoirs, etc. Et si tu continues à me casser les burnes, Lynn, je te jure que je te colle sur la succession de la reine. Et la surveillance du bulletin de santé de toute la famille royale…

54

Eau-de-vie

Magdalena regarda autour d'elle. Elle se rappelait les corps. Elle se rappelait le sang. Tout ce sang qui avait noirci le sol de béton brut. Les filles mortes, explosées, affalées comme des mannequins de chiffons hirsutes.

Ils les avaient emportées dans un autre endroit. Presque identique. Une espèce de réserve, avec des containers et de vastes casiers tubulaires. On voyait des palettes et des cartons beiges, rangés sans ordre, jusqu'aux hauteurs d'un toit en tôles embouties. On leur avait installé une sorte de coin dans un des containers. Des paillasses, des couvertures sales. Et des bidons de plastique bleu pour les besoins. Chacune le sien, cette fois. Le grand luxe après le camion et son chiotte collectif.

Elle se demanda si elle reverrait un jour autre chose que les perspectives désolantes de ces hangars dans lesquels elle semblait condamnée à survivre, désormais. Depuis quand était-elle là, d'ailleurs ? Elle avait été amenée avec deux des filles qui avaient fait partie de son voyage depuis Trieste. Elles y avaient rejoint d'autres femmes. Des filles aux yeux vides, qui étaient déjà là quand elle était arrivée. C'étaient des Albanaises. Elle avait réussi à comprendre ça. Elles devaient avoir huit ou dix mots en commun. Pas de quoi refaire

le monde ni spéculer sur grand-chose. Mais les filles avaient quand même réussi à leur expliquer une partie des règles du jeu. On venait les chercher régulièrement. Pour les emmener *faire des hommes*. Pendant huit ou dix jours. Les Albanaises faisaient ça depuis des semaines. Elles partaient, *faisaient des hommes* et revenaient.

Le temps avait passé. Des heures silencieuses, pendant lesquelles elle restait tapie dans l'ombre, roulée dans sa couverture crasseuse. Personne n'avait envie de parler. Et puis, hier ? Avant-hier ? Une vieille femme avait apporté de la nourriture et de l'eau. Et une petite gourde d'alcool. Une sorte d'eau-de-vie. De la Slivovitz ou de la vodka parfumée de dernière qualité. Elle n'y avait pas touché. Les Albanaises s'étaient partagé l'eau-de-vie.

Depuis, elle dormait l'essentiel du temps. Elle pensait à son chat Yulek, et dormait. C'était ce qu'elle avait de mieux à faire. Elle était prête à passer ce qui lui restait à vivre sur ce principe-là : dormir et penser à Yulek. Rien d'autre. Surtout ne plus jamais les revoir, ne plus jamais les entendre rire en les battant. Juste Yulek et le sommeil…

55

Dans le Darknet

Appelez-moi mademoiselle 9 à 5, grommelait-elle intérieurement. Depuis des jours, elle ne sortait plus du *Bumper*. Elle l'avait rebaptisé le *Bunker*. Tessa Wiggins allait et venait, rentrait en coup de vent, repartait aussi sec, et elle, elle restait clouée dans son box vitré, devant son MacBook, à retranscrire les interviews qu'elle décrochait avec des gardiens de square, des étudiantes militantes écolos et des responsables d'association aussi têtus que des douaniers colombiens.

Grant lui-même se cachait. Il ne vérifiait même pas qu'elle effectuait correctement sa punition. Elle était juste « hors actu ». Plus de terrain. Plus d'enquête. Du desk de débutante. Des heures vides. Elle les utilisa pour approfondir ses recherches sur Tania Berg. Elle se mit à visionner l'inépuisable catalogue de films porno proposés par le Net. Les premiers jours, elle avait balayé les sites du premier rang. Faciles à découvrir, contenu sordide mais 100 % légal. Du gratuit et des suggestions d'abonnement ou d'achat à l'acte. Elle enregistra quelques onglets et, dès le quatrième jour, passa au plus subtil : les domaines occultés du Darknet, en zappant l'« http » et avec lien d'accès direct. Via TorFox, elle catalogua des dizaines de séquences et de trailers. Du grotesque et de l'abject. Elle se concentra sur les

pages d'accueil de sites porno estampillés « *Russian Whores/Polish Sluts* » et autres délicatesses. Elle alternait avec des compilations d'échographies prénatales sur Pinterest. Au bout de deux jours de ce régime, elle devint à moitié folle : elle croyait reconnaître dans les pornos tous ceux qu'elle avait croisés dans Slough.

Elle sursauta. Tessa Wiggins était derrière elle et tapotait sur la vitre du box, en désignant son écran : sur celui-ci, une rousse à gros seins en débardeur résille suspendue à une poulie oscillait sous les gifles de plus en plus appuyées d'une brute à la boule rasée.

Lynn haussa vaguement les épaules et regarda Tessa en ayant l'air de dire : *Eh ouais*… Mais des larmes noyaient ses yeux. Elle nota sur un post-it qu'elle glissa aussitôt dans son bloc :

> *Les images que je visionne depuis une semaine : des images de bébés dans leur vaisseau biologique, et des films porno hyper crades, avec des filles qui se font insulter et battre par des types tatoués à sale gueule. Bienvenue en 2019, chérie.*

Elle s'affaissa, la tête entre les mains, sur son bureau encombré de papiers et de notes. Peut-être vingt ou vingt-cinq minutes plus tard, elle se remit à écrire.

> **Décroche ta sorcière !**
> On peut y aller en famille ! Petits et grands, sacs poubelles de 30 à 150litres ! Le *London Clean Up Day* c'est demain. Et l'opération commence par une vaste chasse aux sorcières. Plus exactement aux culottes de sorcières. Tu les vois, ces sacs plastiques accrochés aux branches, dans les parcs de la ville ? Tu les vois, tu les décroches. Point barre. Buissons, branches basses. Comme je dis, convient aux petits et aux grands. Le rendez-vous des chasseurs est fixé à 9 h aux endroits suivant :
> Queen Elizabeth Gate, près d'Hyde Park Corner.
> Outer Circle, London Zoo.

Elle fut prise d'une envie brutale de poursuivre sa rédaction par un :

Et soyez plus braves que le mauvais sort !

Mais s'efforça néanmoins de poursuivre :

Shack Café, Hampstead Heath, entrée sud de…

Lynn sélectionna l'ensemble de son texte et appuya sur la touche « retour » de son clavier. Tout s'effaça.

De la merde, nom de Dieu…

Elle claqua rageusement le clavier de son MacBook et se mordit les lèvres.

56

Vodka flip

Magdalena avait laissé la vodka décider de son sort. La vieille femme avait apporté une nouvelle fois de l'alcool. Une bonne dose. Un litre et demi, dans une bouteille d'eau minérale. Elle avait bu, et avalé les gélules que les types leur donnaient. Des trucs qui les faisaient planer et leur coupaient l'appétit. Les filles se jetaient dessus comme sur des friandises. Depuis la dernière visite, elle en avait épargné cinq doses. Elle s'était dit que ça suffirait peut-être, avec la vodka. Qu'elle ne se réveillerait plus. Elle avait avalé les cinq gélules à la fois et bu une bonne partie de la bouteille. L'alcool refluait maintenant et elle espérait ne pas vomir. Mais elle s'était réveillée. Elle n'était pas morte. Les filles sommeillaient autour d'elle, et il n'y avait rien d'autre à faire ni à tenter. Attendre. Juste attendre qu'ils reviennent.

57

Douze semaines

C'était un immeuble moderne dans Queensway. Un décor aseptisé et parfaitement lisse. Un mélange alu brossé et bois clair. L'escalator extérieur glissait dans un tube de plexi qui découvrait tout le Nord de Londres au fur et à mesure de son ascension. Un chant de muezzin les accompagnait. Il venait de la grande mosquée de Park Road, au loin, dans Regent's Park. La prière d'Al-asr du milieu d'après-midi du vendredi. Le son était assourdi mais roulait sur le couvercle de nuages et de cendres qui recouvrait la ville. Lynn entra dans le cabinet, d'une démarche qu'elle sentait chancelante. Le médecin les avait fait asseoir et avait entrepris, avec un large sourire complice, de faire « le point ». Puis elle s'était installée dans le petit box d'examen et la pénombre vaguement bleutée se referma sur elle et Andy. Elle scrutait le moniteur, qui ronronnait dans une fréquence extrêmement basse. Au début, elle se concentra sur les chiffres jaunes, en bas de l'écran. Onze semaines, six jours. Maintenant, elle fixait le profil, sans pouvoir s'en détacher. Un front excessivement bombé. La silhouette ondulait faiblement, comme une plante d'eau prise dans un courant. Une jambe parfaitement repliée qui semblait prendre appui sur les parois de la bulle dans laquelle la petite silhouette était tapie. Elle crut discerner une seconde jambe – elle ne

savait pas si c'était une seconde jambe ou un parasite en forme d'écho derrière la première – qui suivait les mouvements de l'ensemble. La forme flottait dans une eau noire, cernée par des icebergs de neige striée, des masses grises parfaitement stables qui protégeaient son bébé. Elle chercha sur sa gauche la main d'Andy, la trouva et la serra. Elle osa un regard vers lui. Il paraissait sidéré par la scène de l'écran. Sa lèvre inférieure tombait légèrement, dans une expression qu'elle ne lui avait jamais vue. Et cette lèvre tremblait par brèves secousses. Elle sentit la main d'Andy se refermer sur la sienne. Oui, leur bébé était là. Est-ce qu'il allait bien ? Est-ce que tout ce matériel électronique pouvait lui assurer que tout allait bien ? Est-ce que tous ces machins et ces sondes et ces moniteurs étaient capables de déceler un truc qui déconnerait quelque part, dans l'ombre de cette eau noire où le bébé nageait, indifférent encore aux angoisses qui la traversaient ? Soudain, le médecin cliqua sur une zone de l'écran et des battements sourds emplirent le recoin où ils s'étaient tassés, devant le moniteur. Elle sursauta, prise de panique. Puis réalisa. C'était le cœur. Le cœur du bébé battait, comme une grosse caisse de batterie dans un club techno. Dans l'ascenseur, en redescendant vers Queensway, elle se colla à Andy, qui n'avait cessé de fixer l'impression noir et blanc de l'échographie. Il tenait la minuscule image entre ses deux mains, comme si elle avait pu s'envoler et disparaître. Elle la lui enleva doucement, pour la regarder à son tour.

— Est-ce que je peux la garder, Andy ?

Il hocha la tête, silencieusement. En la glissant entre les pages de son bloc, elle réalisa qu'elle reproduisait le geste exact qu'elle avait effectué l'autre jour, avec l'image que lui avait donnée Andy et qu'elle avait ensuite publiée dans le *Bumper*. Ce Polaroid abject qui avait disparu avec son sac.

58

Continental breakfast

Une bruine tiède de printemps flottait dans Westminster. Elle attendait le feu pour traverser Victoria Street. Il y avait quelqu'un près d'elle. Trop près. Elle fit un pas de côté et s'engagea sur le passage piéton. Le type s'était détourné et elle n'entrevit qu'une sorte de veste verte, un de ces trucs de l'armée allemande que les jeunes enfilent pour aller passer des week-ends en *free party*. Elle repensa au type du métro qui lui avait tiré son sac. Il avait une parka similaire. Comme trente ou quarante mille jeunes Londoniens, sans doute… *Oui, les débuts de grossesse semblent favoriser l'apparition de crises de paranoïa.*

Elle reprit sa route plein sud vers le *Bumper*. En passant devant les barnums de Strutton Ground, elle fut tentée par l'odeur de café frais qui fusait à travers les tables. Elle se posa et décida de prendre un second petit-déjeuner. Elle avait tout son temps : les culottes de sorcières n'allaient pas bouger de leurs branches basses…

Elle achevait son second croissant français quand elle vit une ombre face à elle. Un type s'était assis à sa table. Une sale gueule. Une sale gueule de Slough. *Un Orc*… *Un Orc en parka de la Wehrmacht*. L'Orc lança :

— Paraît que tu demandes des trucs aux gens ? Que tu montres une photo avec une fille ?

Elle ne put rien répondre. Ses yeux s'étaient posés sur la main de squelette tatouée à l'encre noire. Le type de la salle paroissiale. Celui qui violait et tabassait des filles sur les vidéos qu'elle avait visionnées pendant des heures, sur lesquelles figurait Anna Kaczor, alias Tania Berg.

Il la regardait droit dans les yeux. Il avait des iris couleur ardoise et le blanc strié de minuscules veinules. Lentement, il posa devant lui, juste à côté de sa main à elle, un objet qui fit un bruit métallique en heurtant la table. Lynn hésita à quitter ses yeux, presque hypnotisée par la violence et la malice froide qui s'en échappaient.

Finalement, elle parvint à infléchir son regard. Sur la table devant elle, le type avait déposé un tournevis à manche orange, au bout soigneusement poli à la meuleuse et acéré comme un poinçon. Le même type d'objet qui avait transpercé la tempe d'Anna Kaczor.

Quand elle releva les yeux, le type se leva sans un mot et regagna la rue. La foule compacte de Strutton Ground l'avala comme une eau noire absorbe un corps lourd.

59

Lulubelle

Botoxe-moi la vie, chérie !

J'étais invitée par *Time Out* l'autre nuit (enfin, l'autre soir, j'essaie de vous faire croire que je sors tard, mais à 20 h 10, je pique du nez dans mon porridge, baies de goji…). MissionLulubelle 007 : chroniquer l'ouverture privée du nouveau bar *uptown*, le Peekaboo à Canary Wharf. Dans ce genre de choses, j'essaie toujours de ne pas arriver la première, parce que quand je suis dans un environnement désert, j'ai l'impression, même s'il n'y a personne, que tout le monde m'expertise. L'idéal : les arrivées groupées. Tu te laisses emporter par le courant et tout va bien. Là, manque de bol, tout le monde était à l'heure et j'ai fait mon entrée princière bonne dernière. Le bar à Pink Champagne avait déjà fermé et je me suis rabattue sur le coin cocktail. Bon, on ne va pas se plaindre en début de chronique. Et ce n'est pas de drinks dont je veux parler aujourd'hui. Le Peekaboo, à Canary Wharf, tu t'attends à un endroit un peu nocturne quand même, et un peu adulte. Bien : je lève les yeux de mon prosecco, sorbet citron vert (127 calories soit dit en passant…) et je regarde un peu la foule des

buveurs (avec leur Pink Champagne à la main, eux…). J'ai cru « tomber-renverse » ! Une classe de collège. Presque école maternelle. Je me suis demandée qui avait eu l'idée, nom d'un chien, de servir de l'alcool à tous ces gamins ! Où étaient les parents ? Je regarde mieux : Emily Blunt, quand elle avait douze ans. Lilly Allen, douze ans aussi. Derrière, qui se gondole avec Ryan Gosling ? La fille de Keira Knightley. Je m'approche encore. Non. *C'est* Keira Knightley ! Elle ! Douze ans, elle aussi. Toutes ces filles avaient perdu vingt ans depuis leur dernière séance photo pour *Closer* ! Tu connais l'impression d'avoir fait un petit voyage dans la machine à remonter le temps du docteur Wells ? Eh bien, c'est ça.

Tu pourras leur poser la question si tu les croises : toutes vont te jurer les grands dieux qu'elles se font juste un petit peeling nature de temps en temps. Tu y crois, toi ? Deux ou trois cuillers d'huile d'olive, une petite dose de sucre roux et un demi-jus de citron, tu étales sur les joues, le front et les pommettes, et tu pourras t'inviter à la place de ta fille à la pyjama party d'Ed Sheeran… Allez, une deuxième ration à 127 calories, et dodo !

Prenez votre corps comme il est, pensez bien à vous et soyez plus braves que le mauvais sort !

PS : *Breaking news*, les bonnasses : Lulubelle et le Loisir Club du Marriott vous font gagner un pass journée pour deux personnes. Clique ici pour participer !

© Lulubelle 2019

60

Just a fucking day

Depuis six ans qu'elle était au *Bumper*, elle ne se souvenait pas d'avoir autant glandé. Même pas du travail pirate, non déclaré, comme lorsqu'elle avait bossé en parallèle pour son bouquin sur l'affaire Mary Bell, en grattant par-ci, par-là quelques heures sur ses missions *Bumper*. Non. Rien. Elle avait regardé des clips musicaux sur Youtube, le casque à réduction de bruit collé aux oreilles, et retranscrit trois ou quatre recettes de trucs veggies, plutôt sucré-salé. Pour couronner dignement sa journée, elle avait filé à 16 h 20, plantant Tessa qui cuisinait un scientifique sur l'histoire du volcan et qui apparemment l'embrouillait sur des mots techniques.

Le soir, Andy, le visage fermé, écouta Lynn raconter sa *journée de merde*. La rencontre avec le type aux mains de squelette. La parka, semblable à celle du voleur du métro. Elle lui parla du tournevis qu'il avait posé devant elle, au petit café de Strutton Ground. Elle demanda :

— Tu… Tu crois que le sac, c'était lié au reste ? Tu crois que ce sont les mêmes que ce…

Andy la coupa, brutalement :

— Nom de Dieu, Lynn ! Tu ne sais pas qui sont ces types. Tu ne sais vraiment pas ! Je demande une protection… Je vais demander

qu'un type de la MePo te colle au train du matin au soir…

— Putain, Andy : pas question. Je ne veux pas d'une nurse anglaise pour promener ma poussette. Pas question !

— Tu n'imagines pas une seconde à qui tu as affaire, nom de Dieu !

— Je crois que je commence à…

— Non ! s'emporta Andy. J'en ai arrêté des brouettes depuis cinq ou six ans, des Polaks et des Moldaves dans ce genre. Rien à perdre. Peur de rien. Durs aux coups. Ces gars-là appartiennent à des groupes qui se font une guerre totale. Ils sont capables d'endurer des trucs de fous. Des passages à tabac, des tortures. J'en ai eu un ou deux qu'on a ramassés sur délation, enfermés dans des caves, on leur avait cisaillé plusieurs doigts au sécateur, passé tout le dos au papier de verre et au vinaigre. Un m'a raconté en interrogatoire qu'on lui avait approché la mèche d'une perceuse à cinq millimètres de l'œil, pour le faire parler. Il n'avait pas craqué. Il n'avait plus qu'un œil. Il était fier de ça.

— Arrête !

— Attends encore un peu. Je t'explique pourquoi je ne veux pas que tu retournes dans Slough. Une fois, j'ai interrogé une fille qu'on avait ramassée presque morte dans un dortoir dégueulasse. Elle était bleue, du front aux genoux. Bleue de coups. Elle avait été frappée à coups de briques. Elle avait des bestioles partout sur elle, qui grouillaient en lui bouffant ses croûtes…

— Arrête, Andy. S'il te plaît !

— Eh bien, tous ces types, aussi bien ceux qui ont torturé que ceux qui ont subi, ils étaient encore capables de faire les malins et de te cracher dans la gueule plutôt que de lâcher leur clan et de balancer des noms. On a renoncé à les interroger, pour la plupart. On s'est dit que s'ils avaient tenu face à leurs ennemis de la pègre,

ce n'était pas la police anglaise qui les ferait parler… On les a remis à la justice, qui les a foutus en taule et, leur peine achevée, on les a renvoyés dans le pays qu'ils avaient désigné comme le leur. On n'est même pas certains que ce soit le bon… Plusieurs États ont refusé de les laisser entrer. Certains traînent des mois dans des corridors administratifs, et on finit par les retrouver, ici ou là dans Londres. Ou à glander dans Slough, avec un nuage noir de filles mortes juste au-dessus de leur tête. C'est là-bas que tu veux retourner, Lynn ?

Il se colla à elle et l'enlaça.

— Je retourne nulle part… Je vais nulle part en ce moment. Tu ne m'as pas demandé, mais je vais te le dire quand même. Depuis des semaines, je suis scotchée au *Bumper* à faire de la soupe d'agenda et du city news à deux balles. Putain ! J'ai commencé à avoir des infos, j'ai des trucs des Nations unies, j'ai eu des contacts, j'avance, et au lieu de me stimuler, ce con de Grant veut des émotions de micro-trottoir… Du spectaculaire à deux balles…

Elle étouffa un sanglot. Andy accentua son étreinte. Il ne l'avait pas vue souvent comme ça. Même deux ans plus tôt, lorsqu'elle avait été hospitalisée à Tremona, l'hôpital de Southampton où elle était restée plusieurs jours en *Emergency Room* après qu'un dingue lui avait tiré une balle de 9 mm dans le poumon gauche.

— Tu veux savoir sur quoi je bosse ? Deux grosses enquêtes bien chaudes : la lutte contre les culottes de sorcières dans les parcs londoniens et…

— Les culottes de sorcières ?

— Ouais : ces sacs en plastique que filent les épiceries indiennes à leurs clients et qui finissent accrochés aux branches. Je relaie une campagne citoyenne pour inciter à l'usage des sacs en papier… Super, non ?

— Et l'autre ?

— L’autre ?

— Ton autre enquête ?

— Ah ouais, tu veux avoir l’exclu… Un autre truc de fou. Je couvre le happening « Momo Challenge » dans Hyde Park… Cinq à six mille ados ont prévu de se retrouver pour mettre en commun leurs preuves de l’existence de Momo…

— Momo ?

— Un personnage qui vivrait sur le Net… Un croquemitaine virtuel, qui pousserait les gamines au suicide.

— La presse enquête sur ce genre de trucs ?

— Ouais. Et la police aussi ! Plusieurs États américains ont demandé l’aide du FBI pour retrouver l’auteur de messages signés Momo qui terrorisent les enfants…

61

L’adresse IP de Jack the Ripper

Ils se retrouvèrent pour déjeuner de l’autre côté du fleuve. Juste en face du Crime Command, sous le London Eye. Entre deux bouchées, Lynn demanda :

— Vous… vous pourriez tracer des mails ?

— Quels mails ?

— Ces mails flippants que je reçois…

Andy la regarda sans broncher. Il attendait la suite.

— Vous pourriez… Tu crois que vous pourriez le localiser en utilisant mon IP ?

Andy semblait confus. Comme l’autre soir, sa tête n’annonçait rien de bon. Il bredouilla, entre ses dents :

— Écoute. On a déjà… essayé de le tracer. Le type change chaque fois d’ordi…

Lynn explosa :

— Tu veux dire… Vous avez mis mon compte mail sous surveillance ? Sans me demander ? Sans que *toi*, tu ne me dises rien ?

— On a mis sous surveillance des tonnes de mails, Lynn ! Merde ! – Andy souffla, tâcha de se calmer en contrôlant son rythme respiratoire. Au bout de trente secondes, il reprit. – Juste après que

tu m'en as parlé, l'autre soir, j'ai demandé un *catch* sur ton mail. On a localisé les envois.

— Et alors ? demanda Lynn, en essayant de ne pas hurler.

— Il poste d'un ordi chaque fois différent. Il nous faut un temps réponse pour *logger* une IP. Sur un seul post, c'est impossible. Le type utilise chaque fois un cyber ou un spot wi-fi public. Il ne tape pas en direct. Il doit avoir son texte sur un doc à part ; il se connecte, colle et poste. Moins de vingt secondes. On ne peut rien faire avec ça.

Lynn prit sur elle. Oui, elle aurait gagné à trente contre un chez ces bookmakers de Marylebone. Il avait un truc dans la tête qu'il ne lui avait pas dit. Il surveillait son boulot. Il avait *gaufré* son compte mail… Elle le regarda, en essayant de faire disparaître de ses traits toute trace de colère :

— Bon, tu en penses quoi ? Ce type délire ou bien…

— J'en sais rien, Lynn. On a eu des tas de débiles psycho qui racontaient ce genre de salades. En ligne ou par lettres anonymes. Ça a tout le temps existé. Des types se sont accusés pendant des décennies d'être Jack the Ripper. Des malades, des types qui avaient envie d'attirer l'attention. Des cons qui se faisaient chier. Internet a multiplié ces débiles par mille ou dix mille : il nous en tombe un dessus par semaine !

Il se tut et regarda Lynn. Elle souriait à présent. Elle chuchota, en s'approchant de lui, par-dessus la table :

— Bon, maintenant, Andy, tu vas gauler Jack l'Éventreur. Tu chopes son adresse IP et tu remontes jusqu'à lui… Le mystère enfin levé !

Andy s'esclaffa. Il se détendit d'un coup.

— Tu sais quoi, Andy ? Depuis que je suis enceinte, il m'arrive un truc bizarre. Super bizarre…

— Quel genre ?

— J'ai des super envies de dormir. D'un seul coup. Une envie monstrueuse de me trouver un coin douillet, une montagne de coussins, de me faire un nid dedans et de piquer un dodo de folie. Dormir des heures…

Andy la regarda avec des yeux ronds.

— Oui. Et un autre truc bizarre, Andy : des fois, j'ai aussi une super envie de baiser. Comme ça. Que tu sois là et que tu m'emportes sur le lit, un peu brutalement, mais un peu comme les princesses dans les bouquins, tu vois ?

Andy était passé en mode écarquillé. Ses yeux lui mangeaient les joues. Il murmuraà son tour :

— Je peux te poser une ou deux questions, Lynn ?

— Ouais…

— Bon, déjà la première : qu'est-ce que tu fais quand tu as super envie de dormir, comme ça, brutalement ?

62

Martha

Elle faillit rater l'appel. La musique du Westfield couvrait tout. Lynn traversait l'immense centre commercial avant de plonger dans le métro ; la musique d'ambiance et les annonces publicitaires étouffaient à peu près tous les autres sons. Elle se réfugia dans un kiosque Cash for Gold et décrocha.

— *Miss Dunsday ?* fit une voix nasillarde qu'elle n'arriva pas à identifier.

— Oui, c'est moi…

— C'est Tyler… Tyler, de Slough.

— Tyler ?

— Ouais, fit la voix, de plus en plus nasale. Le type du sexshop, vous v'souvenez pas ?

— Si. Bien sûr. Salut Tyler… Qu'est-ce qu'il y a, vous avez une info ?

— J'sais pas trop si j'ai une info, miss Dunsday, mais on pourrait croire que vous avez pas été réglo-réglo avec moi, pas vrai ?

— Pas réglo ? Qu'est-ce que vous voulez dire, Tyler ?

— J'veux dire que les flics sont passés m'voir à la boutique. Pour poser à peu près les mêmes questions. J'y vois plus qu'une coïncidence, comme dirait l'autre…

— Sans rire, Tyler, ça vient pas de moi ! J'ai pas l'habitude de balancer une source… À supposer que vous avez été une source. Je verrais pas l'intérêt de vous griller. Moi, ce que je veux, ce sont des informations, pas des arrestations…

— Ouais… Qu'est-ce que j'dois en penser, j'sais pas… – Tyler avait pris une voix de petit malin, mimant celle des caïds dans les films américains. Il reprit. – Admettons qu'j'ai une info, justement. Qu'est-ce qui me dira que si je vous la refile, on me fichera la paix après ?

— Je sais pas, Tyler. Moi en tout cas, je ferai rien pour vous pourrir l'existence. Je vous le promets. Mais je ne contrôle pas les flics de Slough…

— J'pense pas que c'étaient des gars de la brigade de Slough. J'les connais à peu près tous. Plutôt des civils dans le genre « enquêteurs ». Des gars de Scotland Yard. Des grandes gueules. En tout cas, moi, je crois que je vais vous refiler une petite info, et qu'après vous allez me lâcher complet. On s'ra, comme qui dirait, quittes…

— Quelle info ? fit Lynn, en collant plus fort son téléphone contre son oreille.

Ce putain de fond sonore de Westfield polluait tout. Le type du Cash for Gold leva les yeux, inquiet et curieux à la fois, dans son look tout tweed de trader en montre suisse deuxième main.

— *Quelle info*, Tyler ? répéta-t-elle, anxieuse.

— Y'a une gonzesse. J'veux dire, une vieille… Vous jurez que vous m'foutez la paix, après ?

Lynn se contenta de souffler bruyamment dans le combiné. Il poursuivit :

— Une vieille femme… J'pense qu'elle est en relation avec ce qu'on disait l'autre fois, quand vous êtes passée. En relation avec le

matériel polak…

Lynn ne répondit rien. Elle le laissait venir. Tyler reprit :

— Vous voyez d'quoi j'parle ?

— Oui. Des trucs *teen porn*, lâcha Lynn à mi-voix, en regardant du côté du gars de Cash for Gold, qui ne bougeait pas un cil. Ces trucs pas *légal-légal*…

— Exact. Bien, cette vieille-là… cette vieille femme, j'pense qu'elle connaît des gars, des Polaks, qui sont dans ce genre de trip. J'dirais même que j'en suis, comme qui dirait, sûr.

— Ce genre de trip ? Vous voulez dire, des acheteurs ?

— Non, m'dame… J'dirais plutôt des producteurs… Des grossistes, si vous cadrez ce que j'veux dire ?

— OK, Tyler. Je la trouve où, votre vieille femme ? Elle s'appelle comment ?

— Martha. Martha qu'elle s'appelle. J'sais pas si c'est son vrai nom ou pas. Mais dans le coin, c'est Martha. C'est une vieille qui bosse dans les ménages. Maintenant, elle fait de l'entretien, du service global… Dans l'aéroport.

— Quel aéroport ?

— Heathrow. Terminal 4. J'crois bien qu'elle fait le service au Café Nero, ce truc où qui vendent des sandwiches italiens.

— Terminal 4, Nero. Vous êtes sûr, Tyler ? Vous l'avez vue là-bas ? Je la reconnais comment, Martha ?

— Ouais, si j'vous dis, c'est sûr. Vous la reconnaîtrez, j'suis sûr. Elle est vieille. Une petite vieille, avec l'accent polish… Au Nero. Et vous me lâchez complet après, on est calés ? Vous et les flics de Londres… On n'viendra pas m'chercher des poux ?

— Je peux pas dire pour les flics. Moi, vous ne me verrez plus.

Elle raccrocha.

*

* *

Lynn changea immédiatement de direction. Au lieu de s'engouffrer, comme elle avait l'intention de le faire dix minutes plus tôt, dans la Central Line plein nord direction Epping, elle se dirigea vers la plate-forme pour Ealing Broadway. En vingt-cinq minutes, elle était aux terminaux. Grant pourrait toujours gueuler qu'elle ne pointait pas au desk. Elle n'eut même pas à planquer dans la galerie marchande, déjà pleine de passagers poussant des trolleys. Au Café Nero, elle remarqua immédiatement une femme usée, grise de peau et de cheveux, qui nettoyait les tables d'un air totalement absent et disposait des pâtisseries dans une banque réfrigérée. Lynn commanda un café latte et s'installa sur une table. Vers 11 h 30, la vieille femme échangea quelques mots avec le type de la caisse et quitta ses gants bleu ciel. Manifestement, elle allait prendre sa pause. Elle se dirigea vers les escalators, escortée par les appels d'embarquement et les carillons. Lynn la vit se diriger vers une porte à double battant signalée par un panneau lumineux « Réservé Service – Personnel autorisé seulement ». Ce pouvait être un vestiaire, ou une cafétéria destinée aux seuls agents de l'aéroport. Lynn décida de l'intercepter avant. Elle accéléra le pas et, arrivant au niveau de la femme, elle lui prit le bras et l'interpella :

— Martha ? S'il vous plaît…

La vieille femme sursauta comme si elle avait été piquée par une guêpe. Elle dégagea sa manche et, immobile, fixa Lynn. Son regard était transi de peur. Ses lèvres minces tremblaient et ses cils se mirent à battre de manière totalement incontrôlable.

— Qu'est-ce que vous… Qui êtes-vous ?

— Martha, il faut que je vous parle, c'est important…

— *Parrler* de quoi *?* bégaya la femme, dans un « parler » roulant.

— Je cherche des informations sur une femme. Une Polonaise. Anna Kaczor. Est-ce que vous la connaissez, s'il vous plaît, Martha ?

— *Je ne pas* le temps. J'ai *trravail.* Je dois *fairre rrepas*, maintenant.

— Juste une minute, Martha. S'il vous plaît.

— Qui c'est qui vous dit que je dois *parrler* avec vous ? Qui vous *explique* mon nom ?

— Quelqu'un, dans Slough. Quelqu'un qui ne vous veut pas de mal. Moi non plus, Martha. Écoutez, je veux juste que vous me parliez d'Anna Kaczor. Ou peut-être que vous connaissez Tania Berg ?

— Tania *Berrg* ? Je ne connais pas. Je ne connais personne, aucune. Je dois aller faire *rrepas*. J'ai bientôt *trravail*…

La femme voulait à tout prix s'esquiver. Elle cherchait, tout en parlant, à la contourner, en répétant « *parrdonnez*-moi ». Plusieurs fois. Un air épuisé et terrifié dans le regard.

Martha s'engouffra presque en courant dans le sas réservé. Lynn hésita une seconde. La porte se referma. Il fallait un badge pour passer.

— Putain de nom de Dieu ! jura Lynn en tapant de sa paume contre la porte, qui ne bougea pas d'un poil.

Elle reflua vers la galerie marchande et s'installa au Carluccio. Elle fit durer sa focaccia mozza-tomates séchées-orange sanguine en surveillant le retour de Martha. Elle se demandait si la vieille femme n'allait pas tout simplement disparaître par une sortie dérobée et ne jamais reparaître au Café Nero. À 12 h 25, elle la vit qui revenait, méfiante, jetant alentour des coups d'œil craintifs de faon égaré. Martha la remarqua aussitôt, détourna le regard, mais y revenait sans cesse. Elle renfila ses gants de ménage et reprit son service. Lynn s'arma de patience. À 15 h pile, elle vit Martha quitter sa blouse et ses gants, et les déposer dans une sorte de casier vestiaire. Elle

la vit aussi hésiter. Manifestement, elle cherchait un moyen de lui fausser compagnie. Elle n'avait cessé, tout en nettoyant et en regarnissant sa banque de sandwiches et de brioches, de lui jeter des coups d'œil apeurés et hostiles. Finalement, elle se décida. Elle se lança dans la foule, espérant peut-être s'y perdre. Lynn la suivait à moins de deux mètres. Elle la héla, tandis qu'elle marchait vers le métro. Martha ne répondit pas. Elle suivait sa trajectoire, aussi obstinée qu'un tramway sur son rail.

Lynn entra avec elle dans la station du Terminal 4. Martha se glissa dans une rame en partance pour Seven Sisters. Lynn s'engouffra dans le wagon et s'assit à côté d'elle. La vieille femme refusait de la regarder. Elle maintenait la tête bien droite, fixant la vitre noire devant elle. Lynn lui prit la main et la garda entre les siennes. Martha ne bougeait toujours pas la tête. Elle sentit sa peau secouée de frisson. Elle tremblait de peur. Une larme coula sur sa joue ridée.

— Martha, je sais que vous avez peur. Mais il ne faut pas. Je ne vous veux pas de mal. Écoutez… Personne ne saura que vous m'avez parlé. Personne…

Tandis qu'elle parlait, Lynn accentua la pression sur le dos de la main de la vieille femme. Celle-ci tourna enfin le visage vers elle.

— J'ai besoin de savoir des choses, Martha. Sur ce qui se passe à Slough. Les filles… Je crois que vous savez des choses. Je ne suis pas de la police.

Pendant qu'elle parlait, tentant de trouver une faille qui réussisse à persuader Martha, celle-ci la regardait, en hochant la tête. Elle semblait dire oui à tout, mais ne disait rien. Restant obstinément figée et muette.

Lynn insistait. Elle évoqua les départs, les camions.

— Ils ont tué des filles, dans un camion. Ils les ont assassinées, Martha. Est-ce que vous savez des choses sur ces camions ?

Martha continuait de hocher la tête, comme une idiote assise dans un hospice. Puis brusquement, la vieille femme se mit à parler. D'une voix assourdie que Lynn avait du mal à entendre dans le roulement du wagon.

— Madame… Je *peurr*. Je *trrès peurr*. Ma fille…

Lynn maintint la pression sur la main de la vieille Polonaise. Sa main était brûlante, pleine de fièvre. C'était Lynn maintenant qui hochait la tête, l'encourageant à poursuivre.

— Il faut me dire, Martha. Pour que ça s'arrête…

— *S'arrrrête*, lança Martha dans une sorte de rire. Vous *fairre s'arrrrêter* ? Pas possible…

L'idée même que Lynn ou quiconque puisse changer quelque chose la rendait presque hilare. Elle lâcha un vague ricanement et la dévisagea comme on dévisage une folle au dernier degré de la crise de démence.

— Oui, Martha. C'est possible… Si personne ne parle, alors ils ont gagné ! Vous comprenez, Martha ?

Comme si cette dernière phrase avait débloqué quelque chose au plus profond d'elle, Martha dégagea sa main de celle de Lynn. Elle posa ses deux paumes sur les genoux de Lynn et, la fixant, lança d'une voix redevenue plus ferme :

— Wita… Ma fille. Ils l'ont fait *venirr*. Elle *parrtie* de *Palagne*. Pour le *trravail*.

Dans le soubresaut du métro, Lynn laissait les informations arriver. Oui. Elle avait très peur. Sa fille travaillait pour un réseau. Elle était dans un institut, dans un quartier de l'ouest.

— Si elle *parrle*, ils vont tuer. La *torrturer*.

— Qui, Martha ? Qui veut faire du mal à votre fille ?

La vieille hésitait à nouveau. Elle cherchait à déchiffrer les panneaux des stations, prête à bondir sur le quai.

— Qui, je ne dis pas. Des diables. *Terrrribles*… Jamais je ne dis des noms.

— Où est-ce qu'ils gardent ces filles, Martha ?

— Ça, je ne dis pas.

Lynn voyait qu'elle était littéralement prise de panique à l'idée que sa fille puisse être victime de ces gens.

— Ils vont lui *fairre* tellement *du* mal s'ils savent…

« Ils ont fait ça déjà », expliqua Martha, en larmes. Ils ont fait ça à une femme qu'elle connaît. Une femme de son âge. Ils avaient aussi piégé sa fille, lui avaient fait miroiter un boulot dans une compagnie aérienne, un bon boulot bien payé et qui la faisait rêver. Des voyages. Une vie nouvelle. Et elle s'était retrouvée à faire des massages dans un sexshop de Kentish Town. Un truc minable qui s'appelait Easy Rose. Ou Lizzy Rose, Lynn comprenait mal, avec le bruit infernal de la rame. Et puis ils avaient exigé plus. Des passes, nuit et jour, dans un appartement du même quartier. Elle avait refusé. Ils l'avaient frappée, violée. L'avaient affamée pendant une semaine, lui donnant juste un verre d'eau le matin et un autre le soir. La femme qu'elle connaissait avait fini par craquer. Elle avait prévenu la police. Les flics avaient fait une descente à Easy Rose. Deux types avaient été emmenés, et étaient revenus le surlendemain, l'air narquois. Une semaine plus tard, la femme a reçu un lien vers un site Web de téléchargement. Au bout, il y avait un fichier MP4 où on voyait sa fille se faire démolir par quatre types, chacun leur tour, à coups de poing et de pied, qui finissaient par lui exploser une bouteille en verre sur le visage. On avait retrouvé son corps sur un chantier derrière Euston Station.

— Prenez mon numéro, Martha. Si vous réfléchissez, que vous pensez que…

Lynn écrivit rapidement son numéro de portable. La femme le déchiffra à haute voix, mais refusa de prendre le papier. Finalement, sur l'insistance de Lynn, elle accepta de le rentrer dans son vieux téléphone à clapet. Lynn remarqua qu'elle l'avait enregistré sous le nom de « Gal Store Nelson ». Elle eut un bref sourire. Voilà. Elle était devenue l'épicerie de Nelson Street !

— Vous m'appellerez, Martha ?

— Je ne *crrois* pas… Je ne sais pas. Je vous en *prrie* : ne me suivez pas. *Ne parrlez* pas *au* police.

Lynn lui montra le scan du Polaroid sur l'écran de son téléphone. Martha secoua la tête, refusant de regarder vraiment l'image. Répétant : « Je ne connais. Je ne connais… »

La vieille femme se jeta hors de la rame à Acton, disparaissant aussitôt dans la masse des voyageurs.

63

Un peu de philosophie – Part. 6

1001Ebooks

Pas un seul mot de mes petites histoires dans le *Bumper*, miss Dunsday ? Ce serait que mes mails ne vous arrivent pas ? Je suis certain du contraire : je vois que vous ouvrez mes messages. Et si vous les ouvrez, vilaine curieuse que vous êtes, je suis persuadé que vous les lisez. Alors elles ne vous intéressent pas ? Ou vous attendez la fin pour boucler votre papier ? Je vais prendre cette option-ci et me dire que vous classez soigneusement mes salades ; peut-être même que vous les remettez à la sauce Dunsday, avec le talent qui est le vôtre pour raconter des histoires ?

Au moment où nous en sommes restés, les filles paniquent. Toutes. Celle qui nous intéresse – celle du Polaroid mystère –, comme les autres. J'ai beau lui expliquer que tout ça ne sert à rien, que les choses sont écrites aussi solidement que si elles avaient déjà eu lieu, elle panique. En même temps, secrètement, elle espère. Parce qu'elle a vu trop de films ou qu'elle bouquine trop de thrillers. Elle se dit que des gens la cherchent. Qu'on a publié un avis de personne disparue et que des tas de connexions se font et que ces connexions vont mener à elle et rameuter par ici des tonnes de flics. Elle se goure. Je lui dis qu'elle se goure. Personne ne vient et personne ne viendra. Personne ne va venir la chercher ici. Je lui dis : « Personne – absolument personne à part moi – ne sait où tu es… C'est con, mais c'est comme ça. Toi-même tu as beau regarder autour de toi, tu ne pourras jamais dire où tu as été séquestrée. Vas-y ! Regarde : où est-on ? À l'intérieur d'une pièce qui fout sacrément les jetons, point barre. Dans le Cheshire, dans Mayfair ou au fond du Colorado ? Dans l'Arizona ou le Kent ? Tu donnes ta langue ? Mets-toi une chose bien calée dans ta tête, chérie : aucun chevalier ne va venir te délivrer. Pourquoi ? Parce que parmi toutes les choses qui me feraient bien chier, c'est que tu sortes de

cette pièce, que tu te mettes à courir dans les parages en hurlant que tu as été séquestrée et qu'un type te viole depuis des jours. Dans ces cas-là, il y aura bien un connard pour t'écouter et faire rappliquer ici des flics et des juges. Voilà pourquoi – c'est ça que je veux que tu te colles dans la tête – on ne sort PAS de notre salle de jeu. Sauf quand c'est moi qui décide de la fin de la partie.

C'est toujours moi qui décide que c'est fini. »

64

Est-ce que ça vous brunch ?

> Oui, ça c'est vraiment toi, tu te dis quand tu te retrouves complètement paumée dans White City. Tu as insisté pourtant, en clamant haut et fort que White City, c'est *presque* ton quartier. Tu es *quasiment* de White City, et si un *Sat & Sun Vegan Brunch* ouvre à White City, c'est toi qui couvres. Sauf que White City, ça on le sait, c'est la jungle urbaine. Tu crois te repérer facile et tomber direct sur le spot, et te voilà face à un immense magasin de robinetteries et de faïences pour douches à l'italienne. Rebrousse-poil et direction plein nord, vers Wormwood Scrubs, ses hangars et ses…

Lynn fit un « pomme A », sélectionna tout son texte et l'effaça.

— La vache ! Non ! Non ! Nom de Dieu, c'est pas vrai ! Je me mets vraiment à faire du Lulubelle… Grant m'a transformée en putain de blogueuse, nom d'un chien.

Elle referma son portable et s'affala dessus. C'était quoi ces envies de chialer qui la prenaient, maintenant, à chaque coin de vie ?

65

Reptiles

Lynn quitta le *Bumper* épuisée. Pourtant, encore une fois, elle n'avait rien fait de sa journée. Le matin, elle avait simplement édité une liste d'adresses « éco-shopping » – jus de fruits frais maison, artisanat équitable, snacks bio ou veggie, prêt-à-porter éthique. Et l'après-midi, elle avait peiné à rédiger une chronique sur la « décroissance citadine » : arrêter le shopping compulsif, se désabonner des newsletters de promo, apprendre à reconnaître les matières premières responsables, repérer, harceler et boycotter les « pollu-marques ». Elle s'éjecta de son open space juste avant 18 h. Elle filait vers le métro dans Horseferry Road et alors qu'elle passait devant le deli, elle fut brutalement poussée dans une courette. Deux types l'encadraient. Un visage fin de vipère, en blouson de cuir, avec la fermeture à logo YSL aussi grosse qu'un porte-clés, et des chaussures à lacets lavande. L'autre était un des caméléons à gros bide de Slough. Un Orc. La vipère lui colla un portrait d'Anna Kaczor sous les yeux. Lynn essaya de relever le regard. Elle reçut aussitôt une gifle violente sur la joue gauche.

— Paraît que tu cherches des infos sur cette pouffiasse ?

Lynn secoua la tête, terrifiée.

— On va te montrer une autre image, continua la vipère.

— Ouais ! Pour voir si elle t'en dit plus que la première, connasse, enchaîna l'Orc.

Le type au visage reptilien lui colla sous les yeux sa feuille de résultats Bêta-HCG. Celle qui était dans son sac volé. *La seule trace écrite qu'elle avait de son bébé.*

Le type lui serrait le visage entre ses doigts froids et plaqua la feuille devant ses yeux.

— Tu sais ce que c'est qu'une hystérectomie, sale connasse ? On va t'expliquer, alors…

Une peur glacée s'empara de Lynn. L'Orc grognaà son tour :

— Y'a peut-être un coin tranquille pour t'ouvrir par là ?

Les gars firent mine de chercher autour d'eux un endroit propice. La peur monta encore d'un cran. Un des types sortit un tournevis de sa poche pendant que l'autre, la serrant toujours au visage, relevait son pull sous le blouson.

— Tu sais comment on fait ? Tu sais ou pas ? glapissait le type au tournevis. La complète ? Fond et col de l'utérus ? On décolle tout… Jamais fait avec un môme dedans, mais ça vaut le coup d'être tenté, pas vrai ?

La panique coupa le souffle de Lynn. L'autre type avait encore resserré ses doigts glacés sur son visage et lui écrasait les joues. Elle sentait son souffle aigre contre son cou.

— Tu laisses tomber ! Tu comprends ce que je dis ? Tu laisses tout tomber sur la pouffiasse ou tu finis comme elle, toi et ton marmot. Découpés au tournevis…

Lynn fixait l'outil nickelé au manche translucide, effrayant. L'homme en plaqua la pointe sur le ventre de Lynn, à quelques centimètres de son nombril.

— Tu veux que je pousse encore un peu ? La pointe rentrera là-dedans aussi facilement qu'un cure-dent dans un cube de fromage…

Les deux types rigolèrent. Lynn sentait l'acier froid sur son ventre. Elle secoua la tête, frénétiquement. Elle essaya de parler. Aucun son ne venait. Elle n'arrivait pas à formuler le moindre mot. Elle continua à secouer la tête, de plus en plus vite, entre les doigts de l'homme qui lui enfonçait les joues. Un étourdissement la gagna. À moins de quatre mètres d'elle, par-dessus un portillon de bois, elle voyait les silhouettes de passants glisser dans Horseferry Road. Un autre monde. Aussi loin, lui semblait-il, qu'un satellite de Jupiter. Sa tête tournait de plus en plus vite et elle sentait la nausée escalader l'échelle à l'intérieur de son corps.

Ne pas perdre connaissance. Surtout, ne pas perdre connaissance… Elle réussit à bredouiller un vague « OK, OK… »

— OK, quoi ? C'est pas clair, pour une journaliste. OK, quoi, connasse ?

Du fond de son gosier, elle alla chercher les deux ou trois mots qu'elle put trouver et les cracha, d'une voix aiguë qu'elle n'avait jamais eue :

— OK, je laisse tomber. Tout tomber. OK, les gars… S'il vous plaît.

Elle sentit le fer s'enfoncer un peu dans sa chair. Les types n'allaient pas se contenter de si peu. La plus sûre des manières de l'obliger à *laisser tomber*, c'était de la tuer. Ici et maintenant. Ils allaient la massacrer, là, dans cette courette merdique, elle et son bébé. Elle vit Andy découvrir son corps, dans quelques heures. Elle vit les gars des Forensic l'allonger sur une civière et refermer le sac de polyester bleu dans lequel on allait l'emporter. Elle imagina les gars des radios et des télés, avec leurs perches et leurs micros, qui viendraient enquêter sur son assassinat, dans cette rue merdique, à questionner les gens sur elle. Et puis la pression tomba. Les types la lâchèrent. Celui qui la serrait au cou lui balança une terrible gifle aller-

retour qui la propulsa sur le mur. Elle sentit son coude hurler de douleur alors qu'elle avait jeté ses deux bras en avant pour amortir le choc. Elle glissa au sol. Elle aperçut sa feuille de résultats Bêta-HCG rouler en boule devant elle. Les deux types l'enjambèrent sans un mot. Elle vit les deux paires de godasses passer à deux doigts de son œil. *Des godasses de chez Grenson ?* eut-elle encore l'espace mental de penser. Ils disparurent dans la rue. Lynn s'évanouit.

66

Imagerie médicale

Elle arriva au Crime Command avec un méchant coquard sous l'œil. Le planton l'avait amené à Caldwell, qui lui-même l'avait conduit jusqu'au bureau d'Andy.

— Qu'est-ce qui s'est passé, nom de Dieu ? s'exclama Andy Folsom en bondissant vers elle.

Elle bafouilla, en larmes :

— Ils m'ont bousculée, Andy. Frappée dans la poitrine et le ventre…

— Où, bordel ? Ça s'est passé où, Lynn ? Putain, je t'avais dit !

Il la serra contre sa poitrine, promena sa main dans sa chevelure. Elle était couverte de sueur et secouée de longs frissons.

— À côté. Dans Horseferry Road, près du deli. Il y a une sorte de petit jardin, une cour, je ne sais pas… – Elle bafouilla, incapable de reprendre haleine. Elle répéta, hagarde. – Il y a une sorte de jardin, une église, un truc avec des arbustes…

Andy releva précautionneusement le pull de Lynn, découvrit son ventre. Une légère coloration entourait son nombril. À peine marquée. À son avis, il n'y aurait même pas d'hématome. Andy palpa doucement la peau sur le ventre de Lynn, cherchant une éventuelle

hémorragie sous-cutanée ou une thrombose en formation. Rien. *Apparemment*, rien.

— Est-ce qu'ils ont fait du mal au bébé, Andy ?

Lynn se mit à pleurer. C'était la deuxième fois, depuis qu'il la connaissait, qu'Andy la voyait pleurer. Franchement pleurer. Presque s'effondrer en larmes. Il chercha à l'apaiser. En vain. Lynn s'était blottie contre lui et il sentait des spasmes nerveux la secouer. Il l'entendait renifler, essayant de contenir ses sanglots. Andy fit venir un des médecins du pôle d'urgence. Il examina Lynn rapidement et la fit descendre au sous-sol, dans la salle de soins rapides. Il confirma l'absence de lésions, si ce n'était cet hématome bleuâtre qui s'épanchait sur sa joue.

Ils prirent un taxi pour Shepherd's Bush. Lynn s'assoupit à peine assise dans la voiture. Andy la porta jusqu'à la chambre et la déshabilla. Il lui prépara une immense tasse de son thé parfumé et deux Paramol 500. Il se ravisa et remplaça le paracétamol par cinq granules d'arnica.

Lynn s'endormit en pleurant, tassée tout au bout du lit.

*

* *

Au matin, Andy trouva Lynn assise dans le lit, en larmes, les deux mains sur le ventre. Elle regardait fixement, attendant manifestement son réveil. Elle lança, d'une voix glacée :

— Je sens un vide, Andy. Il n'est plus là. Je sens qu'il n'est plus là. Il ne respire plus…

— Arrête ! Tu ne le sens pas respirer, ni cesser de respirer. C'est juste dans ta tête, Lynn… Calme-toi !

Il lui prit les mains et chercha à l'apaiser. Elle se débattit, comme si elle voulait échapper à une morsure.

— Putain ! Écoute-moi… Je sens comme un grand trou noir dans mon ventre…

Elle éclata en sanglots. Andy ne l'avait jamais vue comme ça.

— OK, Lynn. OK… Je vais… On va trouver un cabinet médical. Un cabinet d'imagerie. On va faire un examen, ne bouge pas.

Andy passa immédiatement plusieurs coups de fil. Sans succès. Il s'énerva en vain contre des standardistes et des assistantes médicales. Lynn vint le rejoindre. Elle tenta elle-même d'avoir un rendez-vous. Andy la laissa faire. L'action la remettait doucement en marche.

À 10 h 30 passées, ils n'avaient toujours pas réussi à obtenir le moindre rendez-vous.

— Putain de réformes du système de santé ! s'exclama Andy en raccrochant pour la centième fois. Putain de merde de Royaume-Uni de mes deux ! Tu vas pas me dire que c'est impossible, en 2019, d'avoir un rendez-vous d'échographie dans tout Londres !

— Si, une échographie planifiée. Il y a eu des dizaines d'articles là-dessus, Andy. En-dehors de l'écho des douze semaines et de l'écho de contrôle d'anomalies, c'est la galère…

— Me dis pas que si on paie de notre poche, on peut pas obtenir un rendez-vous quand on veut…

Lynn désigna le portable qu'Andy venait de balancer de rage sur le canapé.

— Tu viens de t'en rendre compte, non ? Essaie encore, si tu veux, j'ai plus le courage…

Elle se dirigea vers la chambre et, cinq minutes plus tard, Andy entendit le souffle régulier de son sommeil.

Il la réveilla un peu plus d'une heure plus tard. Patiemment, il l'aida à s'habiller. Ils prirent un nouveau taxi. Elle entendit Andy donner une adresse dans Whitehall. Là, il la fit entrer dans une sorte de grande

administration de brique rouge, d'une austérité victorienne. Ils franchirent un porche aux piliers doriques et entrèrent dans un hall aseptisé, parsemé de couloirs et de portes de bureaux.

— On est où, là ? C'est un hôpital, Andy ?

Autour d'eux, des gens en tenues d'infirmiers allaient et venaient, certains passaient en poussant des chariots. Andy continuait d'avancer vers une autre aile constellée de nouvelles portes et de nouveaux couloirs. Tout était peint d'une couleur bleu pâle qui rendait le teint livide. Un chariot attendait devant une large porte à double battant. Lynn réalisa, alors qu'ils approchaient, qu'il ne s'agissait pas d'un patient sur son lit roulant, mais d'un corps dans un sac plastique scellé.

— Ne me dis pas… nom de Dieu, Andy ! C'est une morgue ? On est dans un foutu institut médico-légal ?

— Écoute. C'est un service rattaché au Crime Command… On est parfois amenés à scanner des corps, à examiner rapidement sans autopsier. On a ici un service d'échographie. J'ai réussi à convaincre un des toubibs de t'examiner rapidement…

— M'examiner entre deux cadavres, putain, Andy !

— Qu'est-ce que tu veux ? Tu veux voir l'image du bébé, tu veux qu'on sache comment il va ? Alors c'est ici, tout de suite. Le cabinet d'examen n'est peut-être pas aussi chic que celui de l'autre jour à Queensway, mais il prend les patients immédiatement.

Un médecin timide les reçut bientôt dans un bureau d'allure militaire. Il serra furtivement la main d'Andy et les fit entrer. Un étroit lit d'examen était relié à différentes machines d'où sortaient des fils et des boîtiers. Lynn s'installa. On voyait que le médecin essayait de bien faire. Il découvrit le ventre de Lynn et le badigeonna d'un gel translucide. Elle sentit le glissement de la sonde sur son ventre. Elle regarda aussitôt le moniteur, face à elle. L'écran était totalement noir.

Elle eut un frisson et pinça le bras d'Andy, qui venait de constater la même chose. Le médecin jeta lui aussi un coup d'œil au moniteur et, d'un geste furtif, l'alluma, en faisant une grimace. Au bout de quinze ou vingt secondes, le paysage apparut. Le petit corps, en apesanteur, pieds relevés et ventre ballonné, flottant dans une mer d'encre. Comme la première fois. Soudain, l'image devint plus nette. Le médecin immobilisa sa sonde après lui avoir fait subir une sorte de va-et-vient. Le corps minuscule bougeait ! Il bougeait, indifférent à tous les remue-ménage extérieurs. Le médecin pressa un bouton sur son tableau de commande et, comme la première fois, on entendit battre le cœur, venu du fond de cette image en fuseau, emplie de ténèbres.

Lynn se laissa aller en arrière. Une vague de chaleur et de bonheur la submergea.

67

Dark Rose

Après l'échographie de Whitehall, Lynn s'était laissé flotter sur son nuage. Elle avait laissé passer les heures. Elle avait laissé passer les jours. Sans infos. Sans MacBook. Sans Slough. Grant avait lâché une ou deux grossièretés au téléphone mais s'était vite découragé. Il savait que le *Bumper* avait bien plus besoin de Lynn Dunsday à l'actu qu'aux opérations écolos dans les parcs. Il accepta de transformer la fin de son temps de mise à pied éditoriale en journées de repos qu'il qualifia de « récupération ». De son côté, Andy l'avait dissuadée d'aller perdre son temps au portrait-robot et au dépôt de plaintes. « Je m'en occupe », avait-il affirmé, péremptoire. Elle avait passé son temps à boire des litres de rooibos au miel et à laisser fondre dans sa bouche des chocolats Dark Rose de chez Fortnum & Mason qu'Andy avait déposés près d'elle le premier soir. La boîte de quarante-huit bouchées était pratiquement vide. *Une par heure, merde !* calcula Lynn. *Sommeil compris…*

Le troisième matin, elle se leva bien avant Andy et regarda Shepherd's Bush s'éveiller. L'aube lui sembla plus sombre que d'ordinaire. Le volcan, ou un hiver plus dense que les autres ? Elle regarda des oiseaux se chamailler pour quelques restes de nourriture dans la lumière mauvaise des éclairages urbains. Elle pensa à

Martha. À sa fille, cette Wita, à qui ils promettaient de « faire tellement de mal ». *Non : personne ne peut laisser ces choses perdurer dans le monde terrifiant des Orcs et des Princes. Ce monde tout proche du monde ordinaire dans lequel on avale du thé et des bouchées sucrées. Mon enfant ne va pas vivre là-dedans.* Elle se fit un demi-litre de café noir et se posa devant son ordinateur. Elle regarda son écran s'allumer, avala deux gorgées de café. Oui, pour le coup, elle sentit que Lynn Dunsday était de retour. Tout en anéantissant les deux derniers Dark Rose, elle commença à écrire.

À midi, elle avait fini. Elle relut, une seule fois, et envoya son papier à l'éditing.

Trans-Europe Enfer (3)
Publié à 12 h 33
Par Lynn Dunsday

Après plusieurs semaines – j'ai vu que Julie hésitait, elle a sans doute eu envie de dire « mois », mais elle n'est pas sûre, le temps ordinaire, là-bas, s'était définitivement arrêté –, elle a été enlevée de son studio. Finies les passes à la chaîne. Elle a été mise au massage, dans un spa. Plus chic, au premier abord. Mais en discutant avec les autres filles, elle a appris que c'était une sorte de parenthèse. Ils mettaient les filles au spa pour qu'elles se refassent une santé après l'abattage. La « remise en forme », comme ils appelaient ça. Oui, les Princes ont des expressions pour tout : le « raccourci » ; la « remise en forme ».

Au bout de deux mois, peut-être trois, elle a donc été mise au service dans ce spa, du côté d'Upham Park Road. Parce qu'elle avait un joli visage qui absorbait bien les coups et n'avait pas trop souffert du passage à Trieste. Et qu'elle retenait pas trop mal les quelques rudiments de massage qu'une ancienne lui avait transmis, quand ils avaient décidé d'organiser les rotations. Les filles tournent sur les « quatre stages », comme ils appellent ça en langue de Princes : prostitution en studio, tournages porno, bar de nuit et spa.

Elle y a rencontré M***, qui est aujourd'hui son mari. M*** était un type un peu seul, qui est revenu plusieurs soirs. Il était inscrit dans une salle de squash dans Turnham Green, à deux ou trois rues de son spa. Elle s'est tue les premières fois. Pas un mot. À peine un sourire. Massage. Cinq fois, six fois. Elle s'est laissé apprivoiser. M*** a proposé de la voir, en dehors. De boire un verre, de sortir. Il pensait qu'elle était salariée, qu'elle gagnait sa vie en massant les types un peu seuls… Il a tenu à la revoir. La septième fois, elle a tout balancé. M*** a encaissé. Il a compris qu'on ne

faisait pas la guerre aux gens à qui elle appartenait. Il a juste dit qu'ils allaient s'évaporer ensemble. Que là où il l'emporterait, personne ne les retrouverait jamais. Elle avait tellement envie de le croire qu'elle l'a cru. Un après-midi, elle a sauté dans un bus qui remontait vers Hammersmith. M*** l'a installée dans sa maison au nord de Londres. Il a fait les demandes pour ses papiers volés. Il a passé des heures sur le Net à échanger des messages avec les autorités polonaises. Le consulat et d'autres services. Il a obtenu la copie de son acte de naissance à l'hôtel de ville de Sopot. Il a dû faire un virement en dollars à un employé, plusieurs centaines de dollars si elle a bien compris. Et une semaine après, les documents avec les tampons à l'encre rouge sont arrivés dans une enveloppe ordinaire, à l'adresse de M***. Un peu plus d'un mois plus tard, ils étaient mariés. Elle avait un nouveau nom. Un nouveau boulot à la librairie et presque un nouveau visage. Elle avait fait couper ses cheveux à la garçonne, et ils étaient teints en noir corbeau. Personne n'aurait reconnu la blonde effilochée aux yeux perdus du spa d'Upham Park. Aujourd'hui, elle a encore changé de look. Une belle fille, à l'allure parfaitement british. Personne ne la reconnaîtrait dans une ville de douze millions d'habitants*. Ni eux,* ni même – je suis prête à le parier – le système IRIS de détection informatisée.

Julie a parlé d'un jeune garçon qui était retenu avec les filles. Un petit Rozèk de 14 ans, venu de Silésie. Minuscule. Maigre comme un lévrier. Sans doute une malnutrition chronique, ou une maladie infantile. « Ils l'ont mutilé. Ils l'ont violé, de pire manière encore que les filles. Ils l'ont battu. Il a raconté des soirées auxquelles ils le faisaient participer, dans des appartements, sans doute à Londres. C'est monstrueux. Ils lui injectaient des choses. Ils le coupaient avec des lames… » Je lui ai montré l'image que j'ai publiée ici avec un avis de recherche. Le couple d'adolescents bâillonnés. Oui, ce pourrait être lui, le garçon sur le Polaroid, hésite-t-elle. Le petit Rozèk. Et la fille, oui, possible. Elle n'est pas sûre, parce qu'on ne voit que ses yeux sur l'image. Elle a connu une Roumaine qui était captive avec elle, qui pourrait lui ressembler.

Mais elle ne veut pas jurer. Ce qui fait que tous ces visages se ressemblent, conclut Julie, « c'est la terreur qu'il y a dans le regard. Toujours le même regard. J'avais ce regard moi aussi. Je sais le reconnaître à présent. C'est celui de celles qui ont vu l'atrocité en face. »

68

Un peu de philosophie – Part. 7

Examinons les lieux. Je vous raconte ça, miss Dunsday, exactement comme je lui ai dit à elle. Examinons les lieux : complètement insonorisés. Porte en acier avec deux verrous à code ; charnières soudées. Si je sors, la caméra en circuit fermé prend le relais. Tout ça m'a coûté du fric, mais je dis que c'est du fric bien dépensé. Si les types savaient à quel point c'est trop génial d'avoir une salope à disposition, la moitié des femmes sur cette Terre seraient enfermées dans une cave… LOL.

Des nouvelles bientôt, pas trop de temps aujourd'hui.

69

Parker Ray

Trevor avait coupé la musique. Il avait préparé des grands cafés avec sa machine chromée et tentait d'actionner la buse chargée de faire mousser le lait. Un bruit suraigu s'élevait de la machine, mais la vapeur brûlante refusait de surgir.

— Laissez tomber, Trevor, fit Lynn, par-dessus le bruissement de la machine. Sans lait. Double expresso, parfait…

Sugden abdiqua. Il coupa les gaz et le calme revint un peu autour d'eux. Il s'empara des deux grandes tasses et les posa sur sa table basse. Lynn poursuivait :

— Je ne peux pas en parler à Andy. Il ne veut plus que je fouille dans cette merde. Il a insisté des heures pour que j'accepte une protection rapprochée. Vous m'imaginez aller faire des interviews avec un officier de police accroché à mon bras ?

— Il n'a pas forcément tort. Vous avez refusé ?

— Oui. Évidemment…

— Il y a des dossiers qui sont taillés pour la police. Les journalistes sont priés d'attendre leur tour pour en parler. Généralement en liaison avec les officiers de presse. Je le sais. J'ai essayé de faire sans. Et vous aussi…

— Mais ce que dit cette femme. Martha…

— Vous en ferez sans aucun doute de très bons articles, Lynn. Après. Laissez faire Scotland Yard pour le moment. Ce n'est pas vous qui allez délivrer ces filles ni anéantir ces gangs, pas vrai ?

— Bien sûr, Trevor. Mais… Ces filles… Elles vivent dans des containers, elles ne voient quasiment jamais la lumière du jour. Mary m'a dit qu'elle avait passé des semaines dans un entrepôt, enfermée avec d'autres filles. C'était il y a plus de quatre années !

— Oui, Lynn. Je comprends, mais Andy a raison. Pensez à vous. Pensez à vous, maintenant. Cette histoire dans Horseferry Road… Je n'ai pas envie de ça pour vous, Lynn.

— C'est derrière moi, maintenant. Franchement, ça va !

— On ne sait pas toujours quand ça ne va pas, croyez-moi.

— Là, si. Ça va. Même, j'arrive presque à en rire de ces deux connards. Le reptilien avec ses godasses de luxe, et le gros lard… Écoutez ça, Trevor : ils parlaient en saccades, chacun un bout de phrase, comme les Castors Juniors, sans rire !

Trevor Sugden se mit à rire, sans retenue. Lynn rit à son tour.

— Les Castors Juniors ! Il n'y a que vous pour penser à ça dans un moment pareil !

Ils rirent encore. Puis Lynn redevint sérieuse.

— Trevor. Ça continue. Le même cirque : il y a des containers de conserves de chou rouge, des containers emplis de palettes de cornichons aigre-doux, de cartons de vodka au sorbier et un container de filles de l'Est…

— De la vodka au sorbier… Le détail ! Vous me faites un article du *Bumper* rien que pour moi. Lynn, vous êtes incroyable ! Écoutez, moi aussi j'ai une histoire à vous raconter.

— Quelle histoire ?

— J'ai soigneusement étudié les mails que vous m'avez transmis. Le dingue qui vous écrit. Le *philosophe…*

— Et alors ? Vous disiez que ça vous parlait vaguement.

— Oui. Et j'ai retrouvé d'où ça me venait. Ses histoires sont bidon.

— Bidon ? C'est-à-dire ?

— Ce sont des copier-coller de Parker Ray. David Parker Ray.

— Qui ça ?

— David Parker Ray. Un criminel américain. Il gardait des filles captives pour de vrai. Dans une sorte de fourgon aménagé en cellule… Et il avait fait un enregistrement. La transcription a été rendue publique par le FBI, à l'époque : c'est pour ainsi dire le texte des mails que vous m'avez montrés…

— Vous voulez dire que…

— Que c'est un affabulateur ? Il y a de fortes chances. Oui.

— Et il aurait copié-collé un truc écrit par ce Parker Ray ? C'était quand ?

— Milieu des années quatre-vingt-dix. Au Nouveau-Mexique…

— Vous avez comparé les messages ?

— Non. Je n'ai pas réussi à remettre la main sur la transcription. Mais de mémoire, c'est identique. Il y a sans doute quelques variantes, mais l'un vient indiscutablement de l'autre.

— On pourrait retrouver ce truc sur Internet et comparer ?

— J'ai essayé. Pas trouvé. Vous pouvez essayer sur le Darknet ou sur des sites verrouillés…

Lynn se cala en arrière, soucieuse. Elle lança, changeant d'angle :

— Attendez, Trevor : ce n'est pas parce que c'est un copier-coller que c'est bidon, et qu'il n'a pas les deux gamins à sa merci. Vous ne croyez pas ?

— Je ne sais pas, Lynn. Pour moi, ce que je lis est la prose d'un affabulateur qui se donne des frissons… Un dingo qui s'excite avec la

folie d’un autre. Mais je ne peux pas être sûr. Je vais réessayer de faire fonctionner cette foutue buse à vapeur…

70

Lulubelle

Vingt-six secondes dans la vie de Beth Ditto

Snobisme, déf. : attitude destinée à se singulariser des autres, par exemple en imitant des manières de s'exprimer et des comportements peu spontanés, en singeant des pratiques jugées nobles et, par là même, à afficher du mépris pour les comportements, langages et goûts jugés inférieurs à la condition à laquelle on estime appartenir.

Mauvaise foi, déf : mensonge parfaitement assumé cherchant à consolider un avis, quitte à accumuler inventions, confusion, menaces et démesure.

Oui, voilà ce que je suis, moi, Lulubelle dont vous suivez les aventures sur le plus stupide blog du monde ! Snob et de mauvaise foi.

J'ai intrigué comme une courtisane sans vergogne l'autre soir pour entrer à la soirée privée Harrods, de 22 h à minuit. On lit « soirée privée », mais on sait toutes de quoi il s'agit : d'une

vente à prix réduits. On joue les nonchalantes, mais on veut toutes être là pour faire de bonnes affaires.

J'étais dans Knightsbridge dès la tombée du jour, piétinant façon grue près de mon feu rouge. J'ai vu la foule s'agréger lentement, j'ai vu le service d'ordre de Qatar Investment prendre position aux tourniquets. PNC aux portes ! Prête pour le décollage.

Évidemment, ce n'était pas une braderie chez Agent Provocateur, et personne n'envisageait sérieusement de gagner des places dans la file à grands coups d'ongle et de tirage de chignon. Harrods, nom d'une pipe… Eh bien, je me suis quand même retrouvée coincée par un gros bras du S.O. dans le hall.

— Carton, madame ?

— Pas de carton, monsieur…

— Désolé, madame, c'est un événement privé.

Et cent douze kilos de muscle se sont interposés entre moi et l'intérieur glamour qui n'était plus qu'à quelques mètres. J'en voyais qui commençaient déjà à farfouiller dans les boîtes de souliers Jimmy Choo avec la grosse pastille ton sur ton de prix remisé qui scintillait sur la tranche. Le truc qui peut rendre dingue, il faut bien l'avouer.

Alors là, j'ai tout bonnement changé d'identité, changé de fréquence, changé de ton, pété un câble, dérivé en apnée totale : j'ai lancé, en le fixant droit dans le blanc de l'œil et en faisant tressauter ma frange :

— Tu rigoles *man*, ou quoi ? Je suis Beth Ditto ! Tu crois que je dois chercher mon carton, ou pas ? Ditto ! Beth Ditto. D.I.T.T.O. !

Le type a eu l'air surpris. Il s'est effacé. Il a dû se dire qu'une menteuse de plus ou de moins dans cette escadrille de

faussaires, ça n'allait pas forcément se remarquer.

Bon, j'avais pris trente kilos d'un coup, mais j'étais dans la place. Et comme souvent, l'illusion s'est instantanément évaporée. La déception s'est mise à peser plus lourd que Beth Ditto et toutes ses amantes réunies. Les Jimmy Choo étaient ces plateformes importables en imprimé jean qu'on a toutes détestées dans *Vanity Teen* l'été dernier, ou des flats impossibles et seulement en 41… Ailleurs, pareil. Du Swarovski sorti tout droit de la caverne en toc d'alibaba.com, des accessoires Off-White que tu as l'impression d'avoir déjà achetés dix fois… J'étais là, mais je n'avais plus qu'une envie : m'enfuir. J'ai retrouvé Brompton Road et sa pluie verglaçante. Et je me suis dit que si je n'avais pas un blog et un rang à tenir, je serais à la maison, dans mon hoody cool chic 2008 de chez Pyjamastore, en train de regarder un bon petit murder en VOD tout en croquant du chocolat. Et pas forcément de chez Harrods.

Faites de bonnes affaires, soyez fières de vous et *God bless* !

© Lulubelle 2019

71

Victoria

Un numéro inconnu s'afficha sur son écran. Lynn décrocha, prête à parier dix livres que c'était Tyler, le gars du sexshop qui revenait aux nouvelles. C'était Martha. Elle l'appelait d'un pub. Elle avait réfléchi. Elle voulait lui parler.

— La peur, elle est pire que la mort, dit-elle.

Elle lui donna rendez-vous dans Londres. Un snack qu'elle connaissait, près de Victoria. Lynn y fut en dix minutes. Martha était assise, derrière la vitre d'un snack minable qui vendait du thé et des sandwiches. Elle avait du mal à se lancer. Elle hésitait encore.

— Peut-être je connais la fille… La fille de la photo. Aujourd'hui, je vous dis la *vérrité* : je *trravaille* pour eux le *soirr*, je *rravitaille*, je *orrganise* les *courrses*, pour qu'ils ne fassent pas mal à Wita. *Possible si ils* savent, ils m'envoient un film, avec Wita. Comme j'ai dit l'autre *jourr…*

— Cette fille, vous l'avez vue ? Elle est… là-bas ?

— *Possibilité*. Je ne peux pas dire certainement. Vous savez… Ces filles là-bas, elles ont toutes la même tête, avec les yeux de mortes.

— Il faut que vous me disiez où se trouve l'endroit. Là où sont les filles.

— Jamais ! *Je ne peux !* Je vous ai dit déjà… Si je dis, s'ils savent que je vous ai dit, ils vont tuer Wita. Pire que la tuer.

— Martha ! Il faut… Je connais des gens à la police de Londres. Ils sont habitués à intervenir, ils pourraient vous trouver un endroit où aller. Vous et Wita…

— Jamais. Je ne peux pas.

— Je vous assure, Martha. Il faut essayer de… Pourquoi êtes-vous venue, Martha ? Pourquoi m'avez-vous appelée ? Pourquoi, si vous ne voulez pas me dire où ?

La vieille femme avait fait machine arrière. La terreur l'emportait sur la confiance. Lynn sentit qu'elle ne dirait plus rien.

— Ne me contactez pas. Ne me rejoignez pas à l'aéroport. S'il vous plaît. *Si ils* voient que quelqu'un *suit moi*, ils *font* du mal à ma fille. S'il vous plaît !

Lynn sentit une telle terreur qu'elle en trembla elle-même. Elle regarda la femme s'éloigner en direction de la gare, silhouette chancelante et brisée.

72

Un peu de philosophie – Part. 8

> À vrai dire, je suis un peu peiné par votre attitude, miss Dunsday. J'étais persuadé que mon histoire vous intéressait. J'espérais même que vous alliez la reproduire dans votre journal. Rien. Pas un mot. Pas mention. Rien de rien. Comme je vous l'ai dit plus tôt, j'ai cru que vous attendiez d'en savoir un peu plus. Peut-être bien de vous faire une idée sur moi ? J'en viens aujourd'hui à croire que vous n'avez pas envie d'en parler. Je vais essayer de vous convaincre, alors. L'histoire en vaut la chandelle. Croyez-moi.
>
> J'ai expliqué à la fille où on en était exactement. Pour lui donner une vision panoramique du genre de merde dans laquelle elle s'était mise. Je lui ai expliqué à quel point le monde dans lequel elle venait d'entrer était différent du sien. Du monde qu'elle connaissait. Votre monde, miss Dunsday. Avec ses plus et ses moins. J'ai dit : ici, tout peut arriver. Et rien n'est tellement bizarre, au fond. Des choses comme le kidnapping, le viol, l'esclavage sexuel, ce genre de choses sont assez… normales ici. C'est bizarre, mais c'est comme ça. Et je lui ai dit qu'elle devait en apprendre les règles. Tout tient là-dedans : apprendre les règles. Simple : sois docile, ferme ta gueule, respecte les règles et survis ! Tout tient dans ces quelques mots, je vais te les répéter une dernière fois. Ne hurle pas. Sois docile et obéissante. Sois futée, et tu survivras.
>
> À votre avis, miss Dunsday : est-ce qu'elle a respecté les règles ? Est-ce que cette conne a respecté les règles, oui ou non ?

Lynn referma violemment l'écran de son MacBook. Elle frissonnait de rage. Et de haine. À 90 %, ce type était un affabulateur maniaque, comme l'avait supposé Trevor. Un névrosé affamé de vice et de violence. Un prédateur sexuel virtuel. Oui, si ce que disait Trevor était

juste – et elle avait l'habitude de croire ce qu'affirmait Trevor Sugden –, tout ce baratin sordide était du flan. Des fantasmes. Il avait tout piqué sur le Net et le balançait sur son mail. Elle répéta : *des fantasmes, rien d'autre*. *Ce type me fait flipper avec des conneries sorties tout droit de sa cervelle parce que j'ai eu la sottise de publier cette photo. J'ai présenté la mèche et il y a mis le feu. Voilà.*

Elle songea aux 10 % qui n'étaient pas pris en charge par le raisonnement de Trevor : le type retenait vraiment les gamins et il était aussi dingue que ses propos semblaient l'affirmer.

73

Desert storm

1001Ebooks

— Trevor pense que les mails sont des copier-coller bidon…

Andy regarda Lynn. Il reposa sa tasse et dit :

— Lynn. Arrête ! Je t'en prie. Je croyais que tu faisais une pause… Le Momo Challenge, les meilleurs plans vegan de Chelsea et Kensington, les bonnes adresses pour s'habiller éthique…

— Putain, Andy ! Tu ne vois pas où j'en suis ? J'écris des articles aussi nuls que les états d'âme de Lulubelle et toi tu…

Elle balança sa serviette et se leva. En traversant Shepherd's Bush Green, elle vit que le ciel s'était encore assombri d'un cran. Une sorte de crépuscule polaire plein de particules, qui les recouvrait tous à la manière d'un drap de photographe à l'ancienne… Manifestement, Aurora continuait de souffler ses poussières noires. Elle pensa à Pompéi, au Vésuve, aux immenses incendies californiens dont les télés avaient relayé les images pendant des semaines. À ces prises de vues nocturnes de Bagdad bombardé par la coalition en 1991. À cette cathédrale en feu dans Paris.

Est-ce là la couleur du ciel du monde dans lequel va grandir mon bébé ?

En arrivant dans Horseferry Road et alors qu'elle allait entrer dans l'immeuble qui abritait la rédaction du *Bumper*, elle vit le type. Un des gras à bière. C'était celui qui l'avait menacée avec le tournevis. Il semblait flâner mais ne la quittait pas des yeux*. Il l'attendait.* Il marcha droit sur elle.

74

Search & destroy

Lynn était tétanisée. Elle se rétracta à la manière d'une poule qu'on cherche à empoigner, rassemblant toutes ses plumes pour tenter de se dissimuler. Le type la contourna sans la toucher, ni même la frôler. Simplement, juste en la croisant, il posa sa main refermée sur son propre nombril et mima le geste d'une éventration, percutant à plusieurs reprises son poing serré sur son gros ventre. Lynn s'engouffra dans le *Bumper* en frémissant. Tout autant de haine que de peur.

Elle passa la journée dans une bulle, coupée du monde sous son Bose à réduction de bruit. L'image sans cesse revenait : le gros type qui s'approchait d'elle et frappait son ventre avec son poing serré, retenant son geste, lui donnant les airs de ces cauchemars qui se répètent à l'infini, dans un ralenti terrifiant. Elle ne vit pas les heures défiler. Elle se retrouva dans une salle de rédaction déserte. Le soir était tombé depuis longtemps. Ce fut la femme de ménage qui la tira de sa torpeur en lui tapant sur l'épaule pour demander l'autorisation de vider sa corbeille. Elle sursauta et faillit glisser de son fauteuil articulé.

La rue lui sembla hostile comme jamais. Elle cherchait des yeux le type au gros bide, le devinant dans chaque silhouette. À Shepherd's

Bush, une pluie noire graissait les trottoirs. Les néons d'un Ibis jetaient une lueur sinistre sur le parc. Elle s'effondra tout de suite après avoir ouvert la porte de leur appartement qu'elle avait claquée méchamment en partant, quelques heures plus tôt. Andy était là. Exactement au même endroit que le matin. Avec le même visage blême et le regard anxieux. Elle s'assit à même le sol du living et dit, d'une voix beaucoup trop forte :

— Un des types, ceux qui m'ont menacée…

Le sang se retira du visage d'Andy. Elle vit le haut de sa mâchoire droite qui pulsait, pleine de tension. Il la regarda d'un air soupçonneux malgré l'inquiétude.

— Tu es retournée à Slough ?

— Non. Il m'a croisée ce matin dans Westminster. Quand j'allais entrer au *Bumper*… Comme l'autre fois dans Horseferry Road.

— Il t'a touchée ?

Andy s'était éjecté du canapé à la vitesse d'une balle.

— Non. Il m'a menacée. Juste menacée…

— Bon sang ! Quand je te dis qu'il te faut une protection ! Tu t'en fous comme de l'an quarante… – Andy sentait qu'il allait de nouveau s'enrayer et chercha à se calmer. Le visage défait de Lynn l'aida à redescendre. Il reprit, calmement. – Il te suivait ? Il t'attendait ?

— Il m'attendait. J'en suis sûre et certaine.

Elle allait raconter le geste de la main du type, cette frappe compulsive et narquoise au ventre qu'il avait simulée. Mais elle retint les mots. Ça ne servait à rien qu'Andy connaisse ce détail. Elle bifurqua :

— J'ai rencontré une femme. Une vieille femme qui connaît peut-être des… Elle s'appelle Martha. Elle bosse plus ou moins pour eux. Il y a une sorte d'entrepôt, quelque part dans Londres, ou la banlieue. Un bâtiment où ils tiennent des filles.

La pulsation sous l'oreille d'Andy doubla de fréquence. Il sembla tout autant irrité que gêné.

— Lynn… Je te le répète depuis des jours. Tu arrêtes. Tout ! Plus de Slough, plus de Tania Berg, plus de Martha, rien. Plus de pacte de Varsovie et de merdouilles polaks. Je te le demande vraiment, Lynn.

— Je ne sais même pas qui me cherche des emmerdes ! Je ne sais même pas si ce connard est un type qui bosse pour Lord Dégueu, un salopard des réseaux porno ou un givré des ultra catho… Peut-être bien les trois à la fois, pourquoi pas ?

Andy la regarda avec un œil de chat énervé. Il se laissa glisser à côté d'elle, sur le parquet, et exhala un long souffle qui monta dans l'aigu en vibrant.

— Ouais, peut-être bien. Alors justement, tu laisses tomber.

— Peut-être bien quoi ?

— Je ne veux pas une ligne de tout ça dans le *Bumper* ! On est calés ? Sans déconner, Lynn, on est calés cette fois ?

— Ouais. Je te dis que ouais…

— Le Crime Command est dessus, Lynn. On est dessus.

— On est dessus ? Tu m'as pas dit que Langan avait demandé de lever le camp ? Que vous aviez laissé tomber ?

— Écoute… On est dessus. Davies a mis toute une équipe sur Slough. Depuis des mois. On va les dégommer un par un, comme des dominos bien alignés. *Tap-tap-tap*. Les uns derrière les autres. Ceux qui ont tué Kaczor et ceux qui trafiquent des filles depuis l'Europe de l'Est. On les a *loggés*. Mais on veut toute la cohorte. On veut se faire la file entière, tu comprends ? Alors tu laisses tomber. Cette Mary. Cette Martha. Heathrow et tout le reste !

Andy se pinça les lèvres. Il réalisa qu'il venait d'en dire un peu trop. C'était trop tard. Lynn partit comme une flèche :

— Attends ! Qu'est-ce que tu me fais avec Heathrow ? Comment tu sais pour Heathrow ? Tu n'as pas… Putain ! Tu n'as pas mis aussi mon portable sur écoute ? Andy ? Vous avez mis mon portable sur écoute ? D'abord mon mail, et maintenant mon téléphone ?

Andy Folsom leva les yeux au ciel. Il laissa échapper un sifflement qui masquait son agitation.

— Écoute, Lynn. On a enquêté. On a bossé. Comme toi. Nous aussi on s'est tapé des milliers de pages. Les Nations unies. Tout le reste… Tiens, j'ai même eu cette flic néerlandaise que tu as interviewée. Une spécialiste des disparitions de femmes. Elle m'a dit qu'elle venait de raconter la même chose à une journaliste anglaise. Tu venais à peine de raccrocher, elle m'a dit. Tu crois que j'aurais dû lui dire qu'elle venait de parler à ma petite copine et que je n'avais plus de ses nouvelles depuis trois ou quatre jours ?

— Andy !

— Ouais. On bosse. On a interrogé des dizaines de personnes. Visionné des heures de caméra IRIS. Planqué dans Slough, dans Hammersmith. Dans Brixton. Dans les aéroports. Merde ! C'est Trout qui a demandé un catch sur ton portable…

— Vous êtes dessus ! Nom de Dieu, j'y crois pas. Vous m'avez *loggé* mon portable. Vous avez suivi Martha, putain, Andy ! Vous m'avez suivie aussi ? Tu m'as mis ce mouchard dessus, ton soi-disant type de la protection rapprochée ? Tu m'as fait suivre ?

Sa voix se brisait d'émotion. En face, Andy essayait de reprendre la main en tapant de manière répétée sur le parquet entre eux deux.

— Personne ne te marque. Personne ne te suis, Lynn. Et c'est une connerie, vu ce qui s'est encore passé ce matin. Crois-moi : on bosse sur une affaire pourrie, et on fait ce qu'on doit faire. Pas plus, pas moins que toi…

— Pas plus, pas mieux ! J'ai déjà entendu ça. Sa fille est en danger, en danger grave, bordel. Si les flics tambourinent, merde ! Je lui ai promis. – Lynn était absolument furieuse. – Vous avez identifié les types qui ont fait ça et toi, tu me branches sur une connerie de Polaroid à la con…

— C'est pas une…

— Andy ! Merde ! Vous savez qui sont les mecs qui ont assassiné Anna Kaczor ?

— Ouais. On sait qui c'est. On a essayé de les gauler en filant ta Martha. Mais rien à faire. Elle ne bouge plus de son trajet boulot-dodo. Heathrow-Acton, Acton-Heathrow. Elle nous a repérés. Elle n'appelle personne… À part toi !

— En plus, elle vous repère. Beau boulot, les gars ! J'y crois pas, Andy. Vous me flanquez un log sur mon portable. Vous me bousillez des témoins…

— Nom de Dieu, Lynn. Je te répète : nous aussi, on bosse ! On essaie de compléter la liste, d'être le plus large possible et on va leur tomber dessus. Une affaire de jours. Peut-être d'heures. Je te dis qu'on a une équipe qui bosse sur le dossier 24/7.

— En lien avec Kaczor ?

— Merde ! Lynn. En lien avec Kaczor et l'affaire de Lord Dégueu, oui… et tous ces types que tu rencontres dans Slough…

— Polonia Fidei ? Ou les mafieux du porno ? – En parlant, Lynn eut une sorte de flash. Elle se cogna deux fois le front, en se mordant les lèvres. – Bon Dieu, c'est vous aussi qui avez été faire chier le gars du sexshop, Tyler ! Vous m'avez piqué ça aussi.

— Lynn, j'essaie de te dire que tout ça tient collé ensemble. Les putes, le porno, les bondieuseries… Tout sert à récolter du fric. Le père Popielo-Truc, le trafic de filles ou les vidéos SM : le fric arrive de tous les côtés. C'est l'alliance sacrée.

— Tu me fais chier avec ton truc à la con, ta théorie du complot à la sauce Matrix…

— Matrix ?

— Ouais ! Tu m'as complètement pollué mon enquête, toi et ton abruti de Trout.

— Alors laisse tomber ! Laisse tomber ! Comme t'ont dit ces mecs en te pointant un truc sur le ventre ! Fais-nous un bon dossier sur les culottes de sorcières dans Hyde Park…

Lynn le fusilla du regard. Elle essaya de convoquer ce souvenir, lorsqu'il l'avait appelée à cet hôtel merdique dans Slough, et qu'il lui avait dit qu'il l'aimait. Elle fit aller et revenir le souvenir, plusieurs fois. Il fallait absolument enrayer cette envie de lui balancer un truc lourd au visage. Il continua, un ton plus bas :

— C'est toi qui me gonfle, Lynn. Tu me promets de ne rien écrire avant le feu vert de ma hiérarchie, et tu balances tout ce que je te raconte sur ton site ! Tu chopes des infos auprès de gens qui sont en lien avec ces enflures, et tu ne me dis rien. Tu sais que cette Martha ravitaille des filles, et tu ne me dis toujours rien…

— Je ne sais pas où est cette planque, coupa Lynn, brutalement. Martha refuse de me donner le lieu exact. Elle a peur.

— Peur ! Oui, je comprends qu'elle ait peur. Mais alors, le mieux ce ne serait pas d'aller trouver la police ?

— Sa fille fait partie des filles qu'ils contrôlent. Elle a la trouille, Andy ! Bon Dieu, je te jure que je ne connais pas l'endroit ! Évidemment que je t'en aurais parlé si j'avais eu l'adresse.

— Ta Martha, je vais lui filer un mec au cul qui ne la lâchera pas 24 h/24. Elle finira bien par nous driver direct sur ces types. Et là, je peux te dire que ça va aller vite. Tu sais comment on appelle les gars du Met Operations, tu les as déjà vus à l'œuvre ? Search & destroy !

— Andy : tu ne me bousilles pas ce qui reste de mon enquête avec Trout et tous vos cowboys. Et si jamais il arrive un truc à la fille de Martha, Andy…

— C'est moi qui « bousille une enquête » ? Sérieux ? Tu es sérieuse, là ?

Andy recommençait à s'énerver. Sa voix se remit à amorcer des tremblements et des soubresauts. Lynn vit arriver l'instant où il allait à nouveau s'agiter et casser quelque chose, comme lorsqu'il avait shooté son verre, l'autre midi dans ce pub de Derby Gate.

— Andy !

— Ouais ! Et au fond je m'en fous que tu balances mes infos sur le *Bumper*. Et je vais te dire, je m'en fous aussi que tu ne me refiles pas des infos que tu chopes ! J'ai juste pas envie de te retrouver avec un bout d'acier dans la tempe, dans un chiotte ou dans un parking…

— Andy…, répéta Lynn.

Elle repensait à cette image fugitive, lorsqu'elle s'était vue morte assassinée par l'Orc et la vipère, dans la courette désolée du deli. Andy avait sans doute anticipé les mêmes images morbides. Tout s'y prêtait tellement. Il poursuivit :

— Bon sang, tu bosses dessus depuis des semaines. Tu as vu qui tu as croisé là-bas ? Tu as vu cet enfoiré de père Rakowski ? Et sa bande d'obèses analphabètes en bombers ? Ils t'ont menacée avec une arme. Ils t'ont tapée dessus. Tu es rentrée en larmes. Ils nous ont obligés à aller faire cette putain d'échographie dans cette morgue à Whitehall !

— Andy !

— Tu sais qui c'est, tes gros lards de Slough et ce père Rakowski, ce connard de nazi de mes deux ?

— Andy ! supplia Lynn pour la quatrième fois.

— Rakowski, on va te le toper aussi. Ce type affecte la plus grande dévotion et s'en remet constamment à Dieu. Figure-toi qu'on a demandé un inventaire au HMRC[1] : Rakowski possède une SCI qui gère trois riads de luxe à Marrakech ; des actifs offshore à Virgin Gorda et à Saint-Martin ; un compte au Liechtenstein. Au total, on dépasse les seize millions de dollars. Et possible qu'on n'ait pas tout !

— Tu veux dire, le Roi ?

— Un des Rois. Leur business autorise la cohabitation entre plusieurs Rois comme Rakowski. Tes types de Slough, c'est la lie : des antigay, anticontraception, antiavortement, anti-Europe, antimigrant, anti tout. Tu l'as écrit toi-même dans ce papier dans le *Bumper*. Ils détestent les Arabes, les femmes, les écolos, les Juifs, les Noirs, les réformateurs, les échographies prénatales, le…

Lynn changea lentement d'expression. Son énervement s'épuisait face à celui d'Andy. Elle commença à sourire. Celui-ci poursuivait, cherchant ses mots :

— Ils détestent tout, bon sang ! Le reggae, le rock, la bière, le cinéma, les médias, les voyages, les loisirs, les livres, la télé, le foot…

— Le foot, aussi ? Stop : tu m'as convaincue ! fit Lynn en s'esclaffant de la liste balancée par Andy avec un débit de mitraillette.

— Tu comprends le principe : ils veulent tout remettre à plat. Ils sont aussi dingues que les talibans. Ultra blancs, ultra catholiques et ultra chtarbés ! Et ils veulent du fric, beaucoup de fric… mais aussi des gens placés là où il faut. Des décideurs, à qui parfois il faut tenir la main pour qu'ils se décident à voter comme on leur demande…

— Tu veux dire des députés ? Des ministres ?

— Ouais…

— Attends… Qu'est-ce que tout ce merdier a à voir avec Kaczor ?

— Nom de Dieu, Lynn : tu tournes autour depuis des jours…

— Précise, Andy !

— J'ai ta parole que rien ne sort dans le *Bumper* avant qu'on ait chopé les types ? Tu ne me plantes pas comme la dernière fois ?

— Vas-y…

— Ta parole, Lynn !

— Oui, je te donne ma parole…

— Anna Kaczor a essayé de jouer perso. C'est elle qui était chargée de prendre des photos lors de la soirée coke avec le pair du Royaume…

— Tu veux dire que c'était une embuscade ? Un truc pour le faire chanter ?

— Oui. Au départ, sans aucun doute…

— Et c'est elle qui a balancé les images au *Sun* ? Tu penses qu'elle a essayé de monnayer directement sa séance photo…

Andy opina.

— Elle a dû se faire 2 000 ou 2 500 livres. Peut-être plus. Mais l'idée de départ, pour ceux qui ont monté le rendez-vous, c'était pas ça. Les gars qui utilisaient Anna Kaczor voulaient autre chose, de bien plus rentable. Ce sont pas des gars qui montent des plans à 2000 livres.

— Ils voulaient tenir la main de Lord Dégueu, comme tu dis…

— Ils voulaient tenir Lord Dégueu par les couilles, oui ! Tu imagines ? Le président de la commission de la Chambre chargé des règles de bonne conduite, pris en flagrant délit avec deux prostituées polonaises et une paille à coke dans le nez ? Et hop ! Un type à eux à la Chambre, prêt à déposer des amendements, à soutenir et à voter

des textes… Un infiltré, totalement à leur merci. Et ma main à couper qu'ils en ont déjà quelques autres.

— Un chantage politique… qui a foiré avec la démission de Lord Dégueu après la publication des photos dans le *Sun*.

— Ouais. Et ils l'ont fait payer à Kaczor. Pour l'exemple. Le Crime Command est dessus : les gars du Search & destroy ont les deux pieds dans les étriers, et on va se les toper comme des fleurs. Mais toi, tu… Tu te… Tu restes dans la tranchée, à l'abri du feu. Je n'ai pas envie de t'exfiltrer comme une de ces nanas. De te faire changer de nom, de… de tête et de coupe de cheveux. – Andy lui prit la main. Il lança. – Attends un peu. J'ai encore un truc à te dire, au sujet de ces mails…

1. Her Majesty Revenue and Customs : département du gouvernement britannique chargé des impôts et taxes.

75

Philosophie, dernière

Lynn attendait, le dos crispé par la tension nerveuse. Elle avait ouvert son compte mail et regardait les notifications tomber. Des communiqués de presse et des publicités invasives. Puis, soudain, la dernière livraison du philosophe-à-la-mords-moi-le-nœud s'afficha. L'en-tête de sang séché. *Un peu de philosophie – Part. 9*. Elle lut les premières lignes en retenant son souffle. Même la syntaxe de ce type était maladive. Elle ouvrit une fenêtre de réponse. Elle tapanerveusement : « Bonjour ». Elle se reprit, effaça le « Bonjour » et attaqua d'emblée.

> Rien ne permet d'établir que votre bla-bla est crédible. Donnez-moi une seule preuve que vous connaissez ou avez été en contact avec les personnes qui figurent sur la photo que j'ai publiée et on pourra commencer à dialoguer.

Elle allait appuyer sur « Envoyer » et se reprit ; elle ajouta, pensant qu'il fallait le titiller un peu plus pour le pousser à changer de méthode :

> À moins que continuer à balancer des monologues masturbatoires sur ma boîte mail suffise à vous satisfaire…

Lynn Dunsday appuya sur la touche « Envoyer ».

Elle attendit. Les minutes passaient. Elle rafraîchissait sa boîte de réception toutes les dix secondes. Un bon quart d'heure s'écoula. Elle fixait l'écran et relevait sa boîte. Soudain, elle vit la notification s'afficher en gras : « Nouveau message ».

(*Aucun objet*)

Mais c'était la couleur distinctive des en-têtes du philosophe. Elle frissonna. Il avait oublié son titre à la con et entrait directement dans le vif du sujet. Oui. Il avait réagi. Il avait pris le temps de réagir. Sans forcément réfléchir ni peaufiner avec ses simagrées et ses poses habituelles. « C'est en rompant avec l'habitude que les criminels finissent par merder, lui avait dit cent fois Andy. Dès qu'ils commencent à improviser, ils se plantent. Et on les catche… »

> Quelle joie miss Dunsday d'ouvrir enfin un vrai dialogue. Mais la joie ne doit pas masquer l'essentiel et ralentir notre tâche : j'ai « les personnes ». Point barre. Je les ai entièrement à ma merci. Pour vous en persuader, je vais vous décrire rapidement ce qui figure sur l'image que vous avez publiée. Pas sur le recadrage. Non. Sur l'image entière que vous devez avoir en votre possession.
>
> Une couverture mexicaine. (Facile, un bout dépasse sur le recadrage, un tout petit bout, difficile à définir comme une couverture mexicaine mais on le voit. Donc ne compte pas.)
>
> Un livre d'Agatha Christie appelé *Crooked House*.
>
> Un sac de supermarché polak, Mleczko.
>
> Il y a d'autres petits détails, mais le livre et le sac doivent déjà vous avoir suffisamment renseigné sur le fait hélas incontournable : je les ai !

Le message s'arrêtait là. Lynn crut entendre un monstrueux ricanement conclure l'envoi du philosophe. Oui. Il les avait. Il venait de décrire la photo telle qu'elle était avant sa diffusion. Avant d'être recadrée par Morgan et par elle, ce jour où Grant avait été si content de son travail. Ou alors, se reprit-elle en essayant de laisser retomber son stress, il avait eu lui aussi la photo. Il avait vu la photo

et s'en servait comme support à son imagination malade. Le pire, c'était que pour le savoir, il fallait continuer à lire ce que ce type allait envoyer pendant des semaines ou des mois.

Sauf si le plan qu'avaient imaginé Andy et le psy du Crime Command fonctionnait. Ce plan qu'elle venait d'actionner, en espérant qu'il marche. Cette histoire de « temps réponse ». L'obliger, en le provoquant, à poursuivre l'échange. Le scotcher devant son écran et l'amener à utiliser deux fois de suite le même ordinateur, sur la même adresse IP, pendant au moins une dizaine de minutes. De quoi laisser le temps au DPI-Data Capture[1] du Crime Command de tenter de le localiser. Elle alla se faire un café dégueu à la machine du desk. Elle but en soufflant nerveusement sur la paroi du gobelet.

À peine avait-elle repris sa place à son bureau que son portable sonna. C'était Andy. Ils l'avaient arrêté, juste à la sortie d'un cyber d'Elephant and Castle.

1. *Deep packet inspection* : système de détection permettant d'analyser le contenu d'échanges numériques sur Internet et les réseaux.

76

Docklands

Le soir tombait sur Docklands. Les premières lumières de la ville rebondissaient sur la Tamise. De vraies guirlandes de feu et de braises. Andy et elle venaient de liquider leur premier Bacardi. Andy lui avait confirmé que Trevor avait raison. Les mails étaient bien des copier-coller des cassettes de Parker Ray. Tout recopié. Il sortit une photo *mugshot* prise par le Crime Command l'après-midi même. Face/profil. Un moustachu aux joues osseuses. Mèche poivre et sel sur front dégarni et huileux. Une vraie tête de minus que personne ne remarque et dont le visage s'oublie aussitôt.

— Vous l'avez topé comment ? demanda Lynn.

— Comme une fleur. Le type faisait la queue pour s'acheter un donut à vingt mètres du cyber d'où il t'a écrit. Les cowboys du Met Operations l'ont culbuté en cinq sec'. Un vrai nase. Il paraît qu'il avait le beignet entier collé sur la joue quand ils l'ont fourré dans le véhicule du TSG[1].

— Il fait quoi ce type ?

— Apparemment, c'est juste un connard de chef de station de la gare d'Hatfield qui s'amuse à jouer au méchant. Un refoulé qui s'est excité avec des histoires obscènes qu'il a volées à un autre… Et qui a cru à sa demi-heure de gloire en branchant le *Bumper* sur le truc.

Tout est bidon, Lynn. On est en train de vérifier les derniers détails chez lui. C'est un appartement à quatre sous dans Hatfield. Sans pièce secrète, sans malice, rien.

— Attends : comment tu expliques qu'il savait pour le Mleczko et les détails du Polaroid ?

Andy la regarda, l'œil malicieux :

— On a retrouvé ton sac chez lui. On dirait qu'il y a tout. Papiers, clés, bloc-notes, ta carte de presse du *Bumper*. Tu vérifieras. Les types de Polonia-machin-truc ont dû le balancer dans un wagon de la Great Northern, ou sur un quai… Et le type en a hérité d'une manière ou d'une autre. Il a trouvé l'image et ça lui a mis des idées en tête quand il a lu ton appel dans le *Bumper*. Crois-moi, Lynn, j'en suis sûr à 100 % : tout est bidon ! Il n'a rien à voir avec le Polaroid.

Lynn posa sa main sur celle d'Andy. Il sentit sa chaleur et la fièvre qui l'agitait légèrement, comme si un faible courant électrique la traversait.

Andy répéta, d'une voix lointaine, qui voulait apaiser et clore le sujet :

— Tout est bidon…

Lynn souffla :

— Pas tout. Pas l'image, Andy. Ces deux gamins qui sont sur l'image, ils ne sont pas bidon. Ils existent. Et peut-être qu'on ne saura jamais rien.

— Rien, quoi ?

— Rien sur leur identité. Sur ce qu'ils sont devenus. S'ils sont encore en vie…

Andy leva la main pour commander deux nouveaux cocktails.

— Tu sais, le Crime Command est considéré comme un des services d'enquêtes criminelles les plus efficaces d'Europe. Tu connais notre taux de résolution d'affaires pour l'an passé ?

— Non…

— Vingt-neuf pour cent… À peine un tiers. Certaines enquêtes non abouties le seront plus tard, mais on restera toujours autour du tiers… Un peu au-dessus, un peu au-dessous. C'est comme ça. – Andy Folsom leva les yeux vers Lynn. La lumière du soleil couchant sur Docklands lui irisait les cheveux de cuivre rouge. Son visage, dans le contre-jour, n'était plus qu'une ombre dont il n'aurait su décrire l'expression. – Et je pense qu'en matière d'information, vous en êtes probablement à un niveau comparable… Regarde ces histoires d'attaques au couteau dans Londres que Grant t'a demandé de traiter… La police n'avance pas, la presse non plus. La plupart des affaires criminelles restent des énigmes. Pas vrai ?

Andy chercha quelque chose sous la table. Il fit apparaître le sac que Lynn s'était fait arracher dans le métro. Elle fit glisser la fermeture éclair. Elle chercha du bout des doigts son bloc et en parcourut les feuilles. Le Polaroid n'était plus là. Elle y glissa l'échographie du bébé, doucement, entre les pages.

1. *Territorial Support Group* : unité d'intervention de la Metropolitan Police de Londres.

77

Heathrow

Andy dormait encore. Il était à peine 7 h et elle allait filer. Son téléphone, en mode silencieux, vibra dans sa poche de jean.

— C'est *Marrtha*…

Lynn reconnut immédiatement la voix aux « r » roulés. Elle nota aussi l'intonation irritée de la vieille Polonaise. Martha était furieuse contre Lynn. Elle prétendait qu'elle l'avait fait suivre par des flics en civil.

— Des *polices secrrrètes*. Vous aviez *prromis*.

— Non, Martha ! Je vous assure. Je n'ai parlé à personne de no…

— Oui ! Vous avez signalé aux flics.

— Je vous assure que non, Martha, je…

— Je ne *crrois* pas. Je ne *crrois* plus !

— Ils m'ont mise sur écoute, Martha. Ils ont repéré votre numéro. Je n'ai rien dit, il faut me croire.

— Je ne *crrois* plus. Et maintenant, *si ils connaissent*, ils vont faire du mal à Wita. Jamais je ne parle !

Elle raccrocha.

Lynn appela Tessa au *Bumper*. Elle serait absente. Sans doute jusqu'à midi. Peut-être même début d'aprèm…

— Au KLM, Lynn. *No problem*. Grant est en ville. Il passe la journée en séminaire avec les gars du marketing. Prends tout ton temps. De toute façon, il t'a lâché la grappe, non ?

— Ouais. On va dire ça. À tout à l'heure, alors.

Elle fila vers Heathrow, Terminal 4. Martha était comme elle l'avait trouvée la première fois. Un sentiment de déjà-vu s'empara d'elle. Martha portait la même blouse rouge du Café Nero ; elle effectuait exactement les mêmes gestes dans la banque de bois clair pleine de pâtisseries. Lynn se dit que, comme la première fois, elle allait s'enfuir et se réfugier dans l'aile « Personnel autorisé seulement ». Lynn marcha droit sur elle.

— Martha, il faut que vous me croyiez. Je n'ai rien dit. À personne.

La vieille femme la regardait, l'air complètement détruit. Elle en voulait terriblement à Lynn. Mais surtout, elle était aux lisières de la panique. La peur l'avait rendue encore plus fluette et tassée. Elle secouait la tête, lentement, pleine de peine et d'angoisse. Elle ne lâcha pas un mot. Elle était murée dans la cellule d'isolement de son silence et de sa détresse. Elle resta là, à secouer la tête. Le manager du Café Nero s'approcha. Lynn décida de s'éloigner. Elle se sentait vidée et terriblement coupable. Est-ce que quelques lignes ou même quelques pages dans le *Bumper* valaient plus que la vie de cette femme ? Que la vie de Wita ? Que sa vie à elle, et celle de son bébé ? Un terrible sentiment de confusion, de honte et de chaos s'empara d'elle. Sur la plateforme de la Piccadilly Line, elle laissa partir plusieurs rames avant de se décider à revenir à Londres.

78

Lulubelle

My imaginary boy

Je vous ai déjà parlé de moi quand je fais semblant ? Je suis une sacrée bonne actrice, au fond. Peut-être même une bien meilleure actrice que blogueuse, n'en déplaise aux cinq millions d'abonnées (et sans doute deux ou trois unités supplémentaires à l'heure où je vous parle) qui n'ont pas complètement abandonné l'idée que j'ajoutais un petit quelque chose à leur vie. Actrice, oui. Je vous ai raconté ma composition Beth Ditto chez Harrods l'autre jour. Eh bien j'ai continué dans la pantalonnade.

On était trois blogueuses triées sur le volet l'autre matin chez END. dans Broadwick Street, Soho. Mission : composer un look pour son boyfriend en piochant à sa guise dans l'immense sanctuaire de marbre et de verre. Voilà mes deux adversaires – deux garces en total look vie facile : slim, boots de hooligans et maillot rayé de marinier (t'y crois toi qu'elles se sont consultées l'avant-veille pour voguer en duo ?) – en train de foncer sur les cintres et de te composer un ensemble « garçon » en moins de dix minutes.

Le truc que t'as pas envie de vivre : j'ai bafouillé mes choix. Ouais : hésité. J'ai vu qu'elles commençaient à triturer leurs méninges dans le bon sens et qu'elles allaient rapidement arriver à la seule conclusion possible : Lulubelle peut pas composer un look pour son mec, *becaus*e elle a pas de mec !

Je suis prête à assumer l'affaire. J'en parle suffisamment sur mon blog pour que même Polichinelle soit parfaitement au courant. Mais de là à en faire du petit lait pour blogueuses concurrentes, *niet* ! J'ai joué parfaitement l'équanimité (je viens d'apprendre le mot en écoutant BBC Radio 6), prenant mon temps pour visionner les compromis et lâchant au conseiller, doux et patient comme un agneau de lait :

— Le slack bleu nuit, vous l'avez en plusieurs longueurs ? Il a les jambes un tout petit peu plus grandes que le 34x34 standard…

Les deux Méchantes Sorcières de l'Est m'ont déchiré des yeux.

Les trois costumes de scène ont été photographiés sur mannequin par le *shooter* maison, et on est toutes les trois reparties avec notre petit lot d'emplettes rangées dans un magnifique sac en toile zippée END. (Le sac, on aura le droit de le garder ; rassurez-vous, les jalouses, le reste on le rend vendredi.)

Mon lot ne sortira pas du bag, hélas… Mais personne ne le saura, sauf vous.

Actrice, tu parles ! Je suis la Royal Shakespeare Company à moi toute seule !

Bienvenue dans les nuages, pensez surtout à vous et soyez plus braves que le mauvais sort !

© Lulubelle 2019

79

America

Lynn avait quitté le *Bumper* et s'était installée sur un banc de Cornwall Gardens. L'après-midi était doux et le parc exhalait un parfum de terre humide qui l'engourdissait. Elle avait posé son MacBook sur ses genoux et s'apprêtait à envoyer son dernier article avant le week-end. Elle sentit son téléphone vibrer. C'était Martha. Trois jours avaient passé depuis leur entrevue silencieuse du Terminal 4. La voix de la vieille femme était presque calme.

— J'ai *rrepensé* à ce que vous me *dites*. Cette *histoirre* de nous *trrouver* un *endrroit*, comme vous me *dites l'autrre jourr… J'ai procurré* un billet d'avion pour Wita et pour moi. Loin. Quelque *parrt* en Amérique latine. J'ai ma sœur là-bas. On peut-être *pourrrra* se *débrrouiller*. J'ai mis un peu de *l'arrgent* de côté. Nous devenons comme des *migrrants*, mais je *crrois* que nous pouvons être *heurreuses*.

— Je suis très émue Martha. Je partage votre espoir. Je vous souhaite plein de bonheur, pour vous et Wita.

— Il y a une *rraison pourr* que j'appelle. Vous savez… Les filles vont être *emporrtées*, dans la *soirrée* ou dans la nuit. J'ai entendu *dirre* Glasgow. Je *crrois* Glasgow. *J'espèrre* que vous pouvez, que la police *fairre* quelque chose…

— Martha, est-ce que…

— Oui. *Je vous donner les noms*. Maria Koczeska, Julia Kot et Magdalena Lewandowska. Il y a *d'autrres que je connais pas les noms.* Peut-être vous pouvez *récupérrer leurr histoirre* ? *Prrévenirr* les familles ?

— Martha. Cet endroit où vous leur apportez à manger ?

— Oui. *C'est pourr la rraison* que j'appelle. Du côté d'*Uxbrridge*. Dans les zones du *commerrce*.

Dans un souffle, Martha donna l'adresse exacte. Lynn nota : « 2877 Robson Court, Uxbridge ». Un grand bâtiment, une sorte d'imprimerie – Martha avait dit « *impressionnerie* » – désaffectée. « Les hommes viennent toujours après le soir. Jamais le jour. » Elle essayait toujours d'être repartie avant qu'ils n'arrivent.

— Martha… Vous pouvez m'écrire les noms des filles ? Je n'ai pas pu noter. Quand vous raccrocherez, écrivez-moi leurs noms, s'il vous plaît. Bonne chance, Martha. Bonne chance à vous…

Elle aurait voulu rester encore un peu en liaison avec elle, mais Martha avait raccroché. Elle pensait au bébé. *Non, je ne peux pas y aller*. La police. C'était bien entendu à la police d'intervenir. Andy le lui avait dit vingt fois… Et Trevor aussi. De sa main calme et posée, elle composa le numéro d'Andy et tomba immédiatement sur sa boîte vocale. Elle regarda l'heure. 14 h 17. Elle ne laissa pas de message. Elle se mordit les lèvres et se dirigea vers le métro. Elle prit la première rame pour Uxbridge.

Il suffisait d'arriver et de repartir avant la nuit. Elle se persuada que cela suffisait. Elle savait que ça ne suffirait peut-être pas.

80

Sopot, à la tombée de la nuit

L'après-midi touchait à sa fin. Au loin, les plafonniers des cuisines commençaient à s'allumer dans les grands immeubles de Karlikowo. Le type en blouson de cuir balança son mégot ; une gerbe de braises minuscules s'éparpilla dans l'air froid. Il tapota nerveusement le toit de la camionnette. Un chat qui semblait attendre là depuis toujours cracha dans sa direction, avant de se retirer à pas comptés. Le type frappa plus fort sur la tôle pour l'inciter à fuir plus vite.

Deux filles endimanchées étaient installées à l'intérieur de la camionnette blanche. Elles sursautèrent. Il supportait leur babil depuis près de vingt minutes.

Au loin, dans la lumière fade du crépuscule, il vit une silhouette approcher. Une silhouette frêle et nonchalante, qui ne se pressait guère. Il cria :

— Eh bien, tu te grouilles un peu ? On a des centaines de kilomètres à se mettre sous les roues… Magne-toi un peu le train !

La fille se mit à trottiner. Avec un sourire embarrassé de gamine prise en faute, elle se glissa dans la voiture. Le type toussa entre ses mains et se mit au volant.

La camionnette fila vers le sud-ouest. Le printemps polonais, plein de vent et de glace, se referma sur elle.

81

Uxbridge Station

Elle arriva à Uxbridge Station un peu après 15 h 30. Contre toute attente, la nuit tombait déjà. Le crépuscule d'Aurora recouvrait les rues. Une nuit verte et presque fluorescente descendait, aussi lente qu'une plume lâchée dans l'air.

Le volcan. Le volcan avait fini par gagner. Ses ténèbres avaient eu raison du jour. « Les hommes viennent toujours après le soir. Jamais le jour. » Mais le jour s'en était allé. Et ils étaient là.

Juste devant le snack du parking, à peine sortie du hall, elle reconnut le type qui servait de garde du corps à Tad Rakowski, et le gros type qui l'avait agressée avec le tournevis. Ils discutaient dans une BMW bleu électrique garée sur le parking. Ses doubles phares allumés l'aveuglèrent. Elle resta figée comme un lapin pris dans le halo sur une route de campagne. Elle regardait la voiture, incapable de bouger. Une voiture de purs malfrats, puissante, aussi propre qu'un instrument de chirurgie. Et tout aussi effrayante dans cette lumière de fin du monde.

82

La fille dans l’image

1001Ebooks

Lynn se replia dans l’escalier du métro, en panique. Dans un mouvement inconscient, elle posa sa main sur son ventre et se mit à courir. Elle se jeta dans la première rame qui passait. Un train de la Piccadilly Line. Elle n’avait plus qu’une envie : mettre une éternité entre elle et eux. Tout l’espace disponible. Une nausée terrible l’avait prise depuis qu’elle avait reconnu les deux types dans la voiture. Une envie de se courber et de vomir. Comme cette autre fois, dans le métro, lorsqu’elle avait vu l’image de l’ananas. Impossible de poursuivre. D’aller au bout. Elle appela Andy, le front brûlant collé à la vitre fraîche du train. Il était toujours sur messagerie.

Elle composa un SMS et pressa sur la touche d’envoi.

> *Andy, c’est là : 2877 Robson Court, Uxbridge. J’aimerais qu’on puisse se voir ce soir, si tu veux. Je t’M. L*

Elle entendit partir le message dans un vague bruit de feuille qui glisse sur un souffle d’air.

Elle se cala contre la vitre du wagon et se laissa aller au sommeil. Elle sortit du métro. Elle était dans le centre de Londres. Devant le Barbican. Elle entra dans un Starbucks et tenta une nouvelle fois d'appeler Andy. En vain. Elle commanda un jus de fruits et une brioche, se cala dans un coin et s'assoupit. Un jeune barista passait de quart d'heure en quart d'heure pour débarrasser les plateaux et nettoyer les tables. Il demanda s'il devait enlever la brioche intacte. Il lui lança un sourire amical, qu'elle accepta du fond de sa torpeur. Une heure ou une heure et demie plus tard, elle sentit son téléphone vibrer dans sa main. Andy. Elle lut le SMS. Laconique. Elle comprit qu'ils étaient prêts à l'intervention. Andy ne confirmait pas pour le soir. Ni pour le reste. Est-ce qu'ils étaient déjà à Uxbridge ? Ou se préparaient-ils à s'y rendre ? Est-ce qu'Andy lui-même faisait partie de l'intervention ? Elle ne tenait plus les yeux ouverts. Une immense fatigue pesait sur elle, l'écrasant sous une montagne de fonte.

Lynn quitta le Starbucks, presque à tâtons, et rentra à Shepherd's Bush. Mécaniquement. Elle prit un bain, puis s'allongea dans la pénombre. Elle songea un instant que tout pourrait s'achever ainsi. Un long sommeil vaporeux. De brefs réveils consacrés à boire des rooibos sucrés et à piocher dans des boîtes de Dark Rose qu'Andy veillerait à ne jamais laisser tarir. Elle vivrait alanguie, bercée par l'apaisant murmure du blog de Lulubelle. Elle se concentra sur sa respiration. Les mots assiégèrent sa mémoire. Elle les avait lus quelque part. Une pochette de disque ? Les sonnets de Shakespeare ? L'affiche de ce groupe de trip-hop l'autre soir, dans ce pub au coin de Notting Hill Gate ?

Nous nous disperserons dans la nuit
Et tout sera silence.

Elle s'endormit aussitôt.

Elle se réveilla. La nuit était toujours là. Profonde et calme. Andy n'était pas rentré. Elle fit quelques pas et jeta un coup d'œil dans Shepherd's Bush Green. Pas une âme debout. Même le Ginglik avait éteint ses lampions et mis au lit les fêtards. Une ambulance passa sur Uxbridge Road, sans sirène. Ses gyrophares balayèrent les façades de la place, glissant vers l'horizon. Des cendres minuscules voletaient par milliers dans la lumière bleue. Elle vit l'heure sur le radio-réveil. 3 h 14. L'intervention, comme disait Andy, avait commencé depuis dix ou onze heures. Elle devait être achevée, maintenant. Bonne ou mauvaise, la fin avait eu lieu. Elle hésita à appeler le poste d'Andy au Crime Command. Repoussa l'idée en imaginant tomber sur Adrian Trout. C'était bien le genre à faire du zèle en pleine nuit d'opération, loin du feu et du danger. Elle se recoucha. Lorsqu'elle se réveilla, le jour entrait par les deux fenêtres du Green. Un jour fade de matin anglais. Andy était là. C'était sa main qu'il avait posée sur son ventre qui l'avait réveillée. Elle se tassa contre lui. En silence. Plus tard, elle demanda :

— C'est fini ?

— Oui. On a coffré huit types sur Londres et sur Slough. Dont ton père Tad Machinski… Trois autres ont été neutralisés à Uxbridge par le TSG. Abattus.

— Dans l'entrepôt de Martha ?

— Ouais. On a libéré les filles. Comme tu m'as dit. Dans un container… C'est fini, Lynn. C'est fini pour nous. La justice s'en occupe.

— Attends, Andy : il y avait la fille ? La fille du Polaroid ? Elle était là-bas ?

— Non. Ta source s'est plantée ou t'a menti. Elle n'était pas dans le… là-bas. Ni la fille, ni le gamin de la photo.

— Tu… Tu étais sur place, Andy ? Tu as participé à l'intervention ?

— Non. Ce sont les cowboys qui ont tout géré. Davies y était. C'est lui qui a piloté l'intervention, du *command car*. Et Langan était là-bas aussi.

— Donc tu ne peux pas être sûr pour la fille ! Elle y est peut-être, tu n'as pas…

Andy chercha ses yeux dans la pénombre. Il glissa, dans un souffle :

— C'est fini, Lynn…

Il fit porter un peu plus sa main sur le ventre de Lynn. Caressa sa peau, cherchant à en évaluer une rondeur naissante. Non. Rien encore. Juste une vibration atténuée, sous sa paume. Suggestion mentale ou vraie sensation, il ne saurait dire. Mais leur bébé était là, à quelques centimètres sous sa main.

Lynn essaya d'imaginer les visages de ces filles qui avaient traversé l'Europe comme des marchandises, entre deux containers de minerai de viande de vache malade, venues de Silésie ou de Bohème, n'allant nulle part, abandonnées de tous, effacées de la vue des hommes. Quels visages avaient donc cette Julia Kot, cette Maria Koczeska et cette Madgalena Lewandowska dont lui avait parlé Martha et que les hommes du Met Operations avaient libérées ?

Elle jeta un regard vers le jour gris qui glissait des fenêtres. Il lui semblait qu'un peu de soleil perçait maintenant l'ombre d'Aurora. Aux petites heures du matin, l'avenir paraît toujours meilleur qu'il ne sera vraiment.

Elle évoqua mentalement la photo, ce Polaroid sinistre et silencieux. Mis à part le regard bouleversant de la jeune femme dans l'image, au-dessus de son bâillon de scotch noir, elle n'en garderait bientôt qu'un souvenir flou. Elle ne saurait jamais vraiment. On ne

saurait jamais. Est-ce qu'il s'agissait du petit Rozèk, qui avait vécu une enfance de misère et connu un destin monstrueux dans un pays qui n'était pas le sien, entouré d'inconnus qui ne lui voulaient que du mal ? Ou pas ?

Cette histoire ne serait jamais rapportée dans le *Bumper*. « C'est fini », comme venait de dire Andy. *Cette histoire ne sera jamais écrite*, pensa-t-elle. En tout cas, ce ne serait pas elle qui l'écrirait. Peut-être qu'Andy, ou un autre flic à Londres, ou à Manchester, à Glasgow, ou dans un autre pays finirait par retrouver le dingue qui concevait ces monstruosités. Réelles ou fantasmées. Peut-être que ce flic réussirait à identifier les deux personnages du Polaroid. À les délivrer de l'enfer dans lequel peut-être ils vivaient. Ou peut-être qu'il aurait l'idée de leur coller une bonne fessée pour leur passer l'envie de s'amuser avec ce genre de délire ? Oui. Peut-être qu'Andy avait raison, et que ces deux visages n'étaient rien d'autre que ceux de deux ados espiègles, qui s'étaient distraits un soir d'Halloween ou de soirée *binge* à faire les cons pour amuser leurs copains. Peut-être aussi qu'ils étaient ceux de vrais prisonniers, aussi démunis que les esclaves de David Parker Ray dans sa boîte à jeu du Nouveau-Mexique. Peut-être qu'ils étaientmorts depuis des mois. Non. On ne savait pas. Pas plus elle que les autres. « Vingt-neuf pour cent », avait dit Andy : voilà le taux de résolution des mystères. Pour les médias ou pour la police criminelle, les chiffres étaient à peu près les mêmes…

Elle songea que les images n'étaient rien d'autre que ça au fond. Les échos atténués d'histoires possibles, à demi oubliées. Ou à demi inventées. Des leurres, des simulacres. Des demi-vérités, ou des demi-mensonges. *Non, pas toutes*, corrigea-t-elle mentalement. Il y a des images qui ne sont pas les traces de récits perdus, de fumées dissipées… Il y en a qui sont les racines d'histoires à construire, les

sources, les fondements même de notre avenir. Elle revit l'écran, les mensurations du corps minuscule, les semaines et les jours qui se détachaient en caractères jaunes sur l'image. Le profil. La minuscule silhouette qui ondulait imperceptiblement dans un parfait silence.

Elle se rappela ce qu'avait murmuré le petit médecin maladroit à l'institut médico-légal, dans Whitehall, lorsqu'elle avait passé cette échographie incroyable après son agression. Il semblait confus et gêné pour elle, pour eux. Il souriait dans le vague et n'avait pas eu envie de les quitter trop vite. Il avait essuyé lentement ses lunettes et avait dit dans un souffle : « Vous… Vous voulez savoir ? Je veux dire, le sexe ? »

Lynn l'avait regardé un instant, sans comprendre. Elle avait consulté Andy du regard. Il avait baissé les paupières, lui laissant le choix.

Elle avait fait signe que oui, du menton. Fébrilement.

Elle posa sa main à droite de son nombril, tout contre celle d'Andy. Oui, le petit corps venait de bouger. Un petit poing, qui cherchait sa place dans le liquide amniotique. C'était *elle*, la fille dans l'image. Lynn fut prise de vertige. Elle ferma les yeux et des lueurs se mirent à virevolter sur un fond noir. Il était temps de dire adieu aux mortes. Du fond de son ventre, la vie l'appelait. La vie venait de la percer, comme une dague. Elle se pencha légèrement en arrière et garda les yeux fermés. Ça oui, cet instant pouvait durer. Durer *jusqu'à toujours*, songea-t-elle, dans un sourire étonné de la formule étrange qui venait de jaillir dans sa tête. Rester là, *y rester jusqu'à toujours.*

Autour d'elle, le tumulte des voix et des bruits semblait contenu dans une bulle de coton. Elle étendit les jambes et se laissa gagner par la chaleur.

Playlist

Générique début
Slowdive - Sleep *(2019 redo)*

– The Pubs' Soundtrack –

(Opening)
The Beat - On the road (feat. Ranking Roger)
The Housemartins - Bow down
Massive Attack - The Spoils (feat. Hope Sandoval)
Bill Pritchard - Saturn and Co.
The Be Good Tanyas - Waiting Around to Die
TĀLĀ - Alchemy
Tricky - Nothing's Changed (feat. Francesca Belmonte)
Marianne Faithfull - Falling from grace
Wye Oak - Civilian
Diviners - Falling (feat. Harley Bird)
Belle & Sebastian - Waiting for the moon to rise
Christopher Owens - Riviera Rock
Tracey Thorn - Sister (feat. Corinne Bailey Rae)
(Closing) The Streets - Burn Bridges

Générique fin

Horace Andy - User

NOTES

Les passages « Un peu de philosophie » sont directement inspirés des enregistrements audio réalisés en 1993 par le tueur en série David Parker Ray, baptisé « *The toy-box killer* », arrêté en 1999 et jugé en 2001.

Un témoin s'exclama, en lisant la transcription des propos de Parker Ray, lorsqu'ils furent rendus publics par le FBI quelques mois après sa mort – d'un arrêt cardiaque – à la prison de Lea County au Nouveau-Mexique : « Mon Dieu ! Ramenez-le d'entre les morts, qu'on puisse le tuer une seconde fois ! »

« L'affaire Tara Calico » est véridique et à jour des investigations, à la date où Andy Folsom en parle. Tara Calico est toujours considérée comme « disparue » depuis plus de trente années, et son dossier reste ouvert (*Case still open*). Le Polaroid dont il est question dans le roman peut être consulté, entre autres sources, sur *The Disappearance Of Tara Calico* (allthatsinteresting.com/tara-calico).

Selon les statistiques de la Metropolitan Police, il y a eu 1 299 attaques au couteau dans Londres en 2018, incitant le quotidien *The Sun* à parler « d'épidémie criminelle ».

Lord Dégueu, dans la vraie vie baron Sewel, membre honorable de la Chambre des lord, président des commissions et ancien sous-secrétaire d'État chargé des relations avec l'Écosse, a démissionné de la Chambre et de toutes ses fonctions publiques deux jours après la publication par le *Sun* des photos de sa soirée privée avec deux prostituées. Le baron Sewel a été baptisé par différents médias britanniques « Lord Cloaque », jeu de mot entre son véritable nom et *sewer* (égouts, cloaque, fosse…).

Sur la bande vidéo diffusée par le *Sun on Sunday*[1], on entendSewel lâcher entre deux prostituées et deux lignes de coke : « Les membres de la Chambre sont vraiment des voleurs, pas vrai ? Des fripouilles et des bâtards, pas vrai ? Allez, j'ai vraiment envie de m'envoyer en l'air, les filles… C'est un peu dégueu tout ça, non ? »

Quelques jours avant la révélation par la presse de ses soirées privées, le baron Sewel avait annoncé, dans une interview relative à ses fonctions de *chairman* de la commission de bonne conduite à la Chambre, des « mesures disciplinaires plus sévères contre ceux dont la vie privée ne respecterait pas le code d'honneur » des gentlemen britanniques, en rappelant avec mépris que « les scandales fabriquent les bons titres de journaux ». Dont acte.

Les appartements du complexe Nelson House sur Dolphin Square, à Londres, existent réellement et sont partiellement attribués à différents parlementaires britanniques ; les photos compromettantes de la drogue party de l'affaire Sewel y auraient été prises. L'immeuble avait fait l'objet dans les mois précédents d'une perquisition de la Metropolitan Police, relative au soupçon d'y abriter des rendez-vous sexuels violents, auxquels participaient des adolescentes et des enfants, dont certains venus d'Europe de l'Est.

L’enquête de Lynn Dunsday sur les filières de trafics d’êtres humains entre l’Europe occidentale et les pays de l’ex-bloc soviétique, ainsi que les témoignages qu’elle rapporte, sont inspirés de faits authentiques, exposés dans les différents documents cités[2], même si les personnages, les épisodes et les lieux évoqués appartiennent bien entendu à la fiction et au domaine romanesque.

1. *The Sun on Sunday*, 26 juillet 2015.

2. *Global Report on Trafficking in Persons* – United Nations, 2018 ; *Trafficking in women and children in Europe, 2003* – European Institute for Crime Prevention and Control ; *National Programme for Combating and Preventing Trafficking in Human Beings in Poland*, 2016-2018 – Ministry of Justice of the Republic of Poland. Sans oublier de citer le remarquable article du sociologue Richard Poulin, de l’université d’Ottawa, « Prostitution, crime organisé et marchandisation », dans la *Revue Tiers Monde* n° 176.